

Le
chic,
le **chèque**
et le **choc**

DANIÈLE **C**OUTURE



1

Ami,
amant ou...
mari?

Libre  Expression

Justine, fin trentaine, propriétaire d'une galerie d'art, ne veut plus s'engager : « J'ai besoin d'un homme dans mon lit, mais pas dans ma vie », clame-t-elle haut et fort.

Elle a renoncé à trouver le grand amour, celui qui a « le chic, le chèque et le choc », les trois ingrédients nécessaires, selon elle, au bonheur d'une femme moderne. Déjà mariée presque deux fois, elle préfère désormais les rencontres occasionnelles sans attaches qui ne font pas de mal et qui ne chamboulent pas son cœur. Facile à dire... Qu'arrivera-t-il le jour où un bel artiste croisera sa route ? Sera-t-il un ami, un amant ou... un mari ?

Pour partager ses mésaventures, Justine a deux grandes amies : Chloé et Sarah. Elles sont belles, jeunes et vives. Chloé est avocate et veut rencontrer l'homme de sa vie. Sarah est mariée à un homme très riche, qu'elle aime passionnément mais qu'elle soupçonne d'infidélité. Au fil de leurs aventures, elles réalisent que l'amour comporte souvent ses hauts, ses bas et aussi... ses trahisons. Est-ce la même chose pour l'amitié ? La belle Justine trouvera-t-elle enfin l'homme qui lui offrira le chic, le chèque et le choc ?



DANIÈLE COUTURE est sténographe de formation. Originnaire de Victoriaville, elle a étudié les arts plastiques à l'Université du Québec à Trois-Rivières et à Montréal. Tout en travaillant dans le milieu juridique, elle s'est lancée dans ce projet d'écriture et rêve d'en faire une seconde carrière. *Le Chic, le Chèque et le Choc* est le premier tome de sa trilogie.

[Facebook.com/danielecoutureauteure](https://www.facebook.com/danielecoutureauteure)

Twitter : @daniele_couture

Le
chic,
le chèque
et le choc

Le
chic,
le chèque
et le choc

DANIÈLE COUTURE

1 Ami,
amant ou...
mari ?

Édition : Nadine Lauzon
Révision linguistique : Marie Pigeon Labrecque
Correction d'épreuves : Sabine Cerboni
Couverture et mises en pages : Clémence Beaudoin
Photo de l'auteure : Sarah Scott

****JESSKIKI****

Cet ouvrage est une œuvre de fiction ; toute ressemblance avec des personnes ou des faits réels n'est que pure coïncidence.

Remerciements

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada pour nos activités d'édition.
Nous remercions le Conseil des Arts du Canada et la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC) du soutien accordé à notre programme de publication.
Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – gestion SODEC.

Tous droits de traduction et d'adaptation réservés ; toute reproduction d'un extrait quelconque de ce livre par quelque procédé que ce soit, et notamment par photocopie ou microfilm, est strictement interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

© Les Éditions Libre Expression, 2013

Les Éditions Libre Expression
Groupe Librex inc.
Une société de Québecor Média
La Tourelle
1055, boul. René-Lévesque Est
Bureau 300
Montréal (Québec) H2L 4S5
Tél. : 514 849-5259
Télec. : 514 849-1388
www.edlibreexpression.com

Dépôt légal – Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada, 2013

ISBN : 978-2-7648-0893-1

Distribution au Canada

Messageries ADP
2315, rue de la Province
Longueuil (Québec) J4G 1G4
Tél. : 450 640-1234
Sans frais : 1 800 771-3022
www.messageries-adp.com

À Richard, Mélina et Frédéric

Les trois C *dans la vie d'une femme*

Moi, j'ai besoin d'un homme dans mon lit, mais pas dans ma vie !

Les copines disent que je suis compartimentée. Comme un homme, quoi !

Oui, les hommes sont comme ça, ils mettent l'amante dans la case « maîtresse », l'épouse dans une autre, et ils se promènent commodément d'un compartiment à l'autre, sans jamais confondre et sans même penser à les intervertir.

Ils sont comme ça.

Certains diront que je suis une femme facile, alors qu'en matière de morale sexuelle j'ai fait mienne celle des hommes. Pourquoi n'appliquons-nous pas les mêmes règles pour les deux sexes ? J'agis comme eux. Sans me forcer. Il y a des hommes que je mets dans la case « amis », et d'autres dans « amants », et ça ne vient pas me chambouler les idées, ni les émotions, contrairement à mes copines.

La souffrance, les émois, très peu pour moi.

Non, ce sont plutôt les hommes qui souffrent à cause de moi. Ce n'est pas que je veuille leur faire du mal, non, mais ils finissent toujours par être amoureux de moi, va savoir pourquoi... Je dresse pourtant mes balises bien clairement avant de les inviter à partager mon lit.

Comme eux.

Du genre : « J'ai besoin de ma liberté, je ne cherche pas une relation à long terme, il faut voir notre histoire comme une aventure, *et cætera*. »

Ça ne marche pas.

Finalement, j'ai renoncé à chercher les trois C dans un seul homme. Les trois C, c'est le chic, le chèque et le choc. Mais ça, c'est comme les extraterrestres : tout le monde en parle et personne n'en a encore jamais rencontré ! À part quelques illuminés...

L'a-C-C-C-ord parfait, donc, pas trouvé !

Alors, je les consomme à la carte. J'ai des copains pour les soirées mondaines et culturelles, d'autres qui ont le portefeuille bien garni, bien pratique pour de belles vacances à la mer. Et d'autres, vous l'aurez deviné, c'est pour la baise. Le choc, quoi.

Le chic et le chèque, quant à eux, sont bons pour le mariage.

Mais, en général, il y a un prix à payer pour être dans la cage dorée de monsieur. Remarquez, je ne déteste pas me faire gâter par les hommes. J'adore être choyée, mais il ne faut pas que ça leur traverse l'esprit, comme ça arrive si souvent, qu'ils peuvent m'acheter, et que le magnifique bracelet serti de diamants est une menotte. Enfin, je sais qu'il y a des usages coquins à la menotte, mais je ne parle pas de ceux-là...

J'ai une copine qui a le chic. Oui, elle est mariée depuis très longtemps et elle a une vie hypermondaine. Son mari est tellement fatigué quand ils entrent dans « leur nid d'amour » qu'il n'a plus l'énergie pour lui donner le choc.

Elle m'a dit qu'elle ne l'aimait plus.

Mais elle reste avec lui !

Because... sa vie soooociiiiialle !

Ils ont tellement de fun !

Du fun ? Très peu pour moi, je ne vivrais jamais avec un homme pour son carnet d'adresses.

Et pour ce qui est du chèque, ça le dit, c'est l'homme riche. Ce n'est pas avec son mari que la femme (qui n'aime plus son mari) se couche le soir, c'est avec son portefeuille, bien emmitouflée dans ses billets !

D'autre part, certains hommes n'ont plus ni le chic, ni le chèque et encore moins le choc, sont mariés depuis très longtemps et ne voient plus la femme encore belle et séduisante à leurs côtés. Ils préfèrent lorgner la jeune voisine qui se promène en bikini dans la cour d'en face !

Et leur femme reste malgré tout.

Because...

Mais bon.

Moi, je vois les choses différemment. J'ai trente-huit ans. Je ne suis pas une grande beauté, mais je plais aux hommes. Peut-être parce que je croque à pleines dents dans la vie et que tout m'amuse ! Mes cheveux sont longs, châtain, et j'ai de grands yeux bruns parsemés de taches de couleur or. J'ai aussi de grosses lèvres (juteuses comme une mangue bien mûre, comme dirait Dany Laferrière) qui s'ouvrent sur des dents régulières et très blanches (dont je me sers à profusion pour draguer), mon nez est fin et petit, je suis de taille moyenne, mince (mais je dois m'entraîner pour ça et aussi me priver de sucreries, snif !). Et je n'ai pas de seins. Mais quand on dit entre copines qu'on n'a pas de seins, ça veut dire qu'on a de petits seins. Je me définirais comme une sapiosexuelle. Oui, c'est l'intelligence qui m'allume le plus, mais je ne rechigne pas lorsque c'est doublé d'un beau corps musclé...

À ce qu'il paraît, je désarçonne les hommes. Je crois qu'ils tombent amoureux de moi car je suis différente, très indépendante et que j'ai une vision particulière de la vie. J'aime tenter de nouvelles expériences. Au grand dam de ma mère, qui voudrait bien que je me case enfin. J'aime aussi l'art, la création. Bref, tout ce qui est nouveau.

Voyez ma page Facebook et regardez ma dernière trouvaille : un petit chat léopard que j'ai acheté sur le bord de la route lors de mon dernier voyage en Inde. Alors que j'étais prise dans un embouteillage, j'avais gardé ma fenêtre ouverte malgré les mises en garde de mon chauffeur. Un homme en a profité et a posé un chaton sur mes jambes pour me le vendre. Il était presque mort. Sa minuscule tête pendouillait.

Je n'ai pu faire autrement. Il fallait que je le sauve ! Le chauffeur me disait de jeter le petit chat par la fenêtre et de la refermer, car c'était dangereux. Je ne pouvais tout de même pas jeter ce bébé par la fenêtre ! J'ai dû user de tous mes charmes pour l'amadouer, vraiment, il était furieux !

Enfin, je l'ai sauvé, mon petit chat.

Mais quel enfer pour le ramener au Canada ! J'ai dû trouver un vétérinaire, qui a certifié que l'animal n'était pas âgé de plus de trois mois. Il était adorable, avec ses petits yeux cernés de noir et sa longue queue. Il me faisait penser au chauffeur, très beau et sympa (il était tellement myope qu'il avait gardé ses lunettes pendant qu'on faisait l'amour « pour ne rien manquer », avait-il dit.)

Je l'ai appelé Radjiv, comme mon chauffeur, qui a été grassement payé pour l'entorse au règlement, au-delà de ses espérances !

J'adore les animaux, ils sont beaucoup moins compliqués que les humains. Ils t'aiment ou pas, mais dans les deux cas, ils te le démontrent. De plus, tu peux les dresser et ils écoutent, eux ! Non, je blague...

Les hommes croient que, vu mon âge, je « joue » un rôle et que, au fond, tout ce que je veux, c'est trouver un mec pour me faire un bébé avant que les grandes cloches de la cathédrale ne sonnent. J'ai l'impression parfois d'être en phase terminale lorsqu'ils me parlent de mon âge, de ma dernière chance ! Un second début, tant qu'à y être ! C'est ce qu'ils ont trouvé de mieux pour que j'accepte une relation à looonnng terme avec eux. Ils ne peuvent pas se figurer que je demeure célibataire PAR CHOIX.

Je suis bien comme ça. J'ai Radjiv, mais aussi Castor et Pollux ! C'est vrai que vous ne les connaissez pas encore. Ce sont mes deux danois. Je les adore. Et puis, il ne faut pas que j'oublie Wilson, mon petit chihuahua, qui est adorable.

Voilà, c'est ma famille !

Et puis, des bébés – des bébés humains, j'entends –, je n'en veux plus, mais je sais que c'est le désir de la plupart des femmes. Heureusement, d'ailleurs, car qu'en serait-il de l'humanité ? Non, je n'ai pas d'enfants. Quand j'en ai voulu, j'étais avec des hommes qui n'en voulaient pas, et je ne voulais pas des hommes qui en ont voulu avec moi.

J'adore les enfants, leur naïveté, et j'ai beaucoup de plaisir à parler avec eux. Ils sont vrais. Et ils ont le don de vivre le moment présent si intensément. Les adultes sont incapables de faire ainsi, et ce, même après avoir lu tous les livres sur le sujet dans le rayon psycho-pop de leur librairie !

Nous, les femmes, quand nous voyons des bébés, on les trouve tellement *cutes* et mignons que hop ! on se retrouve les hormones au plafond !

Les mères, ce sont de véritables championnes olympiques. Quand elles ne sont pas occupées à aller reconduire leurs enfants au cours de karaté, aux séances de piano, de violon, en plus des visites chez le médecin, le dentiste, l'orthodontiste, l'ophtalmologiste, l'orthopédiste et tous les autres « istes » de la Terre, elles font la course à la maison, les devoirs, les bains, les repas, le ménage, le lavage, le repassage et j'en passe !

C'est la palme d'or, qu'elles méritent, toutes ces mamans !

Quand je pense aux enfants, ça me rappelle mon presque deuxième mari...



Roméo et Juliette

Je dis mon « presque » deuxième mari, ce n'est pas qu'il ait été une moitié, ou même un tiers de mari, c'est qu'il n'y a jamais eu de mariage. J'avais trente-cinq ans à l'époque. Et je croyais vraiment, lorsque j'ai rencontré Philippe, que je ne retomberais jamais plus amoureuse de ma vie. Quand on aime, on pense toujours que c'est pour la vie.

C'était mon Roméo et j'étais sa Juliette. Lorsqu'on baisait comme des fous, je lui murmurais à l'oreille qu'il était mon Roméo, et il disait :

— Ah, Juliette, Juliette, tu me rends fou...

Il était hyper romantique et aussi très connaisseur sur le plan des jeux à l'horizontale ; un deux pour un, quoi, une vraie aubaine ! Nous baisions partout : toilettes d'avion, ascenseurs, cages d'escalier, parfois j'allais le visiter à son bureau, et il me prenait là, sur la table d'examen, en disant à son infirmière de ne pas le déranger. Car Philippe est médecin, vous l'aurez compris. Parfois, c'est lui qui me faisait une visite-surprise à la galerie pendant l'heure du lunch. Il me plaquait au mur ou me prenait sur le canapé de mon bureau. Au bout d'un an, nous en étions encore à explorer nos corps aussi fougueusement qu'au début...

Et moi, je ne demandais pas mieux, puisqu'il savait si bien s'y prendre. Tellement que je peux même dire que c'est lui qui m'a ouverte à ma sexualité. Je ne savais pas qu'on pouvait jouir de la sorte. C'est comme s'il avait ouvert les vannes d'un barrage d'Hydro-Québec !

Ce n'était pas comme avec mon premier mari, qui avait fini avant même que ça commence, ou dès que j'avais commencé à sentir quelque chose ! Erreur de jeunesse, dirons-nous... Non, mon presque deuxième mari, lui, je l'ai aimé comme ça ne se peut pas.

Oui, comme on aime d'amour.

Avant, j'étais capable d'aimer d'amour.

Mais plus maintenant.

Ça fait trop mal.

On avait décidé de se marier un an, jour pour jour, après nos fiançailles. Il ne restait plus qu'un mois à attendre ce merveilleux événement, et je vivais ces moments dans l'allégresse.

On se mariait, et c'était pour la vie, disions-nous.

Parce qu'on y croit, que c'est pour la vie. « Pour le meilleur et pour le pire », et on pense, bien naïvement, que le pire, c'est toujours pour les autres !

Mais voilà, à force de baiser tout le temps, ce qui devait arriver arriva. Un soir où il avait oublié d'acheter des condoms et où il devait se retirer juuuuste à temps ! Comme il me l'avait promis !

Oui, c'est ce soir-là que je suis tombée enceinte.

Quand vient le temps de se retirer, c'est toujours trop tôt pour un homme. Le problème, c'est que, après, c'est trop tard ! Et c'est souvent la femme qui se retrouve avec les conséquences « post-c'est-trop-tard ».

Comme bien des hommes, semble-t-il, il n'était pas prêt. Il souhaitait que je me fasse avorter. J'ai refusé. Il m'a dit qu'il valait mieux attendre que l'on désire cet enfant, qu'il voulait vivre avant, qu'on profite encore l'un de l'autre pendant qu'on était encore deux. Aussi, qu'il avait beaucoup étudié et qu'il voulait jouir encore de sa liberté avant de s'embarquer avec une famille. Tout ça, je le comprenais, mais

le problème, c'est qu'il était déjà là, notre petit bébé ! Nous étions déjà trois. C'est sûr que nous, les femmes, on ressent plus ces choses, car c'est dans notre ventre que ça se passe, mais quand même... Je lui ai rappelé ses paroles, qu'avoir DES enfants, c'était une condition es-sen-tiel-le à notre mariage ! Et puis, sans vouloir tourner le couteau dans la plaie, je lui ai aussi remémoré la promesse qu'il m'avait faite de se retirer « juuuuste à temps », alors que moi, je ne voulais pas qu'on prenne de risques ! Il a répondu que, nous autres, les femmes, on était bien bonnes pour toujours en remettre par-dessus.

Hum ! Là-dessus, je dois dire qu'il avait un peu raison, on a le don de gruger « après le nonossse » bien longtemps...

Philippe a ajouté :

— Là, ce n'est pas le bon moment pour un bébé, on en fera un autre plus tard...

Un autre plus tard...

J'ai répliqué, certaine de mon argument :

— Mais c'est d'un enfant, qu'on parle, et cet enfant ne sera jamais le même qu'un autre ! Nous nous aimons, nous nous marions dans un mois, qu'est-ce qu'un an ou deux de plus pourront changer ? Je te rappelle que c'est dans l'amour que nous l'avons conçu, notre petit bébé !

Je n'ai rien contre l'avortement, mais je trouvais que nous n'avions pas de raisons valables pour nous y résigner. Et en plus, à l'âge que nous avions, ça me semblait être le moment idéal.

Il n'a rien voulu savoir. Alors, j'ai pris un rendez-vous. Pour me faire avorter.

Dans le meilleur des mondes, ça prend quand même deux personnes consentantes pour avoir un bébé. Dans ce contexte, Philippe m'a donc accompagnée. Et c'est la mort dans l'âme que je me suis rendue chez le gynécologue. En sortant de la voiture, j'ai croisé une maman avec son petit garçon et sa petite fille et j'ai éclaté en sanglots. Philippe m'a serrée tout contre lui. Je l'ai repoussé.

C'était la première fois que je me détachais de lui.

Je me souviens du regard de cette femme, comme si elle avait compris ce que j'allais faire. Je me sentais coupable. Nous sommes montés à l'étage et nous nous sommes assis. Il y avait là plusieurs femmes, dont une qui avait déjà un gros ventre. C'était horrible. J'étais désespérée. Puis sur un coup de tête, j'ai demandé les clés de la voiture à Philippe, j'ai dit que j'avais oublié quelque chose. Et je suis sortie. Je suis montée dans la voiture, j'ai posé ma tête sur le volant et j'ai fondu en larmes. Puis j'ai mis la clé dans le contact, j'ai embrayé et je suis partie.

Et j'ai roulé.

Jusqu'en Gaspésie.

Ce dont je me souviens, c'est que mon téléphone cellulaire n'arrêtait pas de sonner et que je l'ai jeté par la fenêtre sur l'autoroute.

Arrivée là, il me restait encore des larmes. Je les ai versées devant le rocher Percé. Qui me ressemblait finalement.

Un corps percé dont on aurait retiré l'âme.

J'y suis restée trois jours puis je suis revenue, bien décidée à garder mon bébé. Je suis allée voir Philippe. Il a dit qu'il était très inquiet, que je ne devais pas partir comme ça. Il a ajouté :

— L'infirmière a accepté de repousser le rendez-vous d'une semaine...

Tout était dit.

Alors je suis repartie. Mais moins loin.

Philippe a essayé de me rappeler, mais je n'ai pas répondu à ses appels. Il est venu me voir à mon appartement et m'a répété que je devais le comprendre, il m'aimait, mais il ne voulait pas d'enfant maintenant. Ça, je le savais. Pas besoin de le répéter. Nous étions dans une impasse. Je n'arrivais pas à aller me faire avorter. Et un soir que nous discussions de ça encore une fois, il m'a lancé :

— C'est l'avortement ou rien.

J'ai choisi rien. Et je suis partie pour de bon.

Puis au bout de deux semaines, j'ai fait une fausse couche.

Avec toutes ces émotions, peut-être que c'est moi qui l'ai tué, ce petit bébé...

Je me sens encore tellement coupable.

Lorsque Philippe a appris que j'avais fait une fausse couche, il m'a rappelée, il voulait qu'on revienne ensemble « puisqu'il n'y a plus de problème », m'a-t-il dit.

Mais le problème, c'est que moi, je ne pouvais plus le regarder en face, ni me regarder d'ailleurs.

Alors je lui ai dit que c'était trop tard, qu'il avait tout gâché.

J'avais perdu un enfant et aussi l'homme que j'aimais tant et que je devais épouser deux semaines plus tard.

C'est à ce moment que j'ai décidé de M'ARRACHER LE CŒUR.

De faire comme les hommes, quoi !

Pendant un an, je me suis traînée entre le psy et le McDo. À part ça, je ne sortais que pour promener mes chiens et travailler.

Parfois, une peine d'amour, ça fait maigrir, mais au McDo, c'est tout le contraire !

J'ai plutôt encaissé quinze kilos.

Quelques bourrelets plus tard, ma mère m'a dit qu'elle ne me reconnaissait plus. Ça, je m'en souviens clairement. Et aussi, et surtout, de ce coup de fil que j'ai reçu d'elle m'annonçant que mon père avait fait un infarctus. Pauvre petit papa, il était revenu à la galerie pour m'aider. À cette époque, je n'avais pas encore engagé Luc, mon gérant, car je n'avais pas assez d'argent pour payer un autre salaire. Sauf un étudiant à l'occasion. Je sais aujourd'hui que Luc aurait été un fidèle compagnon de route et qu'il m'aurait aidée à passer au travers de cette période difficile. Papa m'a tant aidée, en mettant les bouchées doubles, que c'est de sa santé qu'il a payé. Mais j'étais trop déprimée alors pour le réaliser. Ma peine grugeait tout sur son passage.

C'est là que je me suis dit que c'était assez. J'ai repris ma vie en main. Ça a été difficile au début, j'ai dû lutter contre moi-même pour ne pas sombrer à nouveau dans la dépression. J'ai recommencé à m'entraîner, je me suis obligée à sortir, je me suis fixé des objectifs, j'éliminais toute pensée négative au fur et à mesure qu'elle se présentait. Dans les moments plus pénibles, je m'encourageais en pensant à mon père, je voulais lui prouver qu'il n'avait pas tout fait ça pour rien. Je lui devais au moins ça.

J'avais assez pleuré.

J'ai beaucoup trop aimé dans ma vie. En amour, je suis âgée de deux cents ans malgré l'approche de la quarantaine.

C'est aussi à ce moment que j'ai décidé que l'amour, pour moi, c'était fini. Pour la vie.

Ce que je voulais, c'étaient des amants. Au grand dam de ma mère !

Ma mère...



*On a toujours cinq ans
pour notre mère*

Parfois, elle me tape sur les nerfs ! Surtout lorsqu'elle me parle comme si j'avais encore cinq ans ! Elle a oublié que j'ai vieilli « un peu » depuis l'époque des couches !

Au fond, je sais ce qui la fait suer et ce qui l'inquiète : elle voudrait que-je-me-ca-se-en-fin ! Ça la sécuriserait. Elle n'a pas digéré que je quitte Philippe. Elle m'en reparle constamment, c'en est devenu son mantra ! Phiiiiilipppeeeee... Phiiiiilipppeeeee... Phii !

L'autre jour, par exemple, elle a dit à ma copine Sarah qu'elle n'aime pas la vie que je mène, elle aimerait que j'aie une vie... normale ! Maman...

C'est quoi, une vie « normale » ?

Avoir sa maison en banlieue, son cabanon et son chien ? Les chiens, ça, pas de problème, mais... Ah ! J'ai oublié un petit détail dans ma liste... un mari !

Je comprends qu'elle s'inquiète pour moi et qu'elle ait besoin d'être rassurée, mais ce n'est pas une raison pour me pousser du Philippe par-ci, du Philippe par-là *ad nauseam*, c'est vraiment agaçant à la fin ! Un jour, j'ai éclaté et je lui ai dit de se marier avec lui si elle l'aimait tant ! D'ailleurs, Philippe lui fait le coup du gendre qui veut se racheter, la grande séduction, quoi ! Il lui achète des fleurs, il l'appelle, va souvent à la maison pour souper et aider mon père dans ses travaux. Un gendre parfait, quoi !

Sauf qu'un gendre, par définition, devrait être en couple avec sa fille, non ?

Oups ! Problème de taille...

Il faut dire aussi, à sa décharge, que Philippe essaie de me reconquérir en passant par ma mère. Il ne m'a jamais oubliée et, depuis que je suis partie, il continue de m'envoyer des textos, il m'invite à dîner, il vient me voir à la galerie, m'offre des cadeaux, achète des tableaux, m'envoie des clients...

Parfois, je me dis que je pourrais lui pardonner, mais ça ne dure jamais longtemps. Non, je ne peux pas, il a vraiment brisé quelque chose en moi.

On reconstruit difficilement l'amour sur un tas de ruines... Les ruines, c'est en Grèce, pas au Québec !

Maman ne peut pas concevoir que je repousse cet homme. Beau, gentil (l'épisode de l'avortement n'est qu'une erreur, selon elle), et pour une mère qui se voit vieillir, un mé-de-cin dans la famille, c'est toujours une bonne affaire. Et elle croit que, la seule façon pour une femme d'être heureuse, c'est de mener une vie comme la sienne, c'est-à-dire en couple, même si elle passe son temps à se chicaner avec mon père ! Elle aimerait aussi que j'aie des enfants... *because...* SON envie d'être grand-mère ! Encore faut-il que j'aie un mari ! Elle a eu une fille : ça a été son choix, et c'est moi. C'est quand même de MA vie dont on parle ici, non ? Et puis, de nos jours, on n'a plus les grands-mères qu'on avait, celles qui étaient toujours prêtes à garder au besoin ! Non, la plupart d'entre elles sont capables de dresser leurs balises bien clairement et elles sont souvent très occupées par leurs activités, quand ce n'est pas encore leur carrière à gérer. Ce que je respecte, bien évidemment. Mais ce que je ne comprends pas, c'est qu'elles insistent quand même pour avoir de petits-enfants ! Va savoir...

Ma mère m'appelle tous les jours, et si je ne réponds pas, elle rappelle sans arrêt jusqu'à ce que je décroche, je le sais parce que j'ai fait le test. Elle gagne à tout coup. Au jeu de la sonnerie, c'est la championne. Et je suis « son cas » actuellement.

Parce que ma mère a toujours besoin d'un cas !

Les animaux, les handicapés, les personnes âgées (malgré ses soixante-cinq ans, elle ne se considère pas dans cette catégorie encore). Elle veut tout gérer, en particulier la vie des autres, mais avant tout, MA vie. C'est énervant, quand elle aide quelqu'un, il doit faire exactement ce qu'elle lui dit, sinon, *exit* l'aide !

Pauvre petit papa... C'était lui, « le cas », avant moi.

Elle avait dans la tête de lui trouver des activités puisqu'il était à la retraite. En fait, c'était devenu « sa » retraite à elle. Bien que parfois ce soit le cas, j'en conviens. Les femmes occupent leur mari, bien judicieusement, afin d'avoir la vie qu'elles menaient avant d'avoir leur homme à temps plein à la maison, et qui revendique ses parts de territoire.

Oui, elle l'a inscrit à toutes sortes de cours pour qu'il garde la forme : au YMCA dans des programmes de yoga (mon père au yoga ! Je l'ai ri, celle-là, pendant une bonne semaine !) et puis le vélo, la musculation, les cours de danse (où il se retrouvait toujours le seul homme de la classe). Pauvre petit papa, son horaire était si chargé qu'il a considéré un retour au travail pour se reposer ! Un jour, il en a eu assez et lui a dit : « C'est ma retraite à moi et, à compter de maintenant, j'en fais ce que je veux, tiens-toi-le pour dit, et si tu ne me laisses pas tranquille, je di-vor-ce, t'as saisi ? » Oh-oh ! Bien joué, papa ! Bravo !

Elle m'a tout de suite appelée pour me jouer la grande scène du « J'ai-tout-fait-ça-pour-lui-et-regarde-comment-il-me-remercie ! On-ne-m'y-reprendra-plus ! Qu'il-se-débrouille ! » Et puis, comble du malheur... les larmes ! « Mais, maman, c'est justement ça qu'il veut, se débrouiller ! » que j'ai objecté. Et c'est là qu'elle a changé de cas !

C'est devenu moi, re-moi et re-re-moi ! Si au moins j'avais un frère ou une sœur pour détourner son attention et me donner une toute petite pause !

Qu'est-ce que j'ai fait pour mériter une mère pareille ? Je sais qu'elle agit ainsi pour mon bien, mais c'est qu'elle n'est vraiment pas reposante ! Elle peut débarquer chez moi, sans avertir, à l'heure qui lui plaît. Parfois, elle me laisse des petits plats qu'elle a cuisinés parce qu'elle me trouve a-nooooo-re-xi-que, comme elle dit, et d'autres fois, c'est juste pour me dire un petit bonjour en passant.

« En passant... » C'est incroyable le nombre de fois où elle peut « passer » devant chez moi en une seule semaine !

Mais bon. J'adore quand même qu'elle me laisse des petits plats... je m'en confesse et l'en remercie à profusion !

L'autre jour, par exemple, j'avais un ami à la maison et ma mère est entrée avec sa clef. Nous n'avions rien entendu puisque nous étions sous la douche après des ébats amoureux, qui m'avaient envoyée direct au nirvana, et ce, sans travailler sur mon karma ! C'est qu'il sait y faire, cet Adonis ! Il s'y connaît en point G, celui-là !

Il m'a prise sur ma table de salle à manger, pour le premier service (les verres de cristal dans le buffet en ont tremblé).

Le deuxième service s'est passé sur la table de la cuisine (une antiquité familiale qui, par chance, a tenu le coup ; je ne sais pas qui a grincé le plus fort, ma défunte grand-mère, sûrement outrée par l'affront, ou les vieilles pattes de table).

Et finalement, il m'a servi le troisième service sur le canapé bien moelleux, *miaow* ! Car je commençais vraiment à avoir mal au dos sur ma table de cuisine ! D'habitude, il m'en sert un quatrième sur la moquette, mais comme il m'avait déjà prise dans l'ascenseur avant d'entrer chez moi, j'ai demandé grâce. Heureusement, car... surprise !

Qui était là, peu après notre sortie de la douche ?

Vous le devinez aisément : ma mère ! En chair et en os !

Et elle ne peut s'empêcher de porter ces affreuses vestes en laine bouillie. Elle en a toute une collection : une bleue, une rouge, une verte, une noire et une « jaunor » ! Ce n'est pas possible, j'ai beau lui dire que c'est démodé, elle les met toujours ! Ce jour-là, c'était la totale ! La « jaunor » avec le carré de soie assorti pour faire plus chic. Ça me rend dingue ! En plus, elle portait ses lunettes dont le foyer est mal ajusté et qu'elle lève et baisse constamment pour y voir clair.

Alors que mon amant et moi étions là, dans notre costume d'Adam et Ève, à nous embrasser, ivres après les deux bouteilles de vin qu'on avait bues, ma mère a surgi.

— Tu ne me présentes pas ? a-t-elle dit avec un naturel désarmant, aussitôt entrée.

Tout en caressant les chiens, elle a enchaîné :

— Je l'ai bien élevée pourtant, mais elle oublie. Je suis É-li-sa-beth, a-t-elle ajouté en appuyant sur le « beth », la maman de Justine !

Alors elle s'est plantée devant lui, comme si de rien n'était, comme s'il était en veston cravate, quoi ! Et... elle lui a tendu la main (sans même sourciller ni enlever ses lunettes pour examiner la chose qui pendouillait entre ses jambes et qui avait eu des moments plus glorieux peu avant).

Ma mère est bonne quand même, je dois lui donner ça : elle sait se concentrer.

Mais la coquine, elle en a profité pour se rincer l'œil après ! Je l'ai vu à son regard d'un coup allumé et au sourire à peine perceptible qu'elle m'a adressé alors qu'elle se penchait pour prendre mon petit Wilson dans ses bras.

Et lui, le vilain séducteur, mon amant, j'entends, a souri de toutes ses dents, qui sont alignées comme de beaux piquets de clôture, parfaitement droits et repeints à neuf. Il lui a fait ni plus ni moins qu'un baisemain, et avec une révérence, s'il vous plaît ! Il a dit : « Evans, je m'appelle Evans Taylor. »

Non mais, c'était digne d'une pièce de théâtre !

J'ai décoché à Evans une de ces flèches, et il est parti tout droit vers la chambre ! Il a compris et il est aussitôt revenu vêtu du peignoir que je garde exprès pour mes amants. Les plus chanceux ont une brosse à dents personnalisée. Ma mère l'a trouvé tout à fait charmant, mais pas aussi gentil que Philippe, bien entendu... Et je comprends, Evans n'a rien à cacher, mais rien-du-tout ! Il est beau de partout, partout : grand, le *six-pack* bien en place, les biceps gonflés comme des ballons de foot – d'ailleurs, c'est un joueur de foot –, et pour le reste, il faut sortir la règle ! Je l'ai rencontré dans un cinq à sept, après lequel je l'avais ramené à la maison. Il faut que j'arrête d'en parler, ça commence à me donner envie de lui...

Et puis, on parlait de ma mère, ce n'est pas possible comme elle peut m'agacer ! N'importe quelle mère « normale » se serait excusée et serait partie aussitôt ! Mais pas elle. Elle est restée. Je lui ai dit de sonner la prochaine fois, et surtout, d'attendre que je réponde.

Alors là, ça l'a offusquée, et elle m'a dit avec son air des grandes occasions :

— Si on doit sonner pour entrer chez sa propre fille maintenant, eh bien ! On aura tout vu !

Elle a ajouté, en regardant mon copain de haut en bas :

— Hum ! J'aime bien votre petit tatouage...

Incroyable ! Elle est impossible ! Comment avait-elle eu le temps de le voir ? Le tatouage en question se trouve juste à côté de son « engin ».

Mais enfin, on a la mère qu'on a. Et j'en ai une, c'est ce qui compte.

Ce n'est pas comme ma copine Chloé...



Chloé

La mère de Chloé est morte l'année dernière d'un mauvais cancer – je dis mauvais, comme si un cancer pouvait être bon, mais ça a été fulgurant, elle est décédée huit semaines après avoir appris le diagnostic. Je l'aimais beaucoup. Même que j'allais parfois luncher avec la mère et la fille ou souper chez la famille, à l'occasion.

Chloé, c'est la bonté en personne, un cœur gros comme l'univers. Toujours prête à aider tout le monde. Parfois trop naïve, c'est vrai. C'est comme si elle croyait encore au père Noël. Elle a de beaux cheveux roux, longs et bouclés (qu'elle déteste !).

Les femmes qui ont les cheveux bouclés les veulent raides, et les femmes aux cheveux raides les veulent bouclés ! Ne cherchez pas pourquoi.

Ses yeux sont verts. Son visage est rond comme celui d'une petite fille, et sa bouche est petite et en forme de cœur. Elle est légèrement enrobée et n'est pas très grande. Elle a aussi des seins. Ça, c'est la même formule que pour les « pas de seins », mais à l'opposé. Ça veut dire qu'on a de gros seins ! Elle est encore jeune, vingt-sept ans à peine.

J'ai rencontré Chloé à cause d'un problème que j'ai eu à la galerie. Une mésentente au sujet de mon bail avec le propriétaire de l'édifice. J'avais fait appel à un avocat qui travaillait pour un grand bureau du centre-ville. Finalement, c'était toujours Chloé, qui était stagiaire à l'époque, qui s'occupait de mon dossier. Et, à force de nous voir pour discuter de mon affaire, nous avons sympathisé, et aussi, et surtout... parce qu'elle réduisait le nombre d'heures qu'elle avait consacrées à mon dossier. Oui, elle trouvait injuste que son patron facture son temps à elle au tarif de ses honoraires à lui ; ce qui représentait, au bas mot, le triple de la somme qui aurait dû être exigée ! Son grand sens de la justice, son honnêteté et son grand cœur m'ont tout de suite plu. Puis, nous avons commencé à nous voir juste pour le plaisir d'être ensemble. Et nous sommes devenues très proches l'une de l'autre. Elle est comme la petite sœur que je n'ai jamais eue.

En tout cas, la mort de sa mère a changé la vie de son père. Il a pris un coup de vieux, comme on dit. Il n'est plus que l'ombre de lui-même, vraiment. Maintenant, il veut des petits-enfants. Bien sûr, il pourrait faire comme les hommes défraîchis qui veulent se donner un air de jeunesse et qui refondent une famille avec une femme plus jeune, mais heureusement, il est assez lucide pour ne pas se rendre aussi ridicule.

Ce n'est pas d'un autre grand-père dont les enfants ont besoin, mais bien d'un père. D'un père qui aura la patience de les élever.

Alors, il s'est naturellement tourné vers Chloé, sa fille unique, souhaitant qu'elle se marie rapidement et qu'elle ait des enfants. Homme d'affaires aguerris, il possédait plusieurs compagnies, qu'il a toutes vendues lorsque sa femme est décédée. Il jouit désormais de son capital. Et... il veut assurer sa descendance. Je sais, ça fait un peu vieux jeu, mais c'est ce qu'il lui a demandé.

Chloé aussi veut des enfants, fonder sa famille. Cependant, un mari ou un conjoint, ça aiderait un peu, non ?

Mais voilà, Chloé n'a pas de petit ami. C'est certain qu'elle ne serait pas si pressée de se caser si ce n'était de plaire à son père, qu'elle adore. Bien sûr, son père veut des petits-enfants, mais pas à n'importe quel prix, et surtout pas au détriment du bonheur de sa fille.

Merde ! On ne tombe pas amoureux sur demande ! Ça prend les papillons dans l'estomac et tout le tralala. Et d'ailleurs, d'où vient cette expression, « tomber amoureux... » ? Ça ressemble vraiment à « tomber malade » ! On n'est pas loin...

Enfin, disons que ça ferait l'affaire du père et de la fille. Et moi, je parierais ma galerie que Chloé serait une des meilleures mamans du monde ! Pour l'instant, elle se contente d'être une mère pour ses clientes. Tout le monde l'adore et la recommande à ses amies qui veulent se séparer. Elle sait comprendre, encourager, consoler, et surtout, elle s'arrange pour que les clientes ne perdent jamais dans la transaction.

Toujours est-il que Chloé est à la recherche du mari idéal ! Aussi facile à trouver que deux papes en même temps ! D'autant plus qu'elle travaille des heures de fous au bureau... Encore faudrait-il qu'elle ait du temps pour se trouver un conjoint et, ensuite, pour faire les enfants. Pourtant, ce n'est même pas cette partie qui est la plus difficile ! Dernièrement, par exemple, elle avait rencontré un type. Elle le trouvait intelligent, beau, cultivé, il avait tout, quoi. Le seul problème, c'est que c'était un sportif, et ça, ce n'est pas la tasse de thé de Chloé.

Un sportif, ça veut tout le temps s'agiter, mais pas toujours au lit, malheureusement !

Donc, quand c'est vraiment le temps de bouger, c'est fatigué !

Pas moyen de passer un week-end au repos : l'hiver, ça veut se les geler en planche à neige, en raquettes, en ski de fond, et j'en passe ; l'été, c'est le tennis, le vélo, l'escalade, quand ce n'est pas en train de crever sur un terrain de golf au gros soleil.

Ça me donne des sueurs juste d'y penser ! Qu'est-ce qu'on peut avoir contre une chaise longue, un bord de piscine et un mojito bien frais ? C'est bien plus *cool*, non ?

Justement, le mot *cool* me rappelle l'hiver dernier : Chloé s'était hâtée d'aller acheter des skis (sport qu'elle avait à peine pratiqué lorsqu'elle était petite et qu'elle avait détesté). Elle pensait que sa technique reviendrait vite et elle avait « un peu » fait mousser ses performances. Alors le gars, croyant avoir affaire à une experte, l'a aussitôt emmenée sur une piste classée deux diamants.

Elle a eu tellement peur de mourir !

Elle m'a dit que ça avait été aussi la pire honte de sa vie. Du haut de sa montagne, elle a eu une pensée pour son père qui, en plus de ne pas avoir de petits-enfants, n'aurait même plus de fille. Elle a fini par descendre la piste à pied. Ils étaient tous les deux congelés. Une fois en bas, ils sont allés prendre un café dans le chalet de ski pour se réchauffer, et il y a rencontré son ex. Son ex qui venait juste de le laisser. À voir ses yeux de merlan frit, Chloé a tout de suite deviné qu'elle regrettait de l'avoir quitté.

Chloé m'a alors envoyé un texto qui m'a fait vraiment rire : « Je suis dans la merde, son ex est ici, c'est une marathonnienne ! T'imagines son *body* ? En plus, ses jambes me vont en dessous des seins ! »

Finalement, cette fille s'est invitée à skier avec eux et elle a été chiante comme ça ne se peut pas. Elle a poussé de longs soupirs d'impatience parce qu'ils devaient attendre Chloé (toujours dans le dos du copain, évidemment, et elle se recomposait un visage rayonnant lorsqu'elle se retournait vers lui, une vraie hypocrite !). Elle a même fait des remarques déplaisantes sur les vêtements de ski de Chloé (qui étaient mignons, mais d'allure peu sportive, j'en conviens : la petite tuque rose en forme de lapin avec les petites boules de fourrure en guise d'oreilles, hum ! Pas sûre...). Et en plus, la fille a miaulé autour de l'homme, comme une chatte en chaleur, tout l'après-midi.

Comme par hasard, le lendemain, le gars appelait Chloé pour lui dire que ça l'avait mis à l'envers de revoir son ex et qu'il s'était réconcilié avec elle. Il a ajouté qu'au fond ça n'aurait pas marché entre eux *because...*

Le sport !

Donc, exit les sportifs !

Et puis, le sport, c'est comme être mère...



Exit les sportifs !

Oui, le sport et la maternité ont ceci en commun : ça gruge tout le temps et la libido !

Une mère, c'est une mère pour la vie, et un sportif, ça fait du sport toute sa vie !

Une mère, ça s'oublie pour ses petits, et un sportif, ça oublie ses petits pour le sport !

Une mère protège toujours ses petits, et le sportif protège toujours ses partenaires – idem quand il est question de protéger les alibis des copains !

Une mère s'occupe de ses petits, et vlan ! quinze ans plus tard, elle se réveille dans la quarantaine et ses plus belles années lui ont filé sous le nez ; le sportif, lui, a profité à plein de ses quinze plus belles années grâce... au sport : hockey le mardi et le vendredi soir oblige, golf toutes les fins de semaine (avec les copains, toujours), vélo, etc.

Certains « experts » disent que le hockey a contribué grandement à bâtir l'identité et la solidarité québécoises. Moi, je crois plutôt qu'il a grandement contribué à créer des dissensions au sein du couple.

Au fait, est-ce que la majorité des grands joueurs de hockey sont en couple ? Par contre, eux, ce sont des vedettes, et les femmes ont tendance à pardonner beaucoup pour être au bras de personnalités connues, comme si ça *boostait* leur ego d'un coup, sans se taper des séances de thérapie interminables. Et ce sont elles, bien souvent, qui jouent aux vedettes, bien plus que leur mari ! Et plus vieilles, elles se bourrent de traitements anti-âge pour garder leur mari-vedette qui « prend » encore avec les midinettes et à qui prend souvent l'envie de jouer à saute-moutons à la sauvette !

De vingt à quarante ans, ce sont nos plus belles années. Après, c'est de l'autosuggestion !

Ouch ! Dans mon cas, il me reste encore un an et quelques mois pour en profiter ! Alors, tant mieux si on croit à la jeunesse éternelle ou à la jeunesse du cœur ! Tous les mantras qu'on ne cesse de réciter : on est matures, moins tourmentées, on sait ce qu'on vaut, on sait ce qu'on veut. Justement, c'est parce qu'on ne veut plus rien et qu'on a fermé peu à peu toutes les fenêtres de nos désirs qu'on se fait croire qu'on y gagne, à vieillir !

Vieillir, c'est merdique !

Qu'y a-t-il de positif là-dedans ? Si quelqu'un le sait vraiment, qu'on me le dise !

Veut, veut pas, c'est le déclin qui s'amorce : la peau des cuisses qui s'amonce sur les genoux ; le ventre qu'on ne finit plus de rentrer jusqu'à en avoir les joues creuses ; la peau qui s'amincit jusqu'à devenir aussi mince qu'une feuille de papier, et pas de la meilleure qualité ; les poches en dessous des yeux qu'on retrouve dans le petit amas de peau qui pendouille de la mâchoire, vous savez, les « poches d'écureuil », qu'on les appelle ? C'est bon pour les écureuils sans doute ! Chez la femme, ça ne trompe pas, c'est la cinquantaine qui approche à grands pas ou qui est déjà arrivée !

Et quand ce n'est pas la mémoire qui flanche, c'est notre belle chevelure de Japonaise qui est remplacée par des cheveux blancs (chez l'homme, c'est sexy, toutes les femmes s'entendent sur ce point, mais chez une femme, tous les hommes s'entendent pour dire le contraire).

Alors vive le Restylane, le Botox, les teintures et compagnie ! Merci pour ces dispensateurs d'oubli ! Moi, j'y suis déjà accro. Avec la vie que je mène, je sème sûrement ce que je récolte. Je finirai très certainement toute seule dans un CHSLD.

Le grand amour, je ne ressens plus ça. Un homme me plaît parce qu'il est beau, intelligent et a un beau

corps, mais je ne le veux pas à temps plein chez moi. C'est quand même encombrant, non ? À quoi me servirait-il donc ? Lorsque j'ai un problème, j'engage quelqu'un, je le paye, et il répare mes trucs. Je n'ai pas besoin de faire sa bouffe, laver ses sous-vêtements et apporter son linge chez le nettoyeur parce qu'il a réparé un tuyau qui fuyait.

Les hommes que j'ai connus se montrent toujours très ouverts au début de la relation, ils font moitié-moitié pour les tâches ménagères, mais les premiers émois passés, ça finit toujours de la même manière : ils veulent une « bobonne » ou une mère !

Moi, je n'ai pas eu d'enfants, je n'irai surtout pas prendre un mari ! J'en ai eu presque deux, et là, je n'en veux plus !

Oui, j'ai besoin d'un homme dans mon lit, mais pas dans ma vie.

* * *

Avec mon premier mari, ça n'a pas marché, on est restés un an ensemble. Il avait un TOC : un trouble obsessionnel compulsif, qu'on appelle. Il avait peur d'attraper des maladies, il aseptisait toute la maison, quand ce n'était pas moi qu'il emmenait avec lui sous la douche ou dans le bain ! Au début, je le trouvais romantique de me laver ainsi, mais je me suis vite rendu compte qu'il me voulait propre, propre, propre, j'en avais la peau toute plissée d'être toujours dans l'eau !

J'ai compris au premier rhume que j'ai attrapé qu'il avait une véritable phobie des microbes ! Il était tellement hypocondriaque qu'il ne pouvait pas supporter de me voir malade dans notre appart. Je lui ai dit qu'il devrait consulter un psy, car ça envenimait notre relation, que j'étais prête à l'aider, que nous passerions au travers, qu'on s'aimait... Il a refusé net. Il n'était pas question qu'il aille consulter un charlatan, comme il a dit. Il m'a même demandé d'aller à l'hôtel le temps que je soigne mon rhume ! J'étais furieuse ! Alors il m'a assuré qu'il payerait la chambre. J'étais encore plus furieuse !

— Mais quoi, t'es pas contente ? Je paye tout ! a-t-il rétorqué.

— Oui, si tu payes tout, tu vas payer ton déménagement aussi !

Et comme il avait emménagé dans mon appart, je l'ai foutu à la porte. Il avait tellement peur que je le touche (ce que j'ai pris un malin plaisir à faire, en plus de l'embrasser) que je n'ai pas eu à insister, il a détalé comme un lapin !

En plus, il était si paniqué à l'idée que je parle de son « anomalie » à ma copine avocate, qu'il connaissait aussi très bien, qu'il n'a fait aucun problème pour le divorce. Une simple promesse de ne parler de ça à personne a suffi à l'apaiser. Il a préféré que je dise qu'il avait été infidèle.

Puisqu'il est question d'infidélité, Sarah m'a justement dit que...



Sarah

Sarah, c'est la troisième de notre petit trio. Elle est très jolie, du type femme élégante, de la grande classe : yeux bleus, cheveux blonds, coupés juste au bas de la mâchoire et une immense frange. Elle a un très beau visage harmonieux. Elle est toute délicate. Elle a un teint de porcelaine et semble si fragile qu'on a peur qu'elle se casse, comme si on tenait un vase Ming. Elle est toujours habillée de façon impeccable, même le matin dans son pyjama de soie. Non mais, il faut la voir, on dirait qu'elle ne s'est jamais couchée !

Elle s'est mariée à vingt-six ans, il y a sept ans de cela, avec Adam, un type plus-que-très-bien, et, ce qui ne gâche rien, il est aussi très bien nanti. Sarah est très heureuse avec lui. Elle mène la vie dont elle a toujours rêvé. Ils ont d'adorables petites jumelles, Léa et Camille, qui ont cinq ans. Ils forment un couple que tout le monde envie. Ils sont beaux.

À deux reprises, ils ont acheté un tableau à la galerie. La deuxième fois, Sarah était seule, et nous avons longuement discuté. Puis, nous avons prolongé l'échange autour d'un lunch, puis d'un autre, puis d'un autre... Jusqu'à ce que je lui présente Chloé, mon autre amie. Aujourd'hui, nous sommes inséparables, toutes les trois.

Adam a un emploi du temps vague, Sarah ne sait jamais vraiment ce qu'il fait. En gros, il fait de l'import-export. Grâce à ses partenaires d'affaires, il est invité partout dans le grand monde avec sa femme. Pour Noël, Adam lui a offert un diamant de deux carats (un pour chacune de ses filles, qu'il a écrit dans une jolie carte) et il lui a promis qu'au fil des ans il ajouterait un carat supplémentaire jusqu'à ce que le diamant devienne trop lourd à porter.

C'est *cute*, non ? Quel problème elle a sur le dos, euh... sur le doigt, plutôt !

Adam, c'est l'exemple parfait du gentleman qui sait plaire aux femmes. Il est grand, mince, cheveux noirs, yeux bleus et regard allumé, sourire coquin, si viril et élégant dans ses habits de coupe parfaite. Wow ! En plus, avec son petit accent français, il est vraiment adorable !

Mais... pas-tou-che, c'est le mari de Sarah, et si je ne suis pas fidèle en amour, en amitié, c'est tout l'opposé ! Car même s'il n'y a pas beaucoup de lacs où pêcher à Montréal (à part le mont Royal, et là, on n'y trouve pas grand-chose, pas même des castors), il reste que les poissons sont toujours nombreux à mordre à l'hameçon et que les maris de mes amies, je n'en veux pas !

Un mari, j'en ai déjà eu un, je n'en veux plus ! Et le presque numéro deux m'a plus que suffi pour comprendre...

Sarah a dit qu'elle se posait parfois des questions sur les rendez-vous d'affaires d'Adam. Alors Chloé, l'avocate en droit de la famille, a revêtu sa toge aussitôt pour lui donner un conseil. Un avocat n'enlève jamais sa toge, à moins d'un règlement à l'amiable, en toute intimité...



La revanche des femmes sur les hommes riches

Chloé a du chien, comme on dit. Elle travaille pour l'avocate la plus en vue de Montréal. Ce soir-là, Sarah et moi étions chez elle, dans son condo du Vieux-Montréal. Chloé a choisi de vivre dans ce quartier, car elle passe beaucoup de temps au palais de justice et elle a voulu s'épargner des kilomètres et du temps en demeurant à proximité. C'est qu'elle a trois maisons : le palais, le bureau et son condo.

Chloé est très bonne cuisinière. Et quand elle nous invite, c'est toujours en grande pompe. Souvent, on doit même se déguiser en fonction du thème du jour. Parfois, elle nous mêle à ses collègues avocats et à d'autres amis. On s'amuse tout le temps follement et, en général, ça finit toujours de la même manière, lire ici : on se retrouve pas mal amochées ! Cette fois-là, elle nous avait concocté un souper japonais. Elle avait même fait ses sushis et sa soupe miso. Nous n'étions que toutes les trois dans son trois-pièces, où elle a emménagé il y a un an et qu'elle n'a pas encore eu le temps de décorer à cause de ses longues heures de travail. Une table, quatre chaises, un fauteuil, une télé, une bibliothèque remplie de livres de droit ; ça fait à peu près le tour. J'oubliais, elle a aussi un immense miroir posé par terre contre un mur, que Sarah et moi lui avons offert lorsqu'elle a pendu la crémaillère en prévision de sa future déco. Mais la déco n'est toujours pas là...

Tout en finissant de rouler son dernier sushi avec son petit tapis japonais, Chloé nous parlait de sa patronne :

— Un vrai bouledogue, disait-elle avant d'ajouter : d'ailleurs, elle y ressemble physiquement !

Là, du coup, nous avons été prises d'un fou rire à cause de la description que Chloé a faite de l'animal en question. Il faut dire qu'elle est excellente, ma Chloé, quand vient le temps de décrire quelqu'un, et quand on la connaît, on sait qu'elle en met toujours plus, juste pour amuser son auditoire. Les avocats sont souvent des comédiens qui s'ignorent...

— Vous devriez la voir, a-t-elle continué, petite, grassouillette, elle a les jambes arquées, sa peau est plissée sur le nez, sa lèvre supérieure est tellement soulevée et haute qu'on voit ses gencives violacées, poursuivait Chloé, en retroussant ses lèvres pour découvrir ses gencives...

— T'es folle, ai-je dit.

— C'est pas fini, a répliqué Chloé en riant, elle a des lunettes épaisses, puis à travers, on voit ses gros yeux globuleux, comme quand on regarde un poisson rouge à travers un bocal, vous voyez ?

Elle a alors arrondi ses yeux en gonflant ses joues au maximum.

— Arrête, a dit Sarah, j'en peux plus !

— Et... et en plus, elle a les oreilles décollées, mais c'est pratique, elle s'en sert comme des crochets à cheveux !

Chloé a repris la mimique des yeux, des grosses joues, a plissé le nez, soulevé sa lèvre supérieure et plié ses genoux pour cambrer ses jambes.

— Hoooon, je suis pas fine, hein ? Mais je niaise, c'était juste pour vous faire rire un peu ! Elle est comme ça, mais en légèrement moins pire.

Bien sûr, on savait qu'elle n'était pas sérieuse, car Chloé, ça rime avec bonté. Mais ce n'était pas trop

flatteur pour la dame ! Et j'ai dit :

— C'est pour ça que ta patronne est si bonne pour défendre les femmes riches, c'est peut-être sa revanche sur les hommes après tout ! Toujours célibataire à cinquante ans, hein ?

— Oui, célibataire, pas d'enfants.

Je me suis dit que, dans un peu plus de dix ans, ce sera moi, mais j'espère que je ne serai pas frustrée comme cette femme. Peut-être que c'est ma mère qui a raison en voulant que je reprenne avec Philippe Le-bon-parti... Et juste au moment où je pensais à lui, il m'a envoyé un texto : « Tout va bien ? On peut aller souper la semaine prochaine ? P. xxx » Il me semble que, lorsqu'on laisse quelqu'un, il doit comprendre qu'on le laisse, non ? Il est bien gentil, mais je ne suis pas prête à passer l'éponge. Quand je pense qu'il a voulu que je me fasse avorter, que je me « débarrasse » de notre petit bébé, je n'y arrive pas. Et puis, une image fugace est passée dans ma tête : je l'ai imaginé en train de draguer une fille. Philippe, c'est un homme à femmeS ! Je crois qu'il était fidèle, mais il lui arrivait souvent de regarder un peu trop longtemps les filles, comme lorsqu'on marchait ensemble, par exemple. Ça me tapait tellement sur les nerfs ! Ou il lui arrivait aussi d'être vraiment gentil, mais *over* gentil avec les serveuses qu'il trouvait jolies et de leur laisser un très gros pourboire. Ça aussi, ça me faisait... hum...

Chloé m'a interrompue dans mes pensées. Elle a piqué ses baguettes dans sa chevelure retenue par une grosse pince, a baissé la tête et joint ses deux mains en disant avec un accent japonais :

— Allez, la soupe miso est prête, vous êtes invitées à passer à table !

On a pris notre soupe sur le comptoir, notre verre de saké et on s'est installées à la table joliment dressée pour un souper japonais.

Chloé trouve que sa patronne est chiante, mais elle préfère continuer à travailler pour elle, le temps de nourrir son C.V. Sinon, si elle travaillait pour un des grands bureaux, elle serait réduite à faire les requêtes en prolongation de délai, les recherches de jurisprudence, enfin tous les dossiers ennuyeux que les avocats d'expérience ne veulent pas faire. En plus de devoir faire la belle devant les vieux avocats libidineux qui se rendent encore au travail (même s'ils sont manifestement des *has been*) pour lorgner les jeunes avocates et tenter de tâter la marchandise. Par ailleurs, ce que Chloé aime, c'est plaider, donc, pas de grands bureaux pour l'instant ! Elle sait où elle s'en va et connaît le chemin pour y arriver. Elle doit être bonne plaideuse, car quand c'est le temps d'argumenter, il n'y a pas mieux qu'elle, même entre copines !

Nous parlions de toutes sortes de choses. Chloé est allée chercher dans son frigo une grande assiette remplie de sushis et de makis.

— C'est divin, ai-je dit après avoir englouti un maki fait de thon, de caviar et d'avocat. Il faudra que tu me montres un jour !

Sarah a acquiescé avec un « hum, hum, hum », car elle venait, elle aussi, de prendre un maki et avait la bouche pleine. Chloé est alors revenue sur le sujet de sa patronne et a conseillé à Sarah de la consulter tout de suite, car c'est la meilleure avocate en ville, juste au cas où elle penserait au divorce un de ces jours. Sarah a répondu, un peu vexée :

— Je ne suis pas rendue là du tout, tu es vite en affaires, dis donc ! Ce n'est pas parce que tu es avocate que tu dois voir des divorces partout !

Il y avait de la tension dans l'air. Moi, je ne m'en suis pas mêlée. La discussion s'est poursuivie, et Chloé a répliqué, en brandissant un maki et lui faisant faire des vrilles dans les airs, au point où je m'étonnais qu'il n'atterrisse pas sur la moquette :

— Je ne vois pas des divorces partout, et c'est en tant qu'amie que je te parle. Si tu penses un jour divorcer, tu dois la consulter la première. Ça n'engage à rien, juste une consultation, parce qu'Adam, lui, la prendra, c'est la meilleure, et tout le monde la connaît. Elle étire les causes à n'en plus finir, a ajouté

Chloé en engouffrant son maki d'un coup. Et comme c'est lui qui a l'argent, a-t-elle enchaîné, toi, tu seras dans la merde, toujours à faire des requêtes pour provision pour frais. Mieux vaut avoir ma patronne de ton côté que contre toi, crois-moi, un bouledogue, je te dis !

Puis, Chloé a ajouté :

— Un jour, tu me remercieras de ce conseil.

L'élève dépassera sûrement son maître !

Et le fait pour Chloé d'aller plaider des causes au palais de justice, malgré son jeune âge, lui permet de rencontrer d'autres avocats, qu'elle n'aurait pas rencontrés autrement. Ce qui l'amène à voir des signes partout pour confirmer les prédictions que lui font les voyantes, qu'elle adore consulter. Juste pour rire, comme elle dit !



Les prédictions de la voyante

Une grrrrrossse affaire, comme lui disait sa patronne, en roulant ses R à n'en plus finir. L'avocat de la partie adverse lui a clairement fait de l'œil, au vu et au su de tout le monde. Le juge était mécontent, tellement que sa sérénité – oh ! pardon, sa seigneurie, pardon, son honneur, ou j'en passe... – a demandé s'il les dérangeait et a affirmé qu'il pouvait suspendre sa cour le temps qu'ils échangent leurs adresses courriel. Ma belle Chloé est devenue rouge comme une tomate bien mûre, cueillie par une chaude journée du mois d'août !

Elle croyait que c'était cet avocat, le bon, car la voyante qu'elle avait consultée la veille lui avait prédit qu'elle rencontrerait un homme. C'était une vieille Espagnole de quatre-vingts ans, plissée comme un pruneau égaré derrière un four, au nez en trompette et au menton parsemé de grands poils qui poussaient sans gêne. On l'aurait brûlée au temps de l'Inquisition, c'est certain. Et puis, elle était tellement courbée que, lorsqu'elle s'assoit à la table de la cuisine crasseuse où elle recevait ses clientes, on avait l'impression qu'elle allait se coucher dessus.

La vieille dame a brassé ses cartes et, d'une voix caverneuse, elle lui a dit qu'elle serait très riche un jour et qu'elle ferait un voyage bientôt (elles disent toutes ça), et elle a dit aussi qu'elle voyait des gens en robe noire, que c'était curieux, mais même les hommes étaient en robe noire (hum ! quand même...). Elle a ajouté qu'elle rencontrerait quelqu'un bientôt (ça aussi, elles disent toutes ça), un homme qui travaille avec elle, qu'elle connaît déjà. Du coup, Chloé a pensé que c'était lui.

Et à la fin de la séance, la vieille dame lui a dit d'une voix d'outre-tombe qu'elle pouvait poser une question, mais seulement une à laquelle on pouvait répondre par oui ou par non :

— Fermez les yeux, pensez très fort à votre question, et ne les ouvrez qu'au moment où je vous le dirai, sans cela, vous ne pourrez pas avoir de réponse.

Chloé a fermé les yeux. Mais elle a vraiment été tentée de regarder quand elle a entendu la sorcière marmonner des paroles inintelligibles, comme des incantations, et aussi, des bruits de papier ou de carton. Et la vieille a ordonné d'un ton péremptoire :

— Ouvrez les yeux maintenant !

— Aaahhh ! a crié Chloé dès qu'elle a ouvert les yeux.

Il y avait quelque chose au bout de son nez retenu par une ficelle. Elle a cru que c'était une souris que la vieille tenait par la queue, alors que ce n'était qu'un pendule. Elle a eu tellement peur qu'elle a fait un bond sur sa chaise, puis s'est retrouvée debout. Mais elle a dû se rasseoir aussitôt, car ses jambes ne la portaient plus. Elle a pensé perdre connaissance. Elle s'est imaginée finissant sa vie en mijotant dans un grand chaudron de fonte avec des souris et un œil de bœuf.

La vieille dame s'est levée pour lui mettre sur le front un vieux torchon sale qui traînait sur le comptoir de la cuisine. À la vue du vieux chiffon grisâtre, taché de ketchup et de moutarde, Chloé a dit :

— Ah ! Merci, mais ça ne sera pas nécessaire, ça va mieux maintenant. Pardonnez-moi, c'est votre truc qui m'a fait sursauter, a-t-elle ajouté lorsqu'elle a retrouvé ses esprits, enfin, pas les esprits que la sorcière avait appelés...

*Le hockey, une valeur sûre
pour compter un but amoureux !*

Le hockey, c'est la hantise de bien des femmes (ou autre truc du genre), c'est le pire rival, pas moyen d'avoir une discussion sérieuse avec son copain un soir de hockey. Non, madame ! Ou on risque de parler toute seule. Déjà qu'ils s'en balancent, les hommes, des discussions sérieuses ! Si tu veux faire fuir un homme, dis-lui que tu veux faire une mise au point !

Alors, imaginez un soir où un joueur vedette vient de compter un but !

Et si les Canadiens gagnent, eh bien là, c'est la to-ta-le ! Et... imaginez aussi le contraire !

Les soirs de hockey, on pourra à peine lui arracher un grognement, genre « hummm » ! Une forme de réponse qui ne rime à rien, quoi ! En plus, on ne pourra même pas la retenir contre lui pour le clouer sur le banc des punitions ! À moins que... la question ne tombe lors d'une annonce publicitaire ! Et là, vaut mieux clore le sujet avant la reprise, sinon, *out* !

Le père de Chloé ne cesse de lui répéter qu'il veut qu'elle épouse un homme d'affaires, qui a aussi de l'argent, parce qu'un homme d'affaires, ça peut faire faillite et ça a alors souvent les poches vides. Puis manger de la quiche tous les jours, ça, ma biche, ça te fiche une déprime...

Donc, un homme riche ou un homme qui a beaucoup d'ambition et de potentiel pour le devenir ! Un genre « chèque », quoi !

Mais qu'est-ce qu'ils ont tous à vouloir nous caser et, en plus, avec des conjoints riches ? Ça, c'est exactement comme ma mère avec Philippe Le-bon-parti. Nos parents ont oublié que, lorsqu'ils se sont rencontrés, eux non plus n'avaient pas d'argent et qu'ils ont bâti leur patrimoine petit à petit...

Mais c'est normal, le papa de Chloé veut s'assurer que son futur gendre ne sera pas un sans-le-sou aux crochets de sa fille. Ce n'est pas évident à trouver. Et ici, on parle d'un seul C. Imaginez le défi si elle souhaite trouver chez le même homme les trois C !

Toujours est-il que Chloé a eu un rendez-vous avec Simon, ce type qui aime le hockey, et elle a mis le paquet ! Comme elle aime beaucoup s'amuser, elle avait prévu se déguiser et jouer la comédie.

Elle l'a donc invité chez elle et elle a enfilé un chandail et mis une casquette des Canadiens. Elle a trouvé un grand drapeau pour faire une nappe, des chandeliers en forme de C et des tasses du Canadien. Bref, tout ce qu'elle a pu trouver pour son thème : le hockey ! Pour faire plus vrai, elle a même ouvert la porte, patins aux pieds (munis de fausses lames, bien entendu !). Comme je disais, Chloé a un sens de l'humour très développé...

Bien sûr, elle a enlevé ses patins dès l'effet de surprise passé. C'était juste pour faire un tir au but rapide. Chloé a lu le livre *Tout se joue en moins de deux minutes*. Deux minutes... ce n'est pas long. Je crois qu'elle a pris le bouquin un peu trop au sérieux...

Finalement, elle m'a envoyé un texto du fond de son *walk-in* : « J'ai envie de coucher avec lui, on s'est déjà embrassés... »



10

*Jamais de couchette
le premier soir*

«NON - NON - ET NON ! Ce qui attire les hommes, c'est quand on leur donne l'impression qu'ils ont travaillé très fort pour nous avoir ! »

Et j'ai appuyé sur « Envoyer » au plus vite !



Pas de première date un soir de hockey, c'est trop risqué !

C'est pour Chloé que j'ai écrit ça, « pas de couchette le premier soir ». Moi, je m'en balance, et je fais d'ailleurs le contraire la plupart du temps. Le désir, c'est si instantané. Et puis, ce n'est pas une relation à loooong terme que je cherche.

Attention, les mecs. Vous vous vantez d'avoir eu la fille le premier soir ? Bien, dites-vous que si une femme couche avec vous le premier soir, c'est que, dans la plupart des cas, vous ne l'intéressez pas, pour une relation sérieuse, j'entends. Alors elle s'est servie de vous de la même façon que vous vous êtes servis d'elle. Et vlan, dans les dents ! Elle n'est pas une salope pour autant, à moins que vous ne soyez un salaud !

Mais quand on veut la totale, il faut savoir user de l'arme fatale : se laisser désirer !

Donc, règle numéro un : l'attente.

Désir inassouvi = il revient.

Désir assouvi = on ne sait pas s'il reviendra, mais il y a de bonnes chances que non.

C'est simple comme une règle de trois. Des mathématiques au premier degré.

Pourtant, va savoir, les hommes sont censés être forts en maths puisqu'ils auraient le cerveau gauche plus développé que celui des femmes. Mais dans la vie, ce sont les additions simples qu'ils aiment ! Le siège des pulsions sexuelles chez l'homme a deux fois la taille de celui de la femme, il ne faut quand même pas négliger cet aspect, non ? Nos chouchous, c'est au sexe qu'ils pensent ! Et plusieurs fois par jour à part ça !

Si un homme voit une jolie fille passer, il pense à la baiser, pas à l'emmener magasiner !

Mieux vaut savoir pour préparer ses devoirs !

Cessons de croire que l'homme pense comme nous ! Non, non et non ! L'homme n'est pas fait pareil, en lui sommeille toujours l'homme de Cro-Magnon, c'est-à-dire le Chasseur avec un C majuscule (comme dans Ca-na-diens !) qui veut du sexe (sans l'enfant qui vient avec, *because...* les couches, les nuits blanches, la pension alimentaire, etc.). Pour lui, la femme, c'est une proie, et si on lui donne tout dès la première rencontre, il n'aura pas eu le temps de s'attacher et passera aussitôt à la suivante.

Tout cela est grandement facilité par les sites de rencontre sur Internet. Beaucoup d'hommes ou de femmes les utilisent pour des rencontres occasionnelles, mais attention, en promettant le contraire ! Et... tout semble si facile, on a l'impression de faire notre épicerie ; on a juste à choisir et, d'un clic, il ou elle nous appartiendra !

SIMPLEMENT SI ON LE VEUT !

Au début, on est accro, on vérifie ses courriels ou sa page personnelle aux dix minutes jusqu'à devenir souvent blasée par autant de disponibilité. Et on se laisse bercer par l'illusion de la relation idéale jusqu'au moment où on voit systématiquement apparaître les mêmes formules : « Bel homme, professionnel, poids santé, veut une relation sérieuse, etc. » Et alors qu'on pense avoir trouvé son homme, qui nous a paru bien mignon – d'ailleurs, n'a-t-il pas prouvé son intérêt en enlevant son profil du site ? Oui, juste le temps de laisser croire qu'il veut du sérieux... mais pas pour longtemps ! – le revoilà sur le site avec le même profil, prêt pour la nouvelle conquête. *Next !*

Et, *by the way*... c'est donc bien gros, le poids santé !

Avant, les relations se tissaient par l'entremise des amis, de notre entourage, du travail. On était donc plus sélectifs. On avait un minimum de respect envers la personne qu'on rencontrait, on allait la revoir ! Mais l'anonymat d'aujourd'hui permet n'importe quoi ! On ne prend même pas la peine de répondre à une personne qui ne nous intéresse pas.

Fin de la parenthèse et retour sur Chloé.

Oui, elle faisait tout pour plaire à son avocat, fan de hockey, et là, au beau milieu de la soirée, la demande – non, pas en mariage, il faut suivre quand même !... D'un filet de voix, comme s'il voulait une faveur, il lui a dit :

— J'aimerais juuusssste regarder le match une seconde, si ça ne te dérange pas, juuusssste pour savoir le score.

— Euh... non ! a-t-elle répondu, en comprenant pourquoi il fixait la télé é-tein-te depuis une bonne quinzaine de minutes !

— Comment, non ? a-t-il répliqué, sur la défensive, prêt à faire une attaque à cinq.

— Je disais ça pour t'agacer... Bien non, ça ne me dérange pas, voyons, hum ! Si c'est juste pour regarder le score, a-t-elle ajouté en minaudant, je suis bien d'accord, moi aussi au fond ça m'intrigue.

Mais en réalité, elle déteste le hockey !

Donc, elle a ouvert la télé.

Erreur fatale !

Le gars s'est mis à regarder le match comme si elle était devenue invisible. Plus moyen de fermer la maudite télé ! Les conversations tournaient autour du match, genre :

— T'as vu comment il a attrapé la rondelle ? T'as vu la passe ? Wow !

Et des cris. Au moins, ça lui a donné une idée de la façon dont il jouissait ! Très fort, à entendre les hurlements de joie qu'il poussait lorsque les Canadiens comptaient un but ! Chloé a eu beau se racler la gorge, lui parler, le cajoler, rien n'y faisait. Puis, le gars lui a dit :

— Je ne me sens pas bien, excuse-moi.

Comme par hasard, il a ressenti un malaise au moment où le meilleur marqueur de l'équipe n'a pas compté alors qu'il avait le but ouvert pour lui seul.

Ensuite, la crise quand un des défenseurs a trop élevé son bâton et a eu une punition. L'horreur ! C'est ce qui a donné le coup fatal au pauvre avocat. Il était complètement déprimé !

Alors, abattu par tant de déceptions, l'avocat est reparti chez lui sans même l'embrasser. Le hockey lui avait mis la batterie sexuelle à plat. Pauvre Chloé !

À propos de batterie sexuelle à plat, ce n'est pas gentil, mais ça me fait penser à Sarah et à son beau Adam.



*L'amour une fois
par mois !*

Récemment, Sarah, Chloé et moi étions au célèbre resto design de la rue William – vous savez, celui où on voit des vedettes et de jeunes professionnels à faire tourner de l’œil. Alors que nous étions toutes à siroter un Sex on the beach, du côté du bar, Sarah nous a lancé toute une bombe. C’est que Sarah, c’est une véritable championne pour faire des déclarations au moment où on s’y attend le moins. Elle a dit :

— Ce dont j’ai besoin, c’est d’un peu de choc dans ma vie.

— Du choc ? que je lui ai demandé, les yeux arrondis sous le coup de la surprise. Mais que vas-tu chercher là ?

Et Chloé lui a rétorqué :

— T’es folle ! Tu as un beau mari, riche, et en plus il est très romantique. C’est le mari parfait. Tu dois être dans une mauvaise passe, Sarah. Moi, je donnerais n’importe quoi pour qu’un homme comme Adam tombe amoureux de moi. Tout ce que j’attrape, ce sont des carpes !

— Il est très romantique quand on fait l’amour, c’est vrai ! a reconnu Sarah.

Quand je lui ai demandé de quoi elle se plaignait alors, elle a répondu :

— C’est que ça lui arrive d’être romantique une fois par mois seulement. Et encore... Vous voyez, moi, c’est le chèque que j’ai ! Mais je veux plus de choc !

Chloé et moi, de concert, on a poussé un « oohh... » long comme l’autoroute 20 !

Et là, Sarah a pouffé de rire devant notre mine déconfite. Elle riait tant que des larmes coulaient sur ses joues. Elle a tout de même réussi à articuler :

— Vous devriez vous voir, toutes les deux !

Puis comme le serveur passait, elle lui a lancé :

— Une bouteille de Veuve-Clicquot, s’il vous plaît !

Elle nous a fait un clin d’œil complice, et elle a ajouté :

— À la santé d’Adam !

Je sais que ce n’était pas vraiment la chose à faire, puisque la révélation de Sarah était à la fois sérieuse et triste, mais en la voyant ainsi, Chloé et moi n’avons pas pu nous retenir et nous avons éclaté de rire aussi. Des vraies folles !

Le serveur est revenu avec le champagne. Il a ouvert la bouteille avec classe, en prenant soin de retenir le bouchon pour ne pas éborgner un voisin au passage, et il a demandé à Sarah de goûter. Sarah a accepté la Veuve en y trempant seulement le bout des lèvres tellement elle riait, et elle a remercié le serveur aux belles fesses rebondies d’un geste de la main.

J’aime qu’un homme ait des fesses. Ils en ont tous, j’en conviens, mais je craque lorsqu’elles sont rondes et pleines.

Il est reparti en souriant. Le rire, ça s’attrape comme un rhume ! Une brève exposition et c’est l’infection !

Puis... Sarah s’est mise à pleurer.

Du coup, on a ravalé nos rires, Chloé et moi. Ça nous a fait l’effet d’un camion qui nous passait dessus

à reculons. Rien n'était drôle en fait.

J'avais toujours cru que Sarah était parfaitement heureuse, qu'elle avait rencontré le grand amour. Le vrai, j'entends. Parce que beaucoup de femmes confondent. Je crois qu'elles veulent tellement aimer, qu'elles tombent « en amour avec l'amour », pas avec n'importe qui, bien sûr, mais des fois, c'est comme si elles arrangeaient les choses pour se fabriquer une passion qui n'existe que dans leur tête.

Et quand elles n'ont pas de passion, elles tombent amoureuses d'un gars impossible, un *bum*, un éternel ado, un gars qui ne veut pas s'engager et avec-qui-c'est-certain-que-ça-ne-marchera-pas ! Juste pour entretenir l'illusion qu'elles sont amoureuses.

Sarah a dit qu'elle n'était pas heureuse, mais qu'elle ne voulait pas laisser Adam à cause de Léa et Camille. Elle ne veut pas les élever en mère de famille monoparentale. Elle tient à leur donner une vraie famille et désire ce qu'il y a de mieux pour ses filles. Et aussi, et surtout, c'est qu'elle l'aime encore.

Mais l'amour, juste une fois par mois...

Qui sont ces hommes qui font de bons amants ?



Les hommes qui font de bons amants

Les artistes sont des gens sensibles et à l'écoute de leurs sens, et par conséquent, des zones sensorielles ou érogènes de leur partenaire. En principe, ils connaissent très bien l'anatomie humaine. Ils jouent du corps comme les virtuoses de leur instrument.

Les acheteurs d'œuvres d'art sont aussi de bons amants. Ils sont raffinés et sensibles. Oui, ce sont souvent les hommes qui les achètent. Et, ce qui aide beaucoup, ma galerie est située sur la rue Greene, un lieu d'affaires très chic, avec nécessairement une belle clientèle.

Les gynécologues aussi font de très bons amants, rien de mieux pour connaître la femme ! D'ailleurs, pour choisir cette spécialité, ne doivent-ils pas aimer LES femmes ? Pour ce qui est de la fidélité, ça, je ne sais pas.

Mais en tout temps, mieux vaut se méfier des machos et ne croire en aucun cas à leurs supposées prouesses !

Mais revenons aux artistes, ma spécialité...

J'avais vingt-sept ans à l'époque, j'étais diplômée en histoire de l'art depuis quelques années déjà, j'avais étudié deux ans à Paris pour me spécialiser et j'étais revenue travailler à la galerie de mon père à Montréal. C'est lui qui m'avait initiée toute jeune aux beautés de l'art et à toutes ses richesses. Petite, je passais déjà des heures à la galerie à admirer les tableaux, les sculptures, et à feuilleter des magazines ou des livres. Mais à mon retour de Paris, les affaires de mon père allaient très mal et, un jour, à son grand regret, il a décidé de prendre sa retraite et de fermer les portes de son commerce.

C'est la mort dans l'âme que j'ai appris cette nouvelle. J'étais tellement triste que je faisais peine à voir. J'ai alors fait une proposition audacieuse à mon père : garder la galerie ouverte en échange de quoi je relevais le chiffre d'affaires et je lui donnais une participation aux bénéfices, lui assurant ainsi une retraite plus dorée. Un coup de dés... Il a aimé mon aplomb, qui relevait presque de l'impudence. Et parce qu'il a cru en moi, la galerie est maintenant à mon nom, et mes affaires sont en bonne santé financière.

Peu de temps après que mon père eut accepté l'offre, j'ai rencontré un jeune peintre, très doué, d'après les quelques photos qu'il avait fait livrer par messenger. Mais attention, dans une enveloppe de marbre ! Oui, une jolie enveloppe sculptée sur laquelle figuraient mon nom, mon adresse, un timbre, comme sur une vraie enveloppe. Et lorsque j'ai relevé le pan qui était fixé à l'arrière par de jolies pentures, j'ai découvert une série de photos de tableaux qui m'ont sciée en deux tellement c'était beau.

C'est que j'ai le flair quand il s'agit d'investir dans un nouveau poulain.

Mais quel poulain ? Aucune adresse, pas de numéro de téléphone. Rien. Puis la semaine a passé sans que j'entende parler de lui, ou d'elle, mais mon intuition me disait que c'était un « lui ». Et je me trompe rarement là-dessus.

Lundi matin, second envoi, re-sciage en deux, re-pâmoison, re-sueurs froides, et puis... plus rien de la semaine.

Lundi suivant, excitation suprême, rien de toute la journée ni de la semaine.

Lundi suivant, surexcitation suprême. J'avais été énervée toute la journée quand, finalement, vers la fin

de l'après-midi, j'ai vu un grand mec sur le trottoir, devant la galerie, cigarette au bec. Il a enfin écrasé son mégot du bout de son soulier usé. Je me suis dit qu'il allait entrer. Mais non. Il s'est planté devant la porte de la galerie, les mains dans les poches, appuyé au cadre. Il regardait les gens passer. J'ai attendu. J'ai attendu encore... Et encore... Instinctivement, je savais que c'était lui. Deux heures, qu'il est resté là. Enfin, c'est ce qu'il m'a semblé. Mais en réalité : trois à cinq minutes, max !

C'est moi qui ai craqué, je suis allée le trouver et je lui ai demandé s'il était l'homme aux enveloppes de marbre. Il m'a répondu d'une voix désarmante :

— Tu es Justine, alors.

Il n'avait pas l'air de faire dans la dentelle, lui. J'ai dit oui, évidemment, puisque c'est mon prénom. Mais je me suis retenue à deux mains de dire « oui, oui, oui, c'est moi », avec un petit air de gourde de premier calibre !

Il s'appelait Jonathan. Il avait dans la jeune vingtaine. Je me souviens beaucoup de son regard, un regard troublé comme en ont souvent les artistes. Il portait un vieux jeans troué et un t-shirt dont je n'étais pas certaine qu'il eût été teint avant ou après achat. Il avait une oreille percée et un avant-bras tout tatoué, de chiffres seulement, un style délinquant, ténébreux. Ce n'est pas qu'il était beau, non, mais son regard était tellement intense que ça me faisait oublier son physique, sa maigreur extrême. On était loin de Brad Pitt ! Je pense plutôt à Serge Gainsbourg, le poète maudit, comme on l'appelait. Ce n'est sûrement pas par sa beauté qu'il a attiré Brigitte Bardot, Jane Birkin et toutes ses autres jolies conquêtes.

La Belle et la Bête donc.

Il ne suffit pas d'être beau pour conquérir une femme.

Finalement, je l'ai fait entrer dans la galerie puis dans mon bureau, en me retournant à quelques reprises afin de m'assurer qu'il me suivait toujours. Il aurait disparu à jamais que je n'aurais pas été surprise. Je lui ai présenté le fauteuil faisant face à mon bureau : un gros fauteuil mauve en cuir en forme de fleur, un hibiscus géant. Du regard, il a rapidement fait le tour de la pièce puis il a tiré une chaise droite qu'il a posée à côté de la fleur géante. Je me suis aussitôt juré de me débarrasser de ce fauteuil : comment un homme peut-il garder un semblant de virilité assis sur une fleur géante... et mauve ?

Alors, Jonathan a sorti des croquis de nus de son portfolio et il les a étalés devant moi. J'ai flairé l'artiste. Ça sent si bon, un artiste ! J'étais envoûtée par son parfum. Puis il m'a dit :

— Tiens, je fais ton portrait, là, maintenant. Tu es très belle !

Et sans attendre de réponse, il a sorti un fusain et des grandes feuilles. Il s'est mis à me croquer – enfin, c'est ce dont j'avais envie, mais il n'a fait que des croquis de moi... à cette étape.

Vers dix-sept heures, mon employé est venu me trouver. Il me faisait des grimaces dans le dos de Jonathan pour me proposer de me débarrasser de l'intrus. C'est la dernière chose que je voulais ! J'ai souhaité bonne soirée à mon employé et je lui ai dit de verrouiller la porte derrière lui. Il a compris.

Jonathan a effectué quelques nouvelles esquisses dans mon bureau puis il m'a suggéré qu'on aille dans la galerie. Il m'a guidée de façon quasi autoritaire en me plaçant près de différentes sculptures. Ensuite, il m'a mise devant un tableau, où il a défait mes cheveux. J'ai entrouvert les lèvres et je l'ai regardé. J'ai vu son fusain voler. J'avais fait la bonne chose donc. Je me souviens comme si c'était hier de sa voix caverneuse, du ton péremptoire qu'il utilisait pour me guider :

— Voilà, ne bouge plus !

Et puis, il m'a dit :

— Détache deux boutons de ton chemisier.

En prime, j'en ai détaché un troisième sous son œil amusé. Parfois, je prenais les devants. Par exemple, je suis allée m'asseoir sur une sculpture, la tête appuyée sur la belle cuisse d'un gladiateur. À un autre moment, je me suis agenouillée près d'une sculpture de la femme de Loth, qui a été changée en statue de

sel pour avoir désobéi et s'être retournée afin de regarder derrière elle. Cette histoire m'a toujours fascinée. Ça a été la première sculpture que j'ai acquise. J'aurais pu la vendre bien des fois, mais je ne sais pas pourquoi, je suis incapable de m'en départir.

Nous avons passé une nuit d'enfer ! À minuit, j'avais non seulement perdu une pantoufle de vair, mais en plus, tous mes vêtements.

Au petit matin, je n'en pouvais plus, j'ai pris son corps, comme il s'était approprié le mien avec ses fusains.

Nous avons alors baisé comme des fous, dans le noir de la galerie, entourés de grands peintres. Je me suis laissé lécher, embrasser, prendre, bien allongée sur les corps athlétiques des dieux Thor, Jupiter et Éros, et bien à l'abri des regards indiscrets.

Que moi comme modèle dans l'univers des dieux !

C'est cette folle nuit qui a relancé ma galerie, dont la renommée a été propulsée jusqu'à New York, Paris et Los Angeles car, ensemble, Jonathan et moi avons monté une magnifique exposition avec tout ce matériel.

On n'avait jamais vu ça, une galeriste se mettre à nu ainsi dans une exposition (c'est le cas de le dire). C'était à la fois ludique et choquant.

Pour compléter l'exposition, j'ai dû me rendre plusieurs fois à son atelier. Il m'a peinte, couchée sur des toiles souillées de peinture, déposées à même le plancher de son atelier situé dans un entrepôt désaffecté de la ville.

J'étais à la fois œuvre et corps.

Je me confondais, comme si je naissais, une *Naissance de Vénus* à la rigueur, mais qui naissait de la peinture.

Ça a fait parler bien des journaux.

C'était magique. Mais aussi très difficile, car plus le temps passait, plus j'aimais Jonathan, et plus je l'aimais, plus il menaçait de partir et de tout laisser tomber. C'était un homme qui ne voulait pas d'attaches. Il ne voulait s'amarrer à aucun port. J'ai dû user de tous les moyens pour qu'il reste au moins jusqu'au vernissage. Je l'ai même supplié à genoux. C'était une relation très destructrice, mais je n'avais pas le choix, je devais aller jusqu'au bout. Autant je voulais le garder près de moi, autant je voulais sauver la galerie de mon père de la faillite.

Puis, le lendemain du vernissage, Jonathan a disparu de ma vie comme il y était entré. Il avait rempli son contrat. Et moi, je n'en faisais pas partie. Je ne sais pas ce qu'il est advenu de lui. Je l'ai cherché partout. Le propriétaire de son immeuble m'a dit qu'il ne l'avait pas revu non plus. Il voulait l'emmener à la Régie du logement. J'avais beaucoup d'argent à lui remettre, alors j'ai réglé son loyer. J'ai sonné à toutes les portes que j'ai pu. Je suis même allée à la police. Il s'est littéralement évaporé comme un parfum. Au bout d'un mois, j'ai finalement abandonné mes recherches. Au fond, j'aurais dû savoir que cet homme ténébreux n'appartiendrait jamais à personne. J'ai eu beaucoup de peine, mais pour une fois, ma peine a servi à quelque chose. Ma galerie était sauvée. Et il n'est jamais revenu chercher l'argent que je lui devais. Ce qui m'a aussi permis de renflouer mon compte en banque.

On dit que l'argent ne fait pas le bonheur, mais ça m'a quand même aidée à faire passer ma peine d'amour...



Spa et confidences

Quelques semaines après notre souper de filles arrosé de Veuve-Clicquot, nous étions au spa Balnéa, toutes les trois. Nous avons pris congé pour nous offrir une journée de massages et de bains. Nous étions bien étendues dans la salle de repos après notre sauna à l'eucalyptus suivi d'une trempette dans l'eau glacée du lac pour l'alternance chaud et froid (pour saisir la peau et repousser « l'heureux » moment où tout finit par retomber). Une petite musique zen meublait nos silences. Et c'est à ce moment que Sarah nous a balancé :

— Vous savez, si Adam n'était pas si riche, je ne serais plus avec lui.

Sarah choisit toujours ses moments pour nous faire des déclarations-chocs sur sa vie.

Nous l'avons regardée un peu hébétées parce que nous ne savions trop que répondre. Sarah a dit, ou plutôt, elle a chuchoté pour ne pas déranger les autres clientes dans leur méditation :

— C'est horrible, ce que je dis, non ?

Comme si elle voulait vérifier auprès de nous si ça l'était ou pas. Moi, je crois que c'est le cas de beaucoup de femmes qui ont un mari riche. Ça brouille les cartes. Elles restent parce qu'elles ne veulent pas changer de statut, et surtout, troquer leur grande maison de Westmount contre un appart dans Ho-Ma. Elles préfèrent devenir des statues elles-mêmes, car c'est ce qui leur arrive : elles se ressemblent toutes avec leurs tailleurs chics, leurs lèvres gonflées, leur visage figé avec du Botox. Et leur vie devient aussi vide que leur portefeuille après une journée de shopping. Dont elles abusent abondamment. Pour remplir le néant de leur existence.

Après avoir ravalé ma surprise – si on peut ravalé une surprise, mais en tout cas, c'est l'effet que ça m'a fait –, j'ai répliqué en chuchotant aussi que, non, ce n'était pas horrible, que les femmes confondent tout à cause des compartiments qu'elles ne peuvent définir clairement, que les femmes sont trop victimes de leurs émotions.

À ce moment, il y avait une dame d'une cinquantaine d'années assise à côté de moi, cheveux courts, blancs, qui ressemblait étrangement à un panda, avec ses grands yeux tristes cerclés de noir et son corps grassouillet.

— Chhhhhuuuuttt ! nous a-t-elle tancées, en nous lançant un regard mauvais.

— Excusez-moi, madame, mais c'est une urgence...

— Urgence ou pas, vous dérangez tout le monde ! a-t-elle rétorqué, fâchée.

Alors j'ai parlé encore plus bas pour ne pas importuner mes deux voisines. J'ai dit à Sarah que je croyais qu'elle l'aimait, son beau Adam qui ne baisait qu'une fois par mois... et aussi, que c'était le plus beau mariage auquel j'avais assisté, et j'en ai vu beaucoup, de mariages !

Là, la voisine de Chloé, une femme de quarante ans qui ressemblait plutôt à une petite souris, avec son long nez et sa bouche dont les fines lèvres s'ouvraient sur de petites dents pointues, nous a lancé un « chhhhhuuuutttt » interminable.

— Deux petites minutes, et je me tais, promis !

Le panda, lui, s'est approché pour mieux entendre. J'ai continué :

— Et si moi, j'y ai cru, c'est certainement que tu as réussi à me convaincre, et si tu as réussi à me convaincre, c'est que c'était un vrai mariage d'amour, parce que l'amour, je connais, même si je suis

complètement nulle quand il s'agit de moi !

Enfin, ce fut au tour de la souris de ne pouvoir résister à la tentation de se rapprocher. Les beaux grands yeux de Sarah sont devenus pleins d'eau, elle était très émue. Et moi aussi. Et Chloé aussi. Et le panda aussi. Et la souris aussi. Sarah était contente que je lui dise ça, ça l'a rassurée. Puis soudain, mes yeux aussi se sont inondés de larmes, car même si je ne crois plus au grand amour pour moi, j'y crois pour les autres. En fait, je crois surtout aux rêves de chaque personne. Le panda et la souris ont dit qu'elles aussi comprenaient que l'argent, ou la sécurité, ça puisse « mélanger » une femme.

J'ai ensuite serré Sarah dans mes bras très fort. Parce que Sarah, c'est ma copine, je l'aime et je veux qu'elle soit heureuse. Finalement, Chloé est venue nous rejoindre avec le panda et la souris. Puis toutes les cinq, on s'est serrées dans les bras les unes des autres. Parce que le panda et la souris ont sûrement eu leur lot de moments difficiles. Et que le malheur, ça rapproche toujours les gens.

Et en pensant à ces moments difficiles, je ne peux que me rappeler John...



*Ne plus tomber amoureux
ou moyen d'autodéfense...*

C'était un genre de Crocodile Dundee. Je n'avais jamais vu quelqu'un aux yeux d'un bleu aussi clair, presque transparent. Sa peau couleur café et ses cheveux blondis par des soleils trop ardents me donnaient une folle envie de lui. Déjà, malgré son jeune âge, quelques lignes se dessinaient sur son beau visage, creusées au hasard de durs voyages. Et son corps s'était endurci au rythme de ses aventures. De partout.

Privé de sport libidineux pendant les longues périodes où il était seul dans ses forêts amazoniennes, il reprenait avec moi le temps perdu. À ma grande satisfaction. Il me faisait voir le soixante-dix-septième ciel. Après nos ébats amoureux, je m'allongeais le long de son corps, une jambe traversant les siennes, ma tête reposant sur son torse imberbe, et j'écoutais ses histoires rocambolesques truffées de détails succulents. Je ne me lassais pas de l'entendre, et la crainte de le voir repartir dans ses forêts n'était jamais très loin dans mon esprit.

En plus d'être aventurier, il était très féru d'art. Je l'avais rencontré par hasard dans un bar à Montréal. Il cherchait un travail temporaire, avant de repartir à l'aventure, m'avait-il dit. À cette époque, je n'avais pas de gérant et j'étais débordée à la galerie.

J'ai eu un coup de foudre pour John, je l'ai aimé, trop aimé. C'était juste avant Philippe Le-bon-parti. Je n'apprends pas vite, il faut croire...

Un homme qui habite dans une maison perchée dans un arbre et qui doit enlever les serpents de son logis en les prenant par la queue et en les jetant dehors ne peut pas devenir un simple citoyen qui vit à Montréal.

J'ai voulu forcer les choses.

J'ai voulu officialiser notre union. Il ne voulait pas se marier. J'ai insisté. Il n'a pas voulu. Et puis, ce qui devait arriver arriva.

Au bout de deux ans.

Il étouffait. Je lui ai suggéré de partir un mois, seul, car je ne suis pas du type chimpanzé et j'espérais que je lui manquerais alors qu'il serait là-bas tout seul au coin d'un feu.

J'ai été victime de mon propre piège.

Je ne lui ai pas manqué. Sa jungle lui manquait davantage.

Et il est reparti.

J'ai été des mois à ne savoir que faire de ma peau. Je ne pouvais l'oublier. J'étais comme une écorchée vive. J'avais maigri de huit kilos en quelques mois. J'étais devenue rachitique. Cette fois-là, je n'ai pas fait la cure McDo.

Je ne l'ai jamais revu, mais je reçois à l'occasion un petit mot de lui. Sa bien-aimée, c'est la jungle.

Il faut savoir choisir son homme...

Il ne faut pas essayer de changer l'autre, chacun a sa nature profonde, on n'a qu'à choisir un amoureux qui nous ressemble.

Sur l'échelle du bonheur, je dirais que j'ai connu les deux extrêmes avec lui : autant de bonheur que de souffrance. J'ai passé une année horriblement difficile après notre séparation. J'ai pleuré toutes les

larmes de mon corps.

Et je me suis juré encore que jamais plus je ne souffrirais comme ça. Mais c'était sans compter sur le proverbe qui dit qu'« il ne faut jamais dire jamais ». Et ça, c'est avant que je rencontre mon presque deuxième mari.

De nos jours, au moins un mariage sur deux échoue. Et dans les couples qui réussissent à rester ensemble, il y a une bonne proportion d'entre eux qui ne sont pas heureux. Ce qui est encore plus réducteur même si ça ne fait pas partie des statistiques ! Moi, je me trouve bien chanceuse d'avoir des parents qui sont encore ensemble, comme modèle de couple solide, même si ce n'est pas toujours heureux... Et je pense aussi aux parents de Chloé, qui formaient un si beau couple...

Et comme par hasard (au fond, les hasards, ça n'existe pas), au même moment, je reçois un texto de Chloé...



Le Club
Chasse et Pêche

Texto de Chloé : « Mon père nous invite toutes les trois au restaurant Le Club Chasse et Pêche, ce vendredi, il veut de la compagnie féminine, c'est son anniversaire ! » *Cute*, j'ai pensé, il est trop *cute*. Je me suis empressée de dire oui. Son père a toujours fait sa vie autour de son épouse, et Chloé m'a dit qu'il s'ennuie beaucoup depuis son décès. C'est un homme vraiment bien. Il s'appelle François et elle s'appelait Françoise, ils étaient destinés à vivre ensemble jusqu'à la fin de leurs jours, mais le destin s'est chargé d'eux autrement.

« Au-delà de cette limite votre ticket n'est plus valable », a appris François soudainement, comme l'indique le titre du beau roman de Romain Gary.

À la mort de son épouse, les cheveux de François sont devenus tout blancs du jour au lendemain. Il a maigri de dix kilos, qu'il n'avait pas à perdre d'ailleurs, de sorte qu'il est maintenant plutôt maigre. Il porte toujours des chemises blanches immaculées et des complets aux lignes parfaites. Il fait très distingué. Il a de beaux yeux verts, comme ceux de Chloé, petits et perçants, le nez un peu fort mais droit, des lèvres amincies par l'âge. Il porte des lunettes très stylées, rouges, bleues, noires, ou au gré de sa fantaisie. Il a de la gueule, comme on dit.

Les parents de Chloé étaient toujours ensemble. Ils avaient une si belle complicité. Son père passait son temps à taquiner sa mère gentiment. Il lui donnait le premier rôle dans tout. Et alors, elle le regardait tendrement avec une petite flamme dans les yeux, l'air de dire : « Comme tu es encore taquin, après toutes ces années ! » Et ses yeux disaient : « Je t'aime, mon chéri. » Quand la maladie est arrivée, ça l'a détruit. Il répétait :

— Je donnerais tout pour guérir Françoise !

Et je suis certaine qu'il disait vrai, il aurait payé de sa vie s'il avait pu.

Mais la roulette russe s'est arrêtée sur Françoise.

Chloé veut un mari aussi attentionné que son père l'était pour sa mère, et un père comme lui pour ses enfants. Disons que la barre est haute...

Ce vendredi, François vient nous « cueillir comme trois roses », qu'il a dit. Il a même loué une limousine pour l'occasion. Du temps que Françoise était vivante, nous allions souvent chez eux, mais depuis son décès, c'est plutôt au restaurant qu'il nous invite. Je me dis que bientôt j'organiserai un souper chez moi et je les inviterai tous.

L'ambiance feutrée du restaurant nous plonge tout de suite dans une atmosphère intime. On se sent dans l'antre du loup, ou dans un club sélect d'hommes d'affaires où jadis les femmes n'étaient pas admises. Ça donne presque envie de fumer le cigare ! Les épais murs de pierre ne permettent pas de voir au-dehors. Pour débiter, on commande des apéros avec un plateau de fruits de mer.

Je remarque alors que le serveur regarde souvent Chloé. Puis je n'y pense plus, car je me concentre sur la conversation. Jusqu'à ce qu'il revienne avec les apéros, qu'il a du mal à servir.

— Mais dis donc, dis-je à l'oreille de Sarah, t'as vu le serveur ?

— Quoi ? fait Sarah, qui n'a rien remarqué.

— Mais regarde, il a l'air de draguer Chloé !

Je dis ça un peu trop fort cependant, à tel point que Chloé, qui a entendu, m'envoie un coup d'œil appuyé. Son visage s'empourpre d'un rouge aussi vif que le petit foulard qu'elle porte au cou. François n'a rien perdu de la scène, et on échange un sourire amusé. Il dirige le souper avec brio. Autant dans le choix des plats savoureux qu'il commande pour nous toutes que dans les conversations animées qu'il mène. Joaquim, notre serveur, nous sert comme si nous étions les Rois mages, nous offrant la nourriture comme des présents. Et... sans manquer d'envoyer des petits signes de plus en plus marqués vers Chloé. Au dessert, on peut tous affirmer qu'il a eu un réel coup de foudre pour celle-ci. Puis, nous finissons la soirée avec un digestif. François a l'air heureux. À vrai dire, nous le sommes tous. C'est un homme si extraordinaire. Il a évoqué des souvenirs heureux avec sa Françoise. Chloé a aussi raconté quelques souvenirs d'enfance qui nous ont fait rire, car elle ne perd jamais une occasion de plaisanter. À dix ans, elle s'amusait déjà à jouer des tours, comme par exemple aux employés qui venaient faire des travaux chez eux et dont elle cachait les outils.

L'ambiance est festive. La soirée est si belle. Mais comme toute bonne chose a une fin, c'est déjà le temps de partir. Joaquim s'empresse de nous reconduire à la sortie. On voit qu'il brûle d'envie de demander le numéro de téléphone de Chloé, mais il n'ose pas, il a sûrement peur de perdre son travail. Alors, mine de rien, je glisse l'adresse courriel de Chloé dans la petite poche de sa veste. Si elle n'est pas intéressée, elle n'aura qu'à répondre non, par courriel, ça n'engage pas beaucoup. François avait parlé d'un homme d'affaires, mais sait-on jamais...

Il faut donner la chance au coureur !

À moins d'être né les poches remplies, il est rare qu'à vingt-cinq ans on soit bien nanti.

Puis nous revenons. Le père de Chloé ouvre tout grand le toit de la limousine et il fait jouer la chanson thème d'un des plus beaux films d'amour de tous les temps, *The Way We Were*¹ :

Memories

Light the corners of my mind

Misty watercolor memories

Of the way we were

Scattered pictures

Of the smiles we left behind...

Nous avons la gorge serrée. Chloé prend la main de son père puis la serre très fort. De grosses larmes coulent sur ses joues. Elle regarde son père et lui dit :

— Maman me manque tellement, il n'y a pas une journée qui passe sans que je pense à elle.

— Ta mère était une femme extraordinaire, moi aussi, elle me manque, mais elle est toujours ici et elle me suit partout.

François a mis sa main libre sur son cœur. Sarah et moi, nous les regardons et nous n'osons pas parler de peur de briser ce moment si émouvant. François nous dit :

— Il ne faut surtout pas être tristes, ç'a été les plus belles années de ma vie ! C'est ça que j'ai célébré avec vous trois ce soir et non le départ de ma Françoise. D'ailleurs, elle serait fâchée de vous voir pleurer.

Barbra Streisand continue à chanter de sa voix puissante... Et François sourit en levant les yeux vers la nuit étoilée. Je crois qu'il voit sa Françoise au-dessus de nous, qui nous suit du haut des airs.

So it's the laughter

We will remember

Whenever we remember

The way we were

Puis François nous dit :

— Vous êtes jeunes, et la soirée ne fait que commencer pour vous, je vous laisse la limousine, elle est louée jusqu'à trois heures du matin, allez vous promener en ville, danser, prendre un verre.

— *You bet !* répond-on, toutes les trois en chœur.



[1.](#) *The Way We Were*, paroles de Alan et Marilyn Bergman, musique de Marvin Hamlisch, 1973.

On n'est jamais seuls

À peine assise autour d'une table dans un bar branché, je fais un *scan* rapide pour voir s'il y a de beaux « spécimens ». Réflexe bien récompensé puisque mes yeux plongent aussitôt dans ceux d'un bel inconnu, à l'allure virile. J'ai l'impression qu'il veut me draguer. Je souris et baisse la tête un peu, je ne m'y attendais pas. Puis je parle avec les filles, comme si de rien n'était.

Enfin, je jette un nouveau coup d'œil dans sa direction. Oups ! Je croise encore son regard. Je ne me suis donc pas trompée. Et cette fois, m'y étant un peu mieux préparée, je lui envoie une flèche, c'est-à-dire un regard appuyé, avec un sourire coquin, puis je croise mes longues jambes en balançant, du bout des orteils, ma chaussure Louboutin à la semelle de cuir rouge, qui m'a coûté la peau des fesses et qui m'a fauchée pour le mois. Ouch !

La flèche va droit au but puisque mon bel inconnu ne semble plus écouter son ami, qui le pousse du coude. Il sursaute légèrement, comme s'il se réveillait soudainement. Il se racle la gorge puis desserre un peu son nœud de cravate. Je le détaille : très grand, mâchoire forte, cou large, belles épaules, cheveux blonds, yeux bruns. Un bel homme, quoi !

Je reprends ma conversation avec les filles. Bientôt, trois cocktails nous sont offerts. Chloé et Sarah, qui n'ont rien vu, se demandent d'où ces verres arrivent.

— Je parie que ça vient de ce côté, dis-je, en regardant l'inconnu et en le saluant avec mon verre.

Il lève alors le sien, un petit sourire entendu accroché aux lèvres. Oh ! Mais déjà il se lève et se dirige droit vers nous. Hum ! Un petit vite, celui-là ! Je dis aux filles :

— Attention ! Le lion vient chasser sa proie !

Elles éclatent de rire. Au même moment, il arrive avec une assurance du tonnerre et demande aux copines si son ami et lui peuvent se joindre à nous. Oh *yes* ! Chloé et Sarah me regardent pour voir si je suis d'accord, et je dis que oui, oui, oui, je le veux bien (à lui, je dis un seul oui, cependant !). Le déménagement se fait donc, on se croirait au début juillet !

Nous faisons les présentations, mon bel inconnu, qui ne l'est plus, s'appelle Patrice, et l'autre, Martin. Nous sommes maintenant cinq. Patrice et moi discutons ensemble, car la musique est forte et on ne peut parler qu'avec son voisin. Ça tombe bien, c'est justement ce qu'on veut ! Je lui apprends que j'ai une galerie d'art, qu'il connaît bien d'ailleurs pour y avoir déjà acheté un tableau. Je n'y étais pas, bien entendu, je l'aurais certainement remarqué. Il précise qu'un homme l'avait servi, probablement Luc, mon gérant. Patrice est un amoureux des arts. Il travaille dans le domaine de la publicité. Il me dit :

— Tu es très belle et sexy, tu le sais, n'est-ce pas ?

Que répondre à ça ? Je veux reprendre la conversation mondaine, mais il ajoute :

— Tu es très désirable.

Je suis un peu troublée. Je lui pose une question au sujet de la pub.

— J'ai vraiment envie de toi, maintenant, qu'il dit en me coupant la parole.

Alors je me tais.

Puis, nous sommes tout habités par le désir qui s'empare de nous. Je sens sa main caresser ma cuisse, à l'abri du regard des autres. Je ne la repousse pas. Il me donne vraiment envie de faire l'amour. Enfin, je me lève pour aller aux toilettes et j'ai l'intuition qu'il me suit de près.

Encore là, mon petit doigt ne se trompe pas !

Lorsque je sors, il est là, il m'attend. Les toilettes se trouvent au sous-sol, qui est désert à cette heure. Il m'entraîne tout au fond du corridor, où il y a une porte sur laquelle c'est indiqué « privé ». Il l'ouvre et la referme du pied, car ses mains sont déjà trop occupées. Il me plaque au mur. Je sens que, de ses mains puissantes, il tâte la marchandise. Oh ! Il ne perd pas de temps et il ne semble pas déçu, son ardeur augmente. Il m'embrasse fougueusement. À travers le tissu de son pantalon, je tâte aussi la marchandise. Moi non plus, je ne suis pas déçue.

Son trois étages est en train de devenir un gratte-ciel à une vitesse phénoménale !

Il me soulève de terre facilement, comme si j'étais une plume. Je ne suis pas grosse, mais quand même... Je palpe ses bras pour vérifier. Du muscle, mesdames, que du muscle ! Il fait une pause et me regarde, amusé, car il s'aperçoit que j'avais enlevé ma culotte aux toilettes. Il triple d'ardeur. Je ne peux résister à ce qu'il me prenne là, dans ce bar. Je me retiens pour ne pas crier tellement c'est bon.

Ces orgasmes volés au gré d'une rencontre, dans des endroits qu'on n'a pas choisis au départ et qui sont plutôt... inédits sont les meilleurs qu'on puisse avoir.

Mais lorsqu'on entend un raclement de gorge derrière nous, là, c'est plutôt dérangeant. Oups ! Je demande :

— Que faites-vous là ?

Et l'homme me répond :

— Et vous ? Vous êtes vraiment culottés !

Et je rétorque du tac au tac :

— Non, plutôt déculottée ! Vous êtes voyeur ou quoi ? C'est quoi, votre problème ?

Il se lève de son siège et dit :

— C'est que vous êtes ici dans MON bureau ! J'avais mal à la tête, j'ai fermé la lumière et je me suis endormi. Quand je me suis réveillé, les choses semblaient assez avancées entre vous deux, alors j'ai décidé de vous donner trois minutes de plus. Mais là, vous avez trois secondes pour sortir d'ici ! J'ai comme une envie d'aller retrouver ma femme ! ajoute-t-il, mi-figue, mi-raisin.

Et mon bel amant m'entraîne par la main en s'excusant de notre intrusion. Nous remontons ensemble et nous nous assoyons, bien sérieux, comme si de rien n'était.

Puis je le regarde, il n'en faut pas plus pour qu'on éclate de rire. Sarah me demande ce que nous avons. Je réponds de mon air le plus innocent :

— Mais rien, voyons...

Alors tout le monde éclate de rire, ne sachant trop pourquoi, mais devinant sans doute ce qui s'est passé en bas. Je ne peux pas parler tellement je ris. Sarah me pince la hanche comme une gamine.

Enfin, Chloé demande à ce qu'on rentre, car elle plaide le lendemain et il est deux heures du matin. Et aussi, on a notre carrosse jusqu'à trois heures du matin, après il se change en citrouille ! Nous saluons nos deux hommes. Patrice me serre dans ses bras et me chuchote à l'oreille :

— Je vais te retrouver.

Je réponds :

— OK.

Mais sans plus. Je suis fidèle à ma résolution de ne plus m'attacher, et surtout, de ne plus aimer. Le chauffeur nous attend à la sortie. Nous entrons dans la limo et, au même moment, Patrice et Martin sortent du bar. Ils se penchent et font semblant d'enlever un chapeau pour nous saluer bien bas.

Et puis je dis :

— Bel homme, ce Patrice !

Sarah me lance, un peu sèchement :

— Il est marié, celui-là aussi ?

— Pourquoi me dis-tu ça sur ce ton ?

— Non, laisse...

— Allez, t'as commencé à dire quelque chose, continue...

— C'est que... enfin... t'as pas de problème, toi, à coucher avec des hommes que tu ne connais pas ?

Tu ne sais même pas s'ils sont mariés !

Je réponds :

— Tu veux que je leur demande un C.V. ?

Bien qu'elle ait le droit de désapprouver mes choix, son ton m'a figée. C'est un sujet qui aurait pu faire l'objet d'une conversation entre copines, alors que là, je sens que c'est un jugement de valeur qu'elle porte sur moi. Sarah soutient mon regard, attendant une vraie réponse, que je ne suis pas certaine de vouloir lui donner. On se toise. Et je dois dire que, dit comme ça, ça t'enlève le goût de la discussion pas à peu près !

Mais je connais Sarah, je sais qu'elle n'est pas méchante et qu'elle est si directe parfois qu'on a peine à voir venir le coup. Au moins, me dis-je, on sait à quoi s'en tenir avec elle. Comment dit-on ? On a les qualités de nos défauts !

Aussi j'ajoute :

— Non, je n'ai pas de problème avec ça, puisque je le fais, et je ne couche pas avec n'importe qui, je couche juste avec les hommes qui me plaisent, ce n'est pas la même chose.

— Au fond, ce n'est pas de mes affaires, pardonne-moi, fait Sarah.

Mais je continue parce que j'en ai envie :

— Tu vois, moi, je ne veux plus souffrir à cause des hommes, et c'est ce que j'ai trouvé de mieux comme médecine, pas d'attaches, pas de peine. Je suis bien comme ça, je fais ce que je veux, quand je veux, et je n'ai pas de comptes à rendre. Je suis complètement libre de mes gestes.

Sarah me prend dans ses bras et me dit :

— Justine, ne gâchons pas une soirée aussi parfaite, c'est pas toi, le problème, c'est moi.

Et quand je vous dis que Sarah choisit toujours ses moments pour nous annoncer des grandes nouvelles, eh bien, oui, elle le fait encore, juste là, à trois heures du mat', elle déclare :

— C'est à cause d'Adam... parce que... comment dire... c'est que parfois tu couches peut-être avec des hommes mariés sans le savoir, et c'est venu me chercher parce que je crois qu'Adam a une maîtresse...

Enfin, Sarah nous livre alors son cœur...



*L'amour une fois par mois
et ses conséquences*

— J'ai peur. J'ai peur de savoir la vérité, nous confie Sarah. Il est aussi gentil qu'au début, mais je sens qu'il y a quelque chose qui ne va plus. Et puis, la baise une fois par mois, dix minutes chaque fois, si on fait l'addition, ça fait cent vingt minutes par année. Un gros deux heures. C'est pas fort, hein ? Et là, on ne parle pas de douze mois, douze orgasmes, c'est qu'il faut être vite sur ses patins, et croyez-moi, j'étais la plus « poche » en patin artistique. Ma mère avait toujours eu ce rêve, celui d'être une grande patineuse, et comme elle a raté son coup, elle a pensé que moi, je le deviendrais. Elle a dû se faire à l'idée, la pauvre, j'étais toujours sur les fesses, incapable de tourner un tour au complet ! C'est peut-être pour ça que j'ai les fesses aplaties ! Peut-être qu'Adam, il aime les belles fesses rebondies, ajoute-t-elle avec une pointe d'ironie.

Je me dis que c'est vrai que certains hommes doivent trouver excitant de faire glisser leur machin entre deux belles fesses bien rondes.

Mais Sarah poursuit :

— Et aussi, j'ai vieilli, je ne suis plus aussi mince que j'étais, c'est certain, après avoir porté des jumelles, ma peau a tellement été tendue que ça m'a fait des vergetures sur le ventre...

J'objecte aussitôt :

— Ah non, ne rentre pas là-dedans, voyons !

Et Chloé renchérit :

— Sarah, tu es magnifique, cultivée, drôle, et tu as de la classe à revendre !

— En plus, tu as des amies merveilleuses ! dis-je, pour détendre un peu l'atmosphère.

Sarah esquisse un sourire. Puis elle reprend dans la même veine douloureuse :

— Pourquoi ne plus vouloir me faire l'amour alors ? C'est que je ne lui plais plus, je dois peut-être changer mon apparence ? J'aurais l'air de quoi en brune ou encore en rousse, hein ? Demain, je vais me mettre au régime.

Je m'exclame :

— Mais tu es mince comme une liane !

— Quand je me regarde dans le miroir, je me trouve laide, je le comprends, au fond, je n'ai pas de seins, et en plus, après l'allaitement, le peu que j'avais a réussi à tomber ! ironise Sarah.

— Que dis-tu là... lance Chloé, en posant sa tête sur l'épaule de Sarah en signe d'affection.

On sent en fait qu'elle a juste besoin d'être écoutée, de déverser son trop-plein.

— Non, n'essayez pas de m'encourager, enchaîne-t-elle, je les vois bien, ces rides qui poussent comme de la mauvaise herbe autour de mes yeux, et avec ces cernes j'ai l'air d'un raton laveur. En plus, mon corps ramollit ! Oui, je le comprends de ne pas avoir envie de faire l'amour à une fille aussi moche que moi, personne n'en aurait envie d'ailleurs, regardez ce soir, par exemple, personne ne m'a draguée !

Ce qu'on est bonnes, nous, les femmes, quand c'est le temps de « s'autodiminuer ». Personne ne se juge aussi durement ! Vraiment, on est des championnes toutes catégories !

Chloé et moi avons la mine déconfite, nous n'en revenons pas qu'elle se voie ainsi. Je tente de la rassurer en lui affirmant que les hommes le sentent, lorsqu'une femme est prise et qu'elle est amoureuse,

et j'ajoute :

— Tu es si belle, Sarah, intelligente, loyale, une mère exemplaire...

— Oui, ça, c'est vrai, je suis devenue une mère pour lui, et pas une femme, c'est ce que je dis, constate Sarah tristement.

Je réponds :

— Tu es une mère ET une femme ET une très belle femme. Ne vois-tu pas les hommes qui se retournent sur ton passage ?

— Non, c'est vous deux qu'ils regardent, pas moi ! Même Philippe te court encore après !

— HUUUUUU... si c'est comme ça, je n'ai rien à y voir. Mais je pense bien que ma mère n'est pas étrangère à cette situation, je la soupçonne de dire à Philippe de ne pas désespérer, que je vais lui revenir s'il est patient. Et aussi, qu'elle travaille sur mon cas et qu'elle va finir par réussir à me faire changer d'avis. Patient, ça, on peut dire qu'il l'est ! Mais revenons à toi, Sarah. Le problème ne vient pas de toi, c'est certain, c'est autre chose, dis-je.

Rien de ce qu'on pouvait lui objecter ce soir-là n'avait raison de ses sombres pensées. Sarah ajoute :

— Je n'ai pas fait attention à lui, à notre couple. J'étais trop absorbée par mon rôle de mère, et maintenant, c'est trop tard... trop tard, car je réalise à quel point je l'aime, je ne le réalisais plus. Je l'ai perdu pour toujours, je le sais. Il ne me reviendra jamais. L'amour, ça se commande pas avec une *switch on/off*...

— Parle-lui franchement, confie-lui tes craintes, tes doutes et dis-lui comment tu te sens. C'est ça, un couple ! affirmé-je.

Mooouuuais... moi, la grande spécialiste des couples ! Il faudra repasser, disent les yeux de Sarah. Avec raison...

Elle a si peur de la réponse, peur de devoir changer de vie et de nuire à Léa et Camille, elle les aime tant ! Elle dit qu'elle est prête à sacrifier sa vie de femme pour ses filles.

— C'est vrai qu'elles sont adorables, tes petites, mais la maman aussi doit être heureuse pour communiquer le bonheur, dis-je, plus comme une réflexion à voix haute qu'un argument.

J'ai du mal à comprendre son obstination, je crois que c'est plus sain pour les enfants d'avoir des parents séparés mais heureux, que des parents qui ne s'aiment plus et qui, dans leur tête, vivent chacun dans leur système solaire.

Elle nous explique qu'Adam s'absente souvent le soir pour des soupers d'affaires. Sauf qu'un soir où il lui avait dit en avoir un, il aurait été vu par une copine de Sarah dans un restaurant avec une très belle femme, très sexy, d'après elle. Bon, c'est possible, les rendez-vous d'affaires, ce n'est pas toujours avec des hommes...

Tout ça a mis un doute dans la tête de Sarah. Elle a interrogé Adam. Il lui a affirmé que c'était vraiment pour affaires qu'il rencontrait cette fille, et qu'elle était enceinte de huit mois et qu'elle n'était sûrement pas sexy, enfin pas au sens où on l'entend habituellement, en tout cas. Il a traité son amie de jalouse, de folle, et de toutes sortes de noms.

Sarah l'a cru. Après tout, Sarah suscite beaucoup d'envie autour d'elle. Cette copine avait peut-être dragué Adam, et lui l'avait repoussée, qui sait ? Tout aurait été oublié s'il n'y avait pas eu quelques petits événements « douteux » : le coup classique du téléphone qu'on raccroche quand c'est elle qui répond, la recherche faite sur le GPS d'Adam et qui localise des endroits dont Adam ne lui a jamais parlé. Aussi, elle vérifie souvent la liste de ses « contacts » pour voir si de nouveaux noms de filles y apparaissent. Elle y a vu le nom de cette copine qui justement l'avait mise en garde « en toute amitié ». Elle a fouillé dans ses poches plus d'une fois. Chaque fois, il avait une explication ou il n'en avait pas ; ce qui revient au même.

Sarah dit :

— J'ai si peur de changer ma vie : me retrouver seule, vendre la maison, retourner sur le marché du travail. Ça fait sept ans que j'ai quitté mon poste !

Et sept ans qu'elle a épousé son bel Adam, son bel Adam qui a peut-être croqué d'autres pommes. Enfin, il aura droit à son « procès », lui aussi. Mais pour l'instant, il ne faudrait pas le condamner d'avance...

Sarah fait une pause et elle ajoute :

— En plus, je ne serais plus capable de subir tout ce stress. Je suis *out*. Me vois-tu dans ces meetings de groupe où on sort des idées de pub ? Certaines gens du milieu se droguent pour performer. Il y a beaucoup de concurrence dans ce domaine et alors qu'on se croit seuls sur un dossier, on s'aperçoit par hasard qu'une autre agence est aussi sur le coup. Il faut donc doubler les efforts qu'on a déjà triplés. Le client est maître. Pourtant, des fois, c'est tellement con, ce qu'ils veulent, on a beau leur dire qu'on sait ce qu'on fait et que c'est nous, les professionnels... Je me demande pourquoi ils engagent une agence s'ils n'en font qu'à leur tête !

Je réplique :

— Adam ne te laisserait pas tomber, voyons, il a toujours été très généreux.

— Les hommes sont très généreux quand ils baisent avec une femme. Quand il n'y a plus de partie de jambes en l'air, ils deviennent les rois des pingres ! À preuve, tu connais mon amie Rebecca ? Elle se retrouve dans un semi-détaché, loin en banlieue, pour avoir divorcé, et lui, il a baissé complètement son niveau de vie, au point de se promener en Toyota Corolla et de s'acheter une petite maison à Brossard. Juste le temps du procès et, maintenant que tout est signé, il se promène de nouveau en Porsche, exactement comme avant !

— Hum... tu vois bien que tu dois consulter ma boss avant qu'il soit trop tard. On ne sait jamais, dit Chloé.

Sarah reprend :

— Et Sylvie, tu sais, la petite rousse qu'on a rencontrée chez Holt l'autre jour ?

J'y pense un peu et je réponds :

— Oui, oui, je me souviens, celle qui avait fait une crise pour un sac qu'elle avait mis de côté pour la journée et qui avait finalement été vendu une semaine plus tard ?

— Oui, oui, c'est elle, acquiesce Sarah, elle aussi est séparée. Son mari lui a juré qu'il ne se remarierait jamais et qu'elle serait toujours protégée puisqu'elle hériterait et qu'il lui donnerait une pension alimentaire à vie.

Je commente :

— Le pauvre ! C'est pas long que je l'aurais divorcée, celle-là, moi aussi !

— Moi aussi, mais c'est pas le point. Vois-tu, maintenant que tous les papiers sont signés, il se remarie ! Avec une petite jeune, évidemment, et qui voudra aussi des bébés, et donc, *bye, bye*, la pension, l'héritage, et tout !

Mooouuuais... Les hommes sont comme ça, ils oublient facilement une première famille pour la petite nouvelle, qui sort son vrai caractère seulement postmariage !

— Les jeux de l'amour et du hasard ! déclare Sarah, perplexe.

— Oui, tu as raison, ce n'est pas simple, les relations amoureuses ! C'est pour ça que je n'en veux plus, c'est trop compliqué pour moi ! Mais imagine-toi donc que j'ai reçu une douzaine de roses rouges hier à la galerie, sans carte de visite.

— Décidément, qu'est-ce que tu fais aux hommes, toi ? T'as une idée du donateur ?

— Non, aucune, mais on finit toujours par savoir...

Je ne peux m'empêcher de penser à la situation de Sarah. Réalise-t-elle à quel point ce serait difficile de se séparer ? Elle vit dans une superbe maison à Westmount avec un grand jardin, une piscine creusée, une domestique pour le ménage, la nounou pour les jumelles ; elle a tout ce qu'une femme peut désirer, sauf... un mari fidèle.

Ah non ! Je l'ai encore dit. Ne jamais condamner d'avance !

Ce sont peut-être des mensonges que sa copine a inventés. Mais, chose certaine, si Sarah retourne travailler en publicité et qu'Adam ne veut pas lui payer de pension pour elle-même, son niveau de vie changera beaucoup.

Les femmes envoient un double message aux hommes lorsqu'elles divorcent : d'un côté, elles veulent être indépendantes et autonomes, et de l'autre, elles veulent des pensions alimentaires pour elles-mêmes ! C'est paradoxal, non ?

Si elle était vraiment malheureuse, s'il était odieux avec elle, bien sûr qu'elle le quitterait, mais il est toujours gentil. J'ai même offert à Sarah de le suivre, moi, si elle le voulait. Mais elle n'était pas prête à savoir. Comme beaucoup de femmes d'ailleurs, ou d'hommes, qui savent et qui espèrent que ça passera comme c'est venu. Parfois, il est vrai que c'est une passade, mais le contraire est aussi possible.

Je sais que c'est difficile de changer de vie, d'accepter que notre conjoint ou notre conjointe nous trompe. J'en ai eu un comme ça aussi. Même qu'il lui arrivait de ne pas rentrer la nuit. Je n'ai pas enduré ça très longtemps. Je l'ai quitté. Il m'a suppliée de rester. Comme les kilos étaient déjà perdus (un seulement, pour être honnête – c'est qu'on apprend...), la peine passée, la désillusion installée, j'ai dit que c'était trop tard. Je devenais experte à séparer le bon grain de l'ivraie !

La *flush*, et ça presse !

Un soir, alors que j'avais passé une nuit blanche à l'attendre, j'ai changé le code de la serrure et j'en ai profité pour faire ses « sacs verts », que j'ai déposés sur le trottoir pour qu'ils soient bien en vue à son retour. Mais... j'avais oublié que c'était aussi la journée des ordures ménagères ! J'ai décidé de tout laisser là, tel quel. Il n'en valait pas la peine. Je m'étais assise aux premières loges pour voir le spectacle. C'était d'un comique... Ça me fait encore rire rien que d'y penser ! Je dois vous raconter...



Quand une femme en a assez

Il s'appelait Louis. Le chic. Ça, c'était avant Philippe, et aussi avant mon Crocodile Dundee. Je regardais les sacs-poubelle par la fenêtre, seuls témoins de ce qui restait de ma vie avec Louis. Une dizaine, tous empilés les uns sur les autres. Juste devant ma porte. J'avais hâte que Louis revienne pour lui voir la tête. Mais plutôt que lui, c'est le camion à ordures qui est arrivé ! Je me suis demandé un instant si je ne sortirais pas dire aux éboueurs de laisser les sacs là, mais je me suis dit que non. Il n'avait que ce qu'il méritait. J'avais besoin de cette image pour m'aider à tourner la page, un début de guérison, comme un médicament qu'on prend pour se soigner ! Les éboueurs ont commencé leur travail, un, deux, trois, quatre sacs... et hop là ! dans la benne ! me disais-je, fière de mon geste.

Alors qu'il ne restait plus que trois sacs à déposer, l'éboueur a actionné la manette pour écraser les déchets et faire de la place. Puis il s'est emparé d'un autre sac, l'a jeté dans le camion et s'est retourné vers le deuxième, l'a pris. À ce moment, qui ai-je vu arriver et sortir de sa voiture en courant ? Vous l'aurez deviné : Louis ! Il avait l'air furieux, mais je m'en fichais. Il savait qu'il avait dépassé les bornes et se doutait bien de la personne à qui appartenaient ces sacs. Il y avait déjà un bout de temps que je menaçais de le faire. Il criait, gesticulait, se disputait le sac avec l'éboueur, qui le lui a abandonné. L'employé a sauté sur le marchepied, et le camion a continué sa course.

J'ai dit haut et fort : « Bon débarras ! »

Et alors que je croyais le dossier définitivement réglé, j'ai aperçu Louis qui se mettait à courir derrière le camion et à crier comme un fou ! Je l'ai vu tirer sur un sac éventré duquel dépassait la manche de son beau costume Hugo Boss et une belle chemise rayée. J'ai vu un soulier qui s'échappait. Le chauffeur a poursuivi sa route, inconscient du « drame » qui se déroulait derrière.

Finalement, Louis a réussi ! Je suivais le match comme les hommes suivent une partie de hockey. Un-zéro pour Louis, il tirait sur un bout de tissu, et il comptait ! Oui, il a remporté... la manche de sa veste ! Petite victoire quand même ! Ça devait bien valoir cent dollars, non ? Puis il a fini par attraper le soulier, deux-zéro pour Louis !

Enfin, je l'ai vu baisser les bras au beau milieu de la rue et se prendre la tête. Il a regardé le camion s'éloigner, impuissant. Il réalisait sûrement à ce moment que c'était fini aussi entre nous deux.

Dans l'ordre : un, les habits, et deux, moi ! J'étais convaincue qu'il avait plus de peine pour ses habits.

C'était triste quand même, les beaux vêtements qu'il s'achetait grâce à notre budget commun étaient maintenant aux vidanges !

C'était de le voir se « pouponner » pour sortir le soir en solo !

Je l'ai vu revenir en courant vers la maison. Oups ! Je me suis cachée sous la fenêtre et j'ai mis ma main sur ma bouche pour ne pas rire ! Puis il m'a joué du grand cinéma ! Il a cogné à ma porte, et je l'ai entendu crier :

— Tu veux me ruiner ou quoi ? C'est ça que tu veux ? Ouvre !

Et devant mon silence, il s'est fait plus doux. Là, il beurrerait épais, comme on dit. Chérie par-ci, chérie par-là, tu es la femme de ma vie, etc.

Re-silence.

Et puis la totale !

— Je te donne tout ce qui me reste !

Oooooooooups !

Là, la curiosité l'a emporté ! J'ai soulevé un pan de rideau pour voir ce qu'il était en train de faire. Eh bien, il se déshabillait, comme ça, sur le perron. Il enlevait tout. Tout. Nu comme un ver, quoi ! Puis il a dit :

— Voilà, on repart à zéro, *babe*, je t'aime. Je suis un nouvel homme !

Je n'en revenais pas !

En plus, il avait une bedaine de bière !

Je l'ai regardé et je me suis demandé ce que je lui trouvais vraiment. J'avais déjà trop attendu.

La *fluuuusssshhhhhh*, et vite !

Moi, j'endure, j'endure et puis, du jour au lendemain, c'est fini, je n'en peux plus et je passe à autre chose.

Et c'est généralement lorsque la femme n'en peut plus que l'homme est prêt à changer et qu'il affirme qu'on ne lui a pas donné suffisamment de chances.

Les femmes, contrairement aux hommes, ont besoin de crucifier l'autre pour guérir. Et chaque clou enfoncé dans la chair est un pas de plus vers la guérison, ou le détachement.

Sarah, elle, c'est autre chose, elle ne veut pas réellement savoir, *because...* ses petites filles. Et aussi, c'est qu'elle aime Adam, elle l'a aimé dès qu'elle l'a vu la première fois. C'est vrai qu'il est beau et très bien bâti, de partout, si vous voyez ce que je veux dire... Je le sais parce que, un jour où j'étais dans leur jardin, Adam est sorti de la piscine et s'est dirigé vers la douche extérieure et, à ma grande surprise, il a enlevé son maillot de bain. Et moi, j'avoue que je suis restée un peu plus longtemps que nécessaire derrière le massif de conifères... J'ai constaté que Sarah n'avait pas menti lorsqu'elle nous a dit qu'Adam n'avait rien à envier aux autres hommes. Oui, j'ai vu « la chose ». Pas prête pour la grande virée, mais plutôt au long repos, si vous voyez ce que je veux dire, et ce, même s'il sortait de l'eau.

Bref, bien des femmes le trouvent beau, sensuel, viril. Et quoi de plus dangereux ? Avec son regard intense, doublé de son physique d'athlète, c'est tout un beau morceau ! Mais n'allez pas croire que j'aurais été tentée par la couchette, non, pas de trempette pour Justine avec les copains de ses amies ! Je ne fais pas joujou dans leur territoire de chasse.

* * *

J'ai reçu un texto de Philippe, c'est lui qui m'a envoyé les fleurs... Au moment où je m'apprête à le remercier, ma mère m'appelle. C'est qu'ils sont vraiment en symbiose, ces deux-là ! Elle me demande si on peut aller magasiner ce dimanche après-midi.

— Bonne idée, dis-je, j'ai justement besoin de toutes sortes de petites choses et je n'ai jamais le temps.

— Ah ! Je suis contente, me répond-elle. J'ai hâte à dimanche, j'aime quand on prend un peu de temps ensemble, toutes les deux.

— Moi aussi, maman...

Même si ma mère n'est pas facile, qu'on est souvent en conflit, je me dis que c'est la mienne et je m'organise malgré tout pour la voir régulièrement.

Donc, dimanche après-midi, je vais chercher ma mère chez elle et je l'emmène au centre commercial. On fait les boutiques, je suis contente, je déniche une jolie robe qui me va très bien, mais aussi une jupe et deux chemisiers. Ma mère trouve quant à elle une veste pour aller à son bridge, car elle se plaint de l'air climatisé. Elle se pâme devant un collier qu'elle juge un peu cher. Alors je décide de le lui offrir.

Elle est vraiment touchée. Puis à la fin de l'après-midi, elle m'invite à souper à la maison.

— Comme ça, tu pourras voir ton père, me dit-elle.

— D'accord, maman...

Elle prend son cellulaire et s'éloigne un peu dans une rangée. Lorsqu'elle se rapproche, elle me confirme que mon père y est, qu'il nous attend. Peu après, je me gare dans l'entrée, mais je vois que la voiture de Philippe y est.

— Ah ! s'exclame ma mère, surprise. On dirait que Philippe est ici !

— Comme par hasard, dis-je. Maman, arrête de jouer à ce jeu, veux-tu ? Je suis fatiguée que tu m'arranges constamment des rencontres avec Philippe.

— Mais, c'est pas moi ! Comment veux-tu que je sache ? J'ai passé l'après-midi avec toi !

— Et ce téléphone, dis-je, ne viens pas me faire croire que c'était pour aviser papa ! Avoue ! Je suis certaine que c'est lui que tu as appelé !

— Là, tu exagères ! Tu entres ou pas ? Décide-toi, je ne t'attendrai pas toute la soirée !

— Non, je n'entre pas ! Cesse de me tendre tes filets pour me faire tomber dans tes pièges !

— Mais tu ne peux pas faire ça à Philippe ! Euh... à ton père !

— T'as jamais si bien dit ! Tu te mélanges dans tes propres filets !

— Alors d'accord, promis, je ne recommencerai plus, do-ré-na-vant, scande-t-elle, tu-es-la-seule-maître-tesse-de-ta-des-ti-née ! Mais pour aujourd'hui, fais-moi plaisiiiiiiiiir, entre un peu...

Et là, la totale ! Elle prend son petit air pitoyable.

— Ne me fais pas cet air-là, maman... OK, j'entre, mais n'oublie pas ta promesse, plus de Philippe par-ci, par-là, c'est vraiment agaçant ! Promis ?

— Promis. Mais il est si gentil...

— Maman ! Stop !

— OK, OK, ne te fâche pas pour si peu, quand même... Viens, on entre avant que tu changes d'idée et que tu me tombes dessus encore pour rien !

Hum ! Des fois...

Philippe et mon père sont en grande conversation devant un verre de scotch – c'est vrai qu'ils s'entendent bien, ces deux-là. Aussitôt que Philippe me voit, il se lève et vient m'embrasser. Je vais ensuite vers mon père, je l'embrasse et le serre fort dans mes bras.

— Bonjour, mon petit papa, dis-je, la voix enjouée.

— Bonjour, toi ! Vous avez envie de manger des pâtes ? nous demande-t-il.

— Oui, agréons-nous tous joyeusement.

— J'espère, parce que c'est ce que je vous ai cuisiné cet après-midi ! nous annonce-t-il fièrement.

Depuis qu'il est à la retraite, ça l'amuse de cuisiner des petits plats simples, qu'il réussit merveilleusement bien et dont il retire une grande fierté. Philippe me lance un clin d'œil et s'en va à la cuisine pour aider mon père.

Ah ! Ce serait si simple si je pouvais l'aimer encore...

* * *

Et, autre nouvelle, pendant la journée, j'ai reçu un texto de Chloé : le Club Chasse et Pêche a rappelé !



*L'amour
quand on est fauché*

Oui, oui, le serveur a envoyé un courriel à Chloé. Sait-on jamais ce que l'avenir nous réserve ? Il ne faut jamais vendre la peau de l'ours avant de l'avoir tué ! Surtout s'il est serveur au Club Chasse et Pêche ! Et comme l'habit ne fait pas le moine, il ne faut pas juger quelqu'un avant d'avoir marché des kilomètres dans ses souliers.

Enfin, c'est l'idée générale...

Chloé était très surprise de son courriel. Moi, j'ai fait la parfaite innocente. Je veux que Chloé soit heureuse. Je lui présenterais le pape si seulement il était sur le marché et s'il avait une adresse internet, et aussi, évidemment, s'il était un « peu » plus jeune !

Chloé a d'abord refusé de rencontrer le serveur, mais elle a accepté sa demande d'amitié sur Facebook. Finalement, au bout de quelques jours d'échanges de messages entre eux, elle a décidé de le rencontrer. En plus... elle a vu une nouvelle voyante. Celle-ci lui a fait peur en empruntant la voix de sa mère. La voyante a d'abord dit à Chloé que sa mère était très contente qu'elle porte ses bagues. Chloé ne lui avait pas mentionné ce détail. Elle lui a ensuite dit de prendre bien soin de son père. Et aussi, d'être patiente, que Joaquim (le petit serveur espagnol) s'était très entiché d'elle. Elle lui a dit de faire confiance à la vie, car d'ici un an elle vivrait dans une très belle et grande maison. Ça, elles le disent toutes.

Première sortie.

Joaquim l'a invitée pour un souper et voulait aller la prendre chez elle.

Règle numéro un en *dating* 101 : commencer par un café, ça engage moins.

Règle numéro deux : toujours prendre sa voiture, « aucazoù » on voudrait prendre ses jambes à son cou.

Alors, lorsqu'ils ont terminé leur café, Chloé et Joaquim ont décidé de prolonger leur discussion tout au long du souper. À la fin de la soirée, c'était plutôt d'enrouler ses jambes autour de ses hanches dont elle avait envie, la belle Chloé. Mais elle s'est souvenue de la...

Règle numéro trois : pas de couchette le premier soir.

Ouch !

Le texto que Chloé nous a envoyé des toilettes du resto en disait long : enfin... plutôt une photo, alors qu'elle nous envoyait un baiser à la Marilyn et en arrière-plan, sur le miroir, elle avait écrit avec son rouge à lèvres « Joaquim » et elle avait dessiné un gros cœur transpercé d'une flèche.

Elle est tellement drôle, ma Chloé...

À la cinquième rencontre, ils n'en pouvaient plus, et Chloé s'est laissé plaquer les épaules au mur de son condo et elle a finalement fait l'amour avec son beau Joaquim. Elle m'a dit qu'il l'a prise debout, à l'entrée de son appartement, sans avoir eu le temps de la déshabiller.

Quand même, pas si mal, elle l'a fait patienter jusqu'au cinquième *round* ! Bravo, ma Chloé ! Il est fou d'elle, et Chloé aussi est très amoureuse. Il étudie présentement à l'Institut de tourisme et d'hôtellerie et souhaite un jour ouvrir son restaurant. Il aura terminé sa formation dans un an.

Un an... n'est-ce pas ce que la voyante a dit ?

Oups ! Texto de Sarah : « Souper de filles jeudi soir chez moi, Adam sera parti ! Ça vous tente ? » Et je répons : « Oh oui ! Un souper de filles, je suis toujours partante ! :) »



Souper de filles

Décidément ! Malgré toutes les fois où je suis allée chez Sarah, sa maison m'épate toujours. Je la comprends d'hésiter, ça prend une maudite bonne raison pour laisser tomber tout ça ! Je sonne à l'interphone fixé à l'entrée, sur les portes grillagées. Une autre folie d'Adam. Les grandes portes s'ouvrent comme par magie. Une large allée bordée de massifs de fleurs et de petits arbustes me conduit à la maison. L'ensemble est assez impressionnant. Et on n'est même pas entrés ! Le vestibule est immense, un gros bouquet de fleurs fraîches est déposé sur une table ornée de jolis motifs de marqueterie, tout au centre de la place. Un imposant escalier de chêne brun foncé conduit aux chambres à l'étage supérieur. Tout est grand, illuminé, beau et chic, style Nouvelle-Angleterre. Sarah m'embrasse avec effusion. Derrière, j'entends les petites crier « Justine ! » et les voilà qui arrivent en courant et se jettent dans mes bras tout grands ouverts pour les accueillir.

Un pincement me taraude le cœur lorsque je pense que je ne serai jamais maman. Oui, j'y pense souvent, surtout lorsque je vois de belles petites puces comme celles-là... Et ça me rappelle le petit bébé que j'ai perdu...

Sarah me conduit au salon. Léa et Camille sont à nos trousses. Sarah est contente que nous passions la soirée ensemble. Moi aussi. J'ai apporté des livres d'histoire pour Léa et Camille, du maïs soufflé, un film et une bouteille de chardonnay pour nous. Je m'installe confortablement dans un canapé moelleux, Léa d'un côté et Camille de l'autre. Elles veulent que je leur lise une histoire. Je leur fais choisir un des livres et je commence la lecture, les deux petites appuyées sur moi, ah !... ça, ça me fait craquer ! Elles sont si belles, chacune dans sa jolie robe de princesse. Elles ont de beaux cheveux blonds, très longs et de grands yeux bleus ; de véritables petites poupées. Ce sont de vraies jumelles. Sarah les distingue, mais moi, je n'y parviens pas. De toute manière, je les aime toutes les deux pareillement.

Une quinzaine de minutes plus tard, Chloé arrive, elle est radieuse. Hum !... J'ai hâte de savoir la suite...

Sarah appelle la nounou pour s'occuper des petites et elle nous fait passer à la salle à manger. Pour passer plus de temps avec nous, elle a engagé un traiteur pour la soirée. Elle nous présente notre chef. Je dois admettre qu'il n'est pas vilain du tout.

Je l'observe plus amplement...

Fesses rebondies, ça, j'aime. C'est sûrement un joggeur, d'autant plus qu'il est chef, il doit s'entraîner pour ne pas engraisser. Je continue ma liste détaillée : pas très grand, mais belle tête, blond, yeux bruns, bouche gourmande, barbe de trois jours, savamment taillée, épaules très larges, oui, sûrement qu'il s'entraîne. En jeans, ah ! C'est bien pour un chef (ça me permet de bien voir un renflement prometteur sous sa ceinture), un t-shirt blanc, étincelant. Des bras bien musclés. Pas de « bedaine » disgracieuse, contrairement à bien des hommes.

Bref, il est aussi appétissant que l'entrée qu'il vient de nous servir : foie gras fait maison, façonné par ses belles mains puissantes qui en ont sûrement caressé d'autres.

Je sens que l'attraction que j'ai pour lui est réciproque. La façon qu'il a eue de me frôler le bras en déposant mon assiette devant moi, hummmm !... Et ce regard qu'il m'a lancé en disant trrrrèèè long ! Maintenant, il pétrit de la pâte et ne manque pas de me jeter des coups d'œil à l'occasion. Et cette façon

qu'il a d'abaisser sa pâte me donne envie de m'étendre nue sur l'îlot et de me faire garnir aussi de brocolis, choux-fleurs, champignons, nappés de sauce crémeuse.

Mais aussi, de me faire lécher et déguster jusqu'à ce que le tout soit bien propre. Quel fantasme ! Il y a beaucoup de sensualité à faire la cuisine...

J'avoue que je suis un peu dans la lune, puis je sens que Sarah me rappelle à l'ordre en me fixant intensément. Elle lève son pouce en l'air dès qu'il a le dos tourné. On pouffe de rire toutes les trois. Elle savait bien qu'il me plairait. Elle rit encore lorsque le téléphone sonne et qu'elle répond. Mais pas pour longtemps. Je la vois blanchir comme si elle venait de se plonger la tête la première dans un bac de farine. Elle ne dit rien et elle raccroche...



*Pourquoi
devient-on infidèle ?*

Chloé et Joaquim se fréquentent maintenant sérieusement.
— C'est un peu compliqué, nous confie-t-elle, devant son gratin de chèvre et pommes de terre, au restaurant Brasserie T!, rue Jeanne-Mance.

D'ailleurs, c'est la première fois que nous y allons, chez T comme dans Toqué, mais en plus abordable. On s'y sent comme dans un train, le restaurant est fait sur le long et il est très étroit. On a presque l'impression de manger sur le trottoir.

— Il n'a pas d'argent, poursuit Chloé. Oh ! je sais que ce n'est pas important, mais ça devient quand même un problème même si c'est pas important, enfin... vous comprenez ? C'est pas clair, hein ? ajoutez-elle devant notre mine perplexe.

Puis Sarah dit :

— Je comprends, je le vis à l'envers.

Chloé reprend :

— Il faut que je fasse attention de proposer une sortie qu'il peut se payer ou qu'il peut m'offrir parce qu'il veut toujours prendre l'addition. Il dit qu'il est vieux jeu là-dessus et que, quand il sort une fille, il la sort. Il ne peut imaginer séduire une fille en partageant tout moitié-moitié, ou encore pire, accepter que la fille paye pour lui, ça jamais, il ne veut rien savoir. Là, j'aimerais qu'on parte une semaine en vacances, toutefois il n'a pas d'argent. J'ai proposé de lui offrir le voyage en cadeau, mais il ne veut pas. Donc, on reste ici, pas de vacances !

— Dans mon cas, c'est Adam qui a les sous. Les gens ne jugent pas quand c'est l'homme qui paye, mais quand c'est la fille qui est riche, c'est différent. L'homme a l'air d'un gigolo. D'ailleurs, peu d'hommes acceptent une telle situation, ça joue sur leur ego de mâle, ils aiment se sentir forts.

Chloé nous apprend alors que son père l'a mise en garde contre Joaquim. Il ne veut surtout pas qu'il soit avec elle pour les mauvaises raisons.

Hum ! Dilemme !

— Mais il est adorable ! continue-t-elle. Si ce n'était pas de notre niveau de vie si différent, ce serait l'idéal, c'est un gars très intelligent !

— Il doit l'être, puisque tu l'aimes, dis-je.

— Par contre, fait Sarah, je crois que cette relation ne pourra pas durer. Je ne veux pas te faire de peine, mais même moi, je trouve ça difficile et je suis une femme, alors imagine-toi à sa place ! L'homme aime être le plus fort et le plus fortuné. En gros, il aime régner ! Sinon, il se sent trop diminué !

— Ah ! Tu me décourages ! s'exclame Chloé.

Sarah s'empresse d'ajouter :

— C'est parce que je t'aime que je te dis ça, et je ne veux pas que tu sois malheureuse ! Garde-toi une petite réserve dans ta tête, juste au cas où ! On ne sait jamais... Toi, tu peux t'offrir des voyages, une belle maison, un beau train de vie, mais quand tu verras Joaquim à travers la vilaine loupe de la routine, tout ça va t'agacer. Cette différence crée des tensions qui finissent souvent par avoir raison des couples les plus forts. C'est pas gentil, ce que je dis, je le sais, c'est juste pour que tu en sois consciente avant de

trop t'investir dans une relation compliquée.

Chloé acquiesce, puis reprend :

— Mon père n'approuve pas cette relation, il m'a dit que je peux trouver mieux et que je devrais me méfier, que c'est peut-être un profiteur.

— C'est à toi de voir, ma choupette, tu le sentiras s'il veut profiter de toi, lui dis-je.

Je me sens alors coupable comme ça ne se peut pas parce que l'adresse de Chloé, c'est moi qui l'ai fichue dans la poche de Joaquim !

Chloé nous raconte que son père veut le rencontrer afin de faire sa connaissance et qu'il les a invités à souper. Elle n'en a pas envie, mais elle ne trouve pas de prétexte valable pour refuser. Elle aurait l'air de se cacher et de lui donner raison.

— Et toi ? enchaîne Chloé en se tournant vers Sarah, qu'as-tu fait pour Adam ?

— Après l'appel que j'ai eu lorsque vous étiez à la maison, quand on m'a encore raccroché au nez, j'ai vérifié ses textos puis ses courriels pendant qu'il était sous la douche, il n'avait pas eu le temps de détruire les preuves, et... j'ai vu l'échange de textos qu'elle a eu avec Adam. C'était clair. Il est allé la rejoindre au Reine-Elizabeth, chambre 404, ça ne peut pas être plus clair, répond Sarah, les yeux pleins d'eau.

Je demande :

— Et tu lui as dit ?

— Oui, je suis allée le rejoindre dans la salle de bains, et je l'ai confronté, il a tout nié encore. J'ai jeté son cellulaire dans la toilette et j'ai éclaté en sanglots. Je me suis réfugiée dans la chambre d'amis et j'ai verrouillé. Il est venu frapper à la porte, il m'a demandé d'ouvrir, il disait qu'il avait une explication.

Une explication ? Pourquoi j'ai trompé ma femme ? Expliquez, en cent quarante caractères, maximum, les raisons qui vous ont poussé à tremper votre pinceau dans un endroit où il n'a pas affaire !

Sarah ajoute :

— Depuis ce temps, nous ne dormons plus ensemble, je lui fais la gueule.

— Tu dois au moins connaître sa version, argumente Chloé.

— Je la connais, sa version, c'est une cliente qu'il allait rencontrer à l'hôtel, elle vient de New York. Il dit qu'il l'a prise à l'hôtel, l'a fait appeler de la réception, l'a attendue dans le lobby et l'a emmenée souper au Café Ferreira. Après, il l'a gentiment laissée devant la porte de l'hôtel et il est revenu à la maison pour se faire engueuler.

Je rétorque :

— Mais pourquoi elle t'aurait appelée pour te faire le coup du silence au bout du fil, et laisser entendre qu'elle avait couché avec ton mari ?

— Peut-être qu'elle a juste voulu l'emmerder, parce qu'il avait pas voulu coucher avec elle, fait remarquer Chloé, bien judicieusement.

Et Sarah riposte :

— Non, il y a trop de choses bizarres qui se sont passées ces derniers temps...

Qu'est-ce qui peut bien pousser un homme à tromper une femme, une femme à tromper un homme, un homme à tromper un autre homme et une femme à tromper une autre femme ? En fait, on trompe ou on se sépare toujours pour les mêmes raisons.

• D'abord, quand on n'aime plus son partenaire.

• Parfois, on l'aime encore, mais l'attraction qu'on éprouve pour une autre personne est plus forte, bien que ça ne veuille pas dire qu'on ne ressent plus rien pour son conjoint.

• Par vengeance, lorsque notre partenaire a eu une aventure, on repense à ce collègue qui a toujours le nez dans le décolleté de notre chemisier et auquel, de par notre nature, on a résisté, refusant de « sauter la

clôture ». Alors, à coup sûr, on se promet bien de se le farcir à vive allure !

- Le désir qu'on n'éprouve plus pour l'autre.
- La monotonie de son couple.
- Quand un des deux tient l'autre pour acquis et ne fait plus rien pour séduire son partenaire.
- Quand la partie de hockey passe avant tout.
- Quand les écarts de salaire sont trop grands, ce qui engendre inévitablement des disputes.
- Quand les différences de classe sociale sont très fortes, là aussi il y a danger car, comme on dit, quand tu te maries, c'est aussi la belle-famille que tu épouses. Et si, dans les rencontres familiales, tu dois te taper une belle-famille vraiment minable, eh bien, ce sont des frustrations parfois insurmontables.
- Si on ne parle pas la même langue, beaucoup de subtilités se perdent quand un des deux ne comprend pas très bien ce que l'autre dit, ce qui peut être une source de mésententes supplémentaires.
- Quand on ne trouve plus le temps de baiser comme des fous, un peu n'importe où, comme on le faisait jadis malgré tout.
- Quand on n'évolue pas de la même façon, par exemple, madame est montée dans les échelons de la compagnie, alors que monsieur est resté commis, comme lorsqu'il a été embauché : la dynamique entre une personne très ambitieuse et son partenaire qui ne l'est pas mène infailliblement à la séparation.
- Quand il est arrivé avec ses deux ados, et elle, avec ses trois jeunes enfants (l'homme rajeunit presque toujours son *staff*), malgré toute la bonne volonté qu'ils y ont mise, ils ne sont pas arrivés à concilier les deux familles.
- Un des deux est tellement négatif, qu'il rend la vie impossible à l'autre.
- Pis encore, la violence conjugale.

La liste peut s'allonger à l'infini !

C'est si facile de divorcer aujourd'hui. On ne s'entend plus, on s'éloigne de l'autre ; on ne s'aime plus, on se quitte.

Mieux vaut être prudent dans son choix au départ ! Lorsqu'on est jeune, on ne voit rien. On aime, on n'a pas besoin d'en savoir plus. Et on s'imagine, à tort, que c'est pour la vie et que, lorsqu'on s'aime vraiment, on passe par-dessus toute difficulté.

Mais il y a des équations qui ne donneront jamais une juste addition !

Si je fais le bilan, c'est certain que Sarah et Adam appartiennent à plusieurs catégories de gens qui sont susceptibles d'être infidèles.

En général, ce sont les femmes qui sont plus amoureuses et prêtes à tout donner, à laisser une carrière, pourtant prometteuse, pour élever les enfants. Et de nos jours, les trois quarts des diplômés sont des femmes. Ainsi, ces dernières seront de plus en plus présentes sur le marché du travail et appelées aussi à gagner plus d'argent ; donc elles seront plus indépendantes et plus averties.

Autant rechercher les ressemblances au début pour éviter les dissidences !

C'est ce que Joaquim a compris...



*Maudit argent,
vive les camps de nudistes !*

Chloé nous a donné rendez-vous pour un *quick lunch* à l'Assommoir, rue Notre-Dame, un restaurant qui est situé près du palais de justice. Elle est débordée, mais elle veut absolument nous parler.

Sarah et moi arrivons avant elle et nous choisissons une table près du bar. Nous sommes juchées sur des chaises hautes, je croise la jambe en même temps que le regard de l'homme à mes côtés. Il me détaille, je le détaille. On se toise vite fait.

Non, pas mon genre : bedaine et barbe = la *flush*.

Puis Chloé arrive. Elle a remonté ses beaux cheveux roux avec une grosse pince, ça lui va très bien. Sarah et moi avons élaboré différents scénarios en l'attendant. Chloé jette son sac sur la banquette et elle laisse tomber :

— C'est nul, la vie !

— Qu'est-ce qui se passe, ma chouquette ? dis-je.

— C'est Joaquim...

— Ah non ! fait Sarah.

Chloé reprend :

— On est allés souper chez mon père hier, et ce matin, Joaquim est venu chez moi avant que je parte travailler, il voulait me parler. Il m'a dit qu'il m'aimait. J'étais si contente que je lui ai sauté dans les bras, mais il s'est vite dégagé de mon étreinte. Il m'a regardée dans les yeux, il avait l'air si triste...

Chloé fait une pause. Nous, on ne dit rien, on attend la suite, suspendues à ses lèvres.

— Joaquim m'a dit qu'il ne pouvait pas continuer comme ça... Nos vies sont trop différentes l'une de l'autre.

Chloé fait une autre pause, car de grosses larmes coulent sur ses joues et ses lèvres tremblent. Je pose ma main sur son bras. Elle sort un mouchoir de son sac à main et essuie ses beaux yeux verts, en prenant garde de ne pas toucher à son mascara, son unique maquillage.

— Il m'a dit... il m'a dit... poursuit Chloé en pleurant, qu'après avoir rencontré mon père, ça lui a donné un coup. Il l'a dit comme ça. Il a dit aussi qu'il se sentait minable, que même s'il m'aimait ça ne pourrait jamais marcher entre nous.

Sarah murmure :

— Tout ce dont on parlait l'autre jour, hein...

Enfin, le serveur passe devant nous vite, mais revient quelques pas en arrière pour prendre notre commande. Il a un immense cabaret rempli de vaisselle sale qu'il manipule avec dextérité. Il finit son spectacle en pliant le genou droit et en nous faisant une petite révérence.

— Un apéro, mesdames ?

Et c'est là qu'il voit Chloé :

— Oups, désolé, s'excuse-t-il, voyant bien que ce n'est pas le moment. Faites-moi signe quand vous serez prêtes ! ajoute-t-il.

Chloé répond que ça va. Le serveur dit :

— Il n'en vaut pas la peine, jolie comme vous êtes, vous méritez mieux ! Tenez, prenez-moi à l'essai, je

vous jure que je ne vous ferai jamais pleurer !

Hum ! « C'est que ton offre tombe plutôt mal, ai-je envie de lui dire, c'est justement un serveur qui rend ma Chloé si triste... » Mais il réussit quand même à lui arracher un sourire. Chloé nous dit qu'elle n'a pas beaucoup de temps, elle doit être à deux heures au palais de justice : une requête pour provision pour frais pour une de ses clientes. Avec cette procédure, sa cliente demande au juge que son ex paye son avocate (la plus chère en ville). C'est la procédure habituelle quand une des parties est financièrement désavantagée par rapport à l'autre. Lire ici : quatre-vingt-dix-neuf pour cent du temps, la femme.

Nous commandons en entrée la petite fondue au fromage si délicieuse – tant pis pour le régime ! Je ferai quinze minutes de jogging de plus demain ! – et un trio de tartare à partager avec, bien sûr, une coupe de chardonnay.

Chloé reprend son histoire une fois le serveur parti :

— Il m'a dit qu'un jour il sera un grand chef. Il ouvrira un très beau restaurant. Il m'a parlé du propriétaire d'un des plus grands restaurants de Montréal, comment il avait réussi avec rien, et qu'il fera comme lui et il saura me retrouver. J'ai dit qu'il serait peut-être trop tard alors, il a répondu que maintenant c'était trop tôt. Il a dit qu'il n'était pas serveur, qu'il faisait du remplacement de dernière minute au Club Chasse et Pêche ce soir-là, il est plutôt plongeur, et le fait que moi, je sois avocate, ça le faisait sentir nul et que c'est important pour lui de se sentir homme auprès d'une femme et que, si on ne se séparait pas maintenant, tôt ou tard, on allait le faire. J'ai dit que ce n'est pas important pour moi, l'argent, et il a dit que ça le deviendrait, que ça finirait par m'agacer et que je finirais par le voir comme un raté.

Je lui demande si son père a aimé Joaquim.

— Joaquim a dit que, même si mon père a été gentil avec lui, il a bien senti qu'au fond il n'était pas le bienvenu. Il m'a dit qu'il a besoin de temps pour se ramasser des sous et ouvrir son restaurant, et qu'ensuite, les cinq premières années sont les plus difficiles. Il m'a dit ça comme ça : « *Babe*, sois réaliste, comment séduire une femme comme toi en t'emmenant manger une cuisse de poulet au St-Hubert ? »

Un bon point quand même pour la cuisse... Hum...

Mais bon. Sarah et moi ne savons que dire et nous sommes tristes pour Chloé. Entre-temps, notre gentil serveur est revenu avec les coupes de vin qu'il a laissées discrètement sur la table. Un peu plus et il s'excusait de nous déranger.

Nous trinquons à nous trois, faute de mieux. L'amitié n'exige pas de règles aussi radicales, Dieu merci !

Sarah et moi accompagnons Chloé, bras dessus bras dessous, et puis nous montons les quelques marches devant les grandes portes du palais de justice sur la rue Notre-Dame. On s'embrasse. Une de ses amies avocates passe près d'elle et lui demande si elle va à la réunion ce soir-là. Chloé dit non.

— Mais quelle réunion ? lançons-nous, Sarah et moi.

Chloé nous explique que sa copine veut qu'elle aille à une soirée de *speed dating* avec elle.

— Bien, vas-y ! s'exclame Sarah.

Et moi j'ajoute :

— Ça va te changer les idées !

Chloé pouffe de rire tout en s'éloignant vers les grandes portes pivotantes du palais et elle nous envoie un baiser de la main avant de s'engouffrer à l'intérieur.

Sarah et moi retournons vers nos voitures.

— On va au cinéma ce soir ? propose Sarah.

— Hum ! J'aurais bien aimé, mais... ton chef vient chez moi.

— Tu fais une fête ?

- Bien, on peut appeler ça comme ça, un genre de fête à deux... On s'est revus quelques fois.
- Oh là là ! Tu ne perds pas de temps, toi ! dit Sarah en riant.



Cuisine coquine

Ce soir, c'est le grand soir. Erno doit venir chez moi faire la cuisine. Je n'ai pas encore couché avec lui. J'ai décidé de prendre mon temps cette fois-ci, histoire de voir ce qui se passerait... Et puis, je ne sais pas pourquoi, je n'ai pas envie d'avoir mon panache épinglé sur son tableau de chasse. Car un bel homme comme lui, célibataire, environ trente-cinq ans, sans enfants et n'ayant jamais été marié, c'est nécessairement un homme à femmes, avec un S, au pluriel, plus-que-pluriel, s'il vous plaît !

Par contre, lorsqu'il m'a récité le menu au téléphone de sa voix suave, il m'a mise en appétit au point d'avoir envie de me rouler dans la crème fouettée du dessert qu'il me proposait.

Menu six services, donc.

- Caviar pour exciter l'appétit
- Éveil des sens à la truffe noire
- Carré d'agneau embrasé
- Trou normand enflammé
- Mise en bouche du chef
- Orgasme de fruits de la passion à la crème fouettée

Et là, j'ai bien averti ma mère de ne pas pointer son nez. D'ailleurs, je lui ai retiré sa clef pour l'occasion, afin de m'assurer qu'elle ne me ferait pas une visite à l'improviste car, telle que je la connais, il suffit qu'elle sache que j'ai un rendez-vous pour qu'elle l'« oublie ». Comme par hasard... Comme par hasard aussi me glisser ici et là à quel point Philippe est gentil, serviable, un bon parti... Enfin, vous connaissez la chanson : quand une mère décide qui est le bon parti pour sa fille, mieux vaut avoir beaucoup de munitions pour tenir pendant un long siège !

Pour notre petit souper, je n'ai pas à sortir beaucoup de vaisselle puisque nos corps fraîchement douchés font de bien jolies assiettes !

D'abord, Erno sert le champagne et en profite pour m'embrasser fougueusement. Comme les choses se passent bien et qu'il a déjà réussi à m'enlever mon chemisier, il repart à la cuisine et il revient avec le caviar qu'il dispose entre mes seins ; une jolie ligne d'œufs d'esturgeon fait le tour de mes mamelons, et Erno, mon chef à l'imagination débordante, m'y fait goûter à la petite cuiller. Puis, pour sa portion, il lèche ce qui reste.

L'éveil des sens à la truffe noire est déposé sur mon ventre. Pour moi, même scénario : il me le fait manger à la petite cuiller, et pour lui, la bouche à même mon ventre, il engloutit sa portion goulûment en s'assurant qu'il a bien nettoyé les alentours.

Je me demande alors comment je ferai pour tenir jusqu'au dessert. Déjà, je suis si excitée que je pourrais jouir avant même qu'il me prenne.

Erno a dressé la table de façon charmante pour servir le carré d'agneau embrasé. Plus pratique pour servir de la viande chaude, j'en conviens ! Il me prend par la main, me fait asseoir et dépose une serviette de table sur mes cuisses bouillantes de désir. Lui ne porte plus qu'un tablier et une toque de chef. Mais rien en dessous. J'aime bien le voir se diriger vers la cuisine, les fesses à l'air.

La mise en bouche du chef se passe de mots.

Et l'orgasme des fruits de la passion à la crème fouettée devra attendre un peu parce que, après la mise

en bouche, on n'en peut plus.

Plus tard, lorsque la faim (faim de nourriture, j'entends) nous reprend, il fait un petit nid de crème fouettée au creux de mon dos, à la naissance de mes fesses, et il y dépose les fruits de la passion, qu'il me fait manger à l'aide d'un biscuit sablé conçu en forme de cuiller...

* * *

Soirée inoubliable et petit matin glorieux, où mon chef a repris du service...

Vers midi, il a remballé ses trucs et il est reparti, tout habillé cette fois d'un jeans et d'une chemise bien blanche.

Je l'ai revu quelques jours plus tard, cependant, je l'ai trouvé plutôt ennuyeux : bon baiseur, mais pas de sens de l'humour. C'est un impératif qu'un homme soit drôle ! Surtout lorsqu'on ne cherche pas de relation sérieuse ! Et d'ailleurs, lui non plus ne cherchait pas ça.

Donc, la *flush* !

Au fond, c'est comme ça que je préfère mes relations avec les hommes : pas d'attaches = pas d'attente = pas de peine.

Chloé et moi sommes aux antipodes dans la vie. Elle, elle veut se trouver un mari et elle a pensé que ce serait peut-être à sa soirée *speed dating* qu'elle le rencontrerait !

À vos marques, prêts, partez !



25 Speed dating

Chloé n'a que sept minutes pour savoir si l'homme assis devant elle est un amoureux potentiel. On a eu bien du plaisir à faire ensemble la liste de ses critères essentiels, car en *speed dating*, pas le temps pour les banalités. Et hop ! Au suivant ! Sept minutes, c'est peu pour vendre sa salade, non ? On dit que tout va si vite aujourd'hui, mais là, il me semble qu'il y a des limites ! Et chaque fois qu'elle change de place, donc qu'elle rencontre quelqu'un de nouveau, elle doit au préalable inscrire son choix :

Oui.

Non.

Peut-être.

Trois choix et sept petites minutes pour connaître l'autre. Si tu as indiqué « oui » sur ta fiche, on te fait rencontrer une autre personne qui a inscrit « oui » aussi. « Non », ça le dit, c'est non, évidemment. Si tu as indiqué « peut-être », ça veut dire qu'on te mettra en contact seulement avec une autre personne qui a inscrit la même chose que toi, donc « peut-être ». Deux indécis, ça va tellement bien ensemble :

— Aimes-tu ça, chérie ?

— Pas sûre, mon amour, et toi ?

— Hum... pas sûr...

— On achète celui-là alors ?

— Hum ! Pas sûr, on va y penser, OK ?

— OK. C'est plus raisonnable.

On ne va pas loin avec ça dans la vie. Mais pas de décision, pas de chicane ! Il faut voir le côté positif !

Et pour ce qui est des « non », j'aime autant ne pas imaginer ce qu'une femme ou un homme peut ressentir en sortant de là après n'avoir récolté que des « non » sur toute la ligne :

— Chauffeur, c'est combien une course jusqu'au milieu du pont Jacques-Cartier ?

Et c'est parti ! Dix candidats au bonheur, dix personnes à rencontrer, *go* !

Premier : un quadra divorcé, bel homme, trois enfants en bas âge, cherche une femme douce, patiente et qui aime les enfants.

NON !

Chloé jette un coup d'œil découragé à sa copine. Chloé est douce, patiente, elle aime les enfants, oui, mais pas déjà faits ! Autant dire que monsieur cherche une femme au foyer pour s'occuper de ses enfants ! Au suivant !

Deuxième : début trentaine, travaille en publicité et *speedy* (il est au bon endroit, se dit Chloé). Cocainomane ? Peut-être, à le voir renifler comme il le fait (et après avoir lu *99 francs*, de Beigbeder, on peut le concevoir). Il cherche une relation sérieuse, mais pas trop, il bafouille « une relation libre », genre on se voit quand ça nous tente...

NON ! Et pas besoin de sept minutes, une, c'est trop ! Chloé s'amuse à lui dire qu'elle change souvent de partenaires et qu'elle aime les relations non protégées, la coquine !

Regard désespéré vers sa copine, qui lui retourne un petit sourire pour lui faire comprendre que celui qu'elle vient de rencontrer est un « oui ».

« Troisième essai, il ne faut pas se décourager », se dit Chloé.

Un plombier, elle n'a rien contre les plombiers, mais si son serveur l'a plantée là à cause de l'argent, eh bien, ça ne marchera pas plus.

NON.

Le suivant est celui pour lequel sa copine a apposé un « oui », et comme elle ne veut pas être en conflit d'intérêts, notion juridique appropriée pour Chloé dans ce cas, elle met carrément un « non ».

Le suivant est un sportif de haut calibre, un genre qui court le marathon. Il adore tous les sports et recherche une sportive pour escalader des montagnes et y camper l'hiver au sommet. Le sommet... « De toute manière, je serai morte avant d'y arriver », songe Chloé.

NON.

Le dernier est un quinquagénaire fraîchement divorcé, vingt ans avec la même femme. Elle vient de le quitter. Et lui, il a oublié depuis le temps comment on drague une femme. Il n'arrête pas de cligner des yeux en croyant qu'il est le plus grand séducteur du siècle ! Et des deux yeux en plus ! La totale, je vous le dis !

Et... *OUT !*

Chloé en a alors assez et elle part chez elle complètement déprimée. Ce n'est certainement pas à cet endroit qu'elle va trouver son prince charmant.

Si ce n'est pas malheureux. Ma Chloé, si belle, si brillante, si douce et... déprimée ! Mais que se passe-t-il avec mes copines ? Sarah aussi est déprimée, ça ne va plus du tout avec Adam...



26
Savoir...

Nous sommes au restaurant Accords. L'ambiance est bonne, j'aime bien ce restaurant, son style épuré, la lumière tamisée qui lui donne un air chic où il fait bon s'asseoir, et bien manger. Sarah, Chloé et moi adorons essayer de nouveaux restos.

Nous parlons de mon prochain vernissage, un collectif, que je suis en train d'organiser, et de ma liste d'invités. J'ai une belle clientèle. On s'en doute, car la rue Greene attire des gens friqués.

Nous faisons une pause le temps que le serveur dépose nos plats sur la table. Pour moi, c'est « Pétoncle ventripotent et bedaine de porc », quant à Sarah et Chloé, elles ont opté pour « On n'est pas sorti de l'aubergine ». Il faut dire que, chez Accords, lire le menu fait aussi partie du plaisir de la table. Je sirote une gorgée de vin puis je dis aux copines :

— L'art, pour la plupart des gens, c'est du luxe, malheureusement. Pourtant, être entouré de beaux tableaux au quotidien rend la vie plus légère, plus belle, procure un sentiment de paix juste à les regarder, comme une méditation.

Et Sarah déclare :

— C'est beau, ce que tu viens de dire, tu devrais retenir ça pour ta publicité « L'art, comme une méditation », vraiment, j'aime beaucoup.

— Moi aussi, dit Chloé, j'adore. Et tu pourrais ajouter en sous-titre : « L'art qui fait du bien. » Tu pourrais faire une déco zen dans une grande salle, un genre d'entrepôt. Tu pourrais imaginer une atmosphère de détente qui donnerait envie d'acheter pour recréer la même ambiance à la maison.

— Hé, les filles, c'est super, ce que vous dites !

J'ai une bonne clientèle, certes, mais un coup de pouce ne fait jamais de tort : mes deux amies se sont offertes pour emmener le plus de monde possible.

Alors que l'atmosphère est à la fête, Sarah se rembrunit tout à coup et, comme à son habitude, au moment où on s'y attend le moins, et juste avant d'enfourner sa fourchette bien remplie d'aubergine, elle nous demande, de but en blanc, si Chloé et moi pourrions l'accompagner samedi pour faire le tour des endroits où Adam s'est rendu dernièrement.

— Et tu vas savoir ça comment, où il s'est rendu ? dis-je, perplexe.

— J'ai relevé toutes les adresses qu'il a rentrées dans le GPS de son auto, répond Sarah, qui vient d'engloutir son aubergine, un peu honteuse cependant de l'intrusion dans la vie privée de son mari, mais pas trop honteuse de déguster son mets en répétant : « Divin, divin... »

— Ouch ! dis-je pour toute réponse, en faisant subir le même sort à mon pétoncle ventripotent tout dodu.

Sarah fouille alors dans son sac et en ressort une feuille remplie d'adresses diverses, qu'elle nous tend fièrement. On parcourt la liste, et Chloé, qui est habituée à entendre des histoires de toutes sortes avec ses clientes au bord du divorce, dit :

— T'as pensé au GPS de son cellulaire aussi ?

— Euh... non, je ne savais même pas qu'on pouvait faire ça ! répond Sarah, surprise.

Nous voilà donc dans une enquête digne de Colombo ! Chloé prend son téléphone et montre à Sarah comment on fait. Moi, j'enregistre ces infos, au cas où un jour ça me servirait ! Sarah note tout. Elle devra agir vite pendant qu'Adam prendra sa douche, écouter la télé ou quelque autre activité du genre. Enfin,

Sarah prend sa coupe de vin, encore remplie à moitié, et l'avale d'une traite. Elle la repose sur la belle nappe blanche tout empesée et déclare :

— Je n'en dors plus, je dois savoir. Vous êtes libres samedi ?

Opération détective, donc : verres fumés, imper beige et... sous-vêtements noirs !



*Imper beige, jarretelles
et soutien-gorge noirs*

Sarah et Chloé viennent me rejoindre chez moi. Mon condo, situé dans Griffintown, nous semble un point assez central compte tenu de notre liste. Chaque adresse est peut-être une bombe à retardement qui décidera du sort du couple de Sarah. Elle a prétexté une journée de shopping entre filles pour qu'Adam garde les jumelles. Il doit les emmener au cinéma.

Mon petit Wilson jappe au son du carillon de la porte d'entrée. C'est curieux quand même, mes danois n'aboient pas, et lui, le tout petit, ameute la planète dès qu'il entend quelqu'un arriver.

J'ouvre la porte. C'est Sarah. Nous nous embrassons. Nous passons à la cuisine, qui est devenue notre *war room* et où j'ai étalé une carte de la ville sur la table. C'est que nous avons dix-huit adresses à parcourir ! Ce n'est quand même pas de la tarte ! Je lui offre un cappuccino ou un latte, car j'ai finalement acheté la machine à café de mes rêves, et comme on le sait, les rêves, ça coûte très cher, sinon on n'en aurait plus, puisqu'on aurait tout et on deviendrait blasés ! Les rêves, c'est ce qui nous permet d'avancer dans la vie !

— Un cappuccino, s'il te plaît, j'en ai vraiment besoin, répond-elle.

— T'as l'air fatiguée, ma choupette, dis-je en sortant les tasses.

Alors que je commence à faire le café, c'est au tour de Chloé d'arriver. Cette fois, Wilson ne prend pas la peine d'aboyer.

— Laisse, j'y vais, dit Sarah. C'est sûrement Chloé.

Elles viennent à ma rencontre, suivies des chiens. Radjiv, quant à lui, doit être en train de rêver de ses ancêtres indiens, je ne sais même pas où il est. Chloé me fait la bise.

— Ce que ça sent bon ici ! dit-elle. J'en prendrais bien un, moi aussi, avant qu'on parte en expédition !

Pendant que je sers les cafés, les filles tracent un trajet pour nous sauver du temps. Chloé, notre championne « pitonneuse », entre toutes les adresses dans son GPS. Je sors une corbeille dans laquelle je mets les croissants et chocolaines que je suis allée acheter ce matin au marché Atwater. Ça m'a permis de faire faire une petite promenade aux chiens : je tiens à ce qu'ils fassent de l'exercice, et moi, ça me fait perdre des calories, alors on fait une bonne équipe !

Bon, on est prêtes ! À l'aventure dans les lieux « pittoresques » de la vie d'Adam !

Première destination : 2507, Notre-Dame Ouest.

Nous roulons dans la rue Notre-Dame lentement, bon, ça y est, le 2507, qu'est-ce que c'est ?

— Oh ! Itsi Bitsi, s'exclame Sarah. Les *cupcakes* qu'Adam a achetés pour la fête des jumelles, ajoute-t-elle, tout attendrie.

C'est mon quartier, mais disons que, comme je ne suis pas du type maso, j'évite ce genre d'endroits comme la peste ! Sarah raconte à quel point Adam avait été gentil ce jour-là. C'était la fête des jumelles, elle ne se sentait pas bien et elle n'avait pas pu faire de gâteau pour les filles. Adam lui avait dit qu'il s'en occuperait et il était revenu avec de beaux *cupcakes*.

— Il est si gentil, nous susurre-t-elle.

Chloé et moi échangeons un regard qui en dit long.

— T'es certaine que tu veux aller plus loin ? demande Chloé.

— Mais oui, répond Sarah, c'est pas parce qu'il achète des *cupcakes* qu'il n'a pas une maîtresse !

Bon, dit comme ça, c'est bien vrai, j'admets qu'il n'y a aucun rapport entre les deux !

Deuxième adresse, quartier chinois !

— Qu'est-ce qu'il a bien pu aller faire dans le quartier chinois ? demande Sarah, songeuse.

Je me gare. Nous descendons de la voiture, et cherchons le numéro, un édifice austère qui détonne parmi les petites boutiques environnantes. Même si Chloé passe beaucoup de temps dans les alentours, elle ne l'avait jamais vu. C'est curieux quand même comme on n'a pas conscience de ce qui nous entoure. On peut passer des milliers de fois devant le même endroit et ne rien remarquer.

— Peut-être qu'il vient ici pour recevoir des massages érotiques, fait Sarah.

— Tu vois Adam venir se faire masser ici, toi ? Et en plus, des massages érotiques ?

J'ajoute que non, ce n'est pas du tout son genre !

Nous entrons dans l'édifice et faisons le tour, c'est plein de petites boutiques, et là, dans le fond, au deuxième étage, on voit une petite affiche :

« Offrez-lui un diamant qui a l'air si vrai
qu'elle le portera toute sa vie avec joie
et qu'elle vous aimera davantage.

Chut ! Ce sera notre secret ! »

Ouch ! Sarah porte le regard à ses mains en pensant au diamant de deux carats qu'Adam lui a offert.

— S'il m'a donné un faux diamant, il n'est pas mieux que mort ! dit Sarah, l'écume aux lèvres.

Du coup, j'ai un peu peur pour Adam. J'espère pour lui qu'il n'a pas fait cette connerie-là ! Je vois la une des journaux :

« Une femme tue son mari parce qu'il lui a offert un faux diamant ! »

Huuuummm...

Finalement, on se promène dans l'édifice et on en profite pour faire du lèche-vitrines. C'est que, nous, les femmes, on a du mal à résister quand il s'agit de shopping. J'achète un ensemble pour le thé. Chloé achète un foulard « *100 % silk* », moouuais ! Nous ne sommes pas certaines du « *100 % silk* », mais bon, à ce prix, Chloé ne perd pas grand-chose. Sarah prend un ensemble de napperons et de baguettes. Puis Chloé nous rappelle à l'ordre :

— Bon, les filles, on n'est pas venues ici pour magasiner, on a une mission, faut pas oublier ! Allons-y !

On repart donc, mais trois adresses plus tard, on ne trouve rien de compromettant : boutique pour hommes, banque, maison de courtage, rien de bon pour nous. *Next !*

— Est-ce que vous trouvez que je suis folle ? nous demande Sarah.

— Mais non, pourquoi dis-tu ça ? dis-je.

— Je ne sais pas, je commence à douter de ma démarche, au fond, je cherche peut-être des problèmes parce que j'en ai pas ?

— Euh...

Chloé et moi essayons de comprendre ce que Sarah veut nous dire.

Oui, c'est vrai que parfois, quand ça va trop bien, on a l'impression que ce n'est pas possible et on cherche des « bobos » là où il n'y en a pas. Peut-être qu'on ne parvient pas à croire que le bonheur, ça existe vraiment. Un bonheur tout simple, une vie de famille avec de beaux enfants, une belle maison et un beau jardin. Et c'est aussi vrai que, de nos jours, les mariages, ça ne dure pas, et quand c'est trop beau, on s'imagine que ça ne se peut pas, que c'est trop beau, justement !

Alors je demande à Sarah si elle veut abandonner ses recherches. On peut aller dîner et oublier toute cette histoire.

— J'ai envie de dire oui, mais dès que je serai de retour à la maison, les doutes vont m'assaillir, et je

vais regretter de ne pas être allée jusqu'au bout de nos recherches. Continuons encore un peu, voulez-vous ?

C'est certain qu'on veut faire ça pour Sarah, on ferait encore bien plus, si elle nous le demandait, parce que, quand une de nous demande quelque chose, ça veut dire que c'est important pour elle, et si c'est important pour elle, c'est que ça vaut la peine qu'on soit là pour l'aider. C'est comme une entente tacite entre nous.

Nous sommes en direction de la prochaine adresse. Je roule lentement, et Sarah s'écrie :

— Un fleuriste ! Ça, c'est pas normal... Le nôtre est tout près de la maison, et nous prenons toutes nos fleurs là. Là, je le tiens !

— Attends, dit Chloé, on ne crucifie pas quelqu'un pour un fleuriste !

Je gare la voiture, on descend, mais que faire ? On ne trouvera pas de preuve là !

— Il faudra que tu le fasses parler. Tu dois savoir pourquoi il est allé chez ce fleuriste de la rue Saint-Laurent. Mais... c'est pas ici, l'adresse que tu m'as donnée, c'est le commerce à côté ! C'est une épicerie fine ! Française à part ça !

— Oups ! dit Sarah, c'est le confit d'oignon au porto que j'ai demandé à Adam d'aller chercher l'autre jour... Ah ! Je me sens conne...

On console Sarah comme on peut, mais là, elle veut s'en aller, elle en a assez. Je dis :

— Une petite dernière pour être bien certaine ? On a pris la journée de toute façon !

— Bon, ça va, soupire-t-elle, une petite dernière... Westmount, cette fois-ci.

Je me laisse guider par le GPS. Hum... Un quartier très résidentiel... On fait déjà nos spéculations, des clients, sans doute... Des grosses maisons... Sarah avance qu'il y a peut-être une belle femme divorcée dans une de ces *mansions*, que c'est plutôt pratique parce que ce n'est pas loin de chez elle. On y est. Je me gare un peu plus loin. On essaie d'élaborer un plan, on ne peut quand même pas se présenter à la porte, toutes les trois !

— Attendez-moi, je reviens ! annonce Chloé.

Elle se dirige vers deux dames qui marchent sur le trottoir, qui ont de petits feuillets dans les mains, genre représentantes de la « parole de Jésus » ou quelque chose du genre. On voit que Chloé fait la gourde, tout intéressée par les dépliants et leur parole. Les femmes ont l'air ravies. Enfin quelqu'un qui va à leur rencontre. En général, les gens leur claquent plutôt la porte au nez ! On voit Chloé marcher, et là, elles prennent la direction de la maison en question. Chloé prend un peu de recul par rapport aux dames et elle nous fait signe avec un pouce dans les airs. Malgré le sérieux de la situation, Sarah et moi pouffons de rire ! La porte s'ouvre. On s'étire le cou pour voir à l'intérieur, mais on ne distingue rien. Les trois femmes, incluant Chloé, entrent dans la maison. Non mais, ce n'est pas possible ! Sarah et moi n'avons rien d'autre à faire que d'attendre... et d'attendre... et d'attendre... Je texte Chloé pour savoir ce qui se passe, mais j'entends un bruit sur la banquette arrière. Dans sa hâte, Chloé a laissé son cellulaire dans la voiture.

— Et s'il est arrivé quelque chose à Chloé ? On ne sait jamais, les résidents l'ont peut-être enfermée dans le sous-sol ? Peut-être qu'ils sont en train de la martyriser ? Allons la chercher ! dit Sarah, en panique.

— Mais non, voyons, deux femmes toutes seules, c'est sûrement pas ça ! Et on a bien vu qu'elles avaient leurs feuillets dans les mains.

— Bien oui, tu as raison, répond Sarah, c'est que je m'en voudrais tellement qu'il vous arrive quelque chose à cause de moi...

Une demi-heure passe lorsque, enfin, la porte s'ouvre sur une Chloé visiblement écoeurée, qui revient d'un pas rapide vers la voiture. Les deux femmes, sur ses talons, brandissent leurs feuillets dans sa

direction. Je m'empresse de mettre le contact, car je sens qu'on va partir vite ! Chloé s'engouffre dans la voiture.

— Vite, Justine ! Démarre ! Ça presse ! dit Chloé, en s'étalant sur la banquette arrière.

Oh là là là là ! C'est que Chloé s'est fait prendre !

— Vous auriez dû voir ça, nous raconte-t-elle, il y avait une vieille femme d'environ quatre-vingts ans, elle était tout enchantée de pouvoir les écouter ! Elle a dit : « Entrez donc, on ne trouve plus personne pour parler de Jésus. » *Hey !* Je comprends ! Si vous les aviez entendues ! Ennuyant, tu dis ? Je ne pensais pas qu'ils pouvaient attraper encore du monde avec leurs niaiseries, s'insurge Chloé. Moi, je ne savais plus quoi dire pour déguerpier sans que ça paraisse trop louche.

Finalement, on n'a jamais su ce qu'Adam avait fait dans cette maison mais, chose certaine, cette vieille dame n'était sûrement pas une rivale pour Sarah !

Cet épisode a mis fin à nos recherches pour la journée.

Mais il fallait s'y attendre, toute cette enquête n'a pas apaisé les doutes de Sarah. Deux semaines plus tard, ses craintes sont revenues à l'assaut. Adam prévoyait une sortie, un souper avec des clients... Sarah l'a trouvé bizarre et nous a demandé, à Chloé et moi, si on voulait bien reprendre notre uniforme de Colombo...

* * *

Nous nous donnons rendez-vous à la galerie. Adam doit quitter le bureau vers dix-huit heures, et nous, on doit se poster devant l'édifice et le suivre. Sarah et Chloé arrivent en même temps. Sarah a mis un chapeau au rebord descendant sur ses yeux et des lunettes noires. Sarah, c'est la plus réservée de nous trois. Elle est toujours si distinguée, même lorsqu'elle parle, elle ne se laisse pas aller, comme Chloé et moi, à lancer parfois un mot pas trop convenable, qui vient du fond du cœur et qu'aucun autre mot ne peut remplacer.

Chloé a mis une robe au motif de léopard très décolletée, de mauvaise coupe. Mais pas du tout son genre ! Elle s'est collé un tatouage à l'effigie d'un léopard à la naissance des seins, la tête et les pattes griffées sortant du décolleté. Elle a remonté ses cheveux en chignon et a emballé le tout dans un foulard noir. Elle a aussi emprunté une voiture à son père. Quand vient le temps de se déguiser, Chloé, c'est la championne ! Elle est parfois dans la démesure, mais c'est comme ça que je l'aime !

Moi, j'ai mis une perruque blonde aux cheveux coupés très court et mes grosses lunettes noires qui me recouvrent une bonne partie du visage. J'ai un imper beige, léger, et en dessous, je n'ai qu'une culotte de dentelle noire avec jarretelles assorties à un soutien-gorge noir.

Nous avons l'air de trois belles tartes !

En nous voyant toutes les trois ainsi affublées, nous nous esclaffons. Nous sommes méconnaissables. Je baisse mes lunettes sur le bout de mon nez et je leur envoie un baiser tandis que je lève le pan de mon manteau pour leur montrer ma jarretelle !

Nous pouffons de nouveau.

Au boulot ! Nous nous postons devant le bureau d'Adam, avenue McGill College, et nous attendons. La rue est large à cet endroit et nous nous garons malgré l'interdiction de stationnement.

— Merde de merde ! dit Chloé, un policier !

— *Shit*, dis-je pour rester dans le même ton.

Il cogne à la fenêtre.

— Vous n'avez pas le droit de rester ici, il faut circuler, déclare le policier.

Il a l'air d'une tortue, avec ses gros bras, son petit cou et sa grosse tête. Il s'appuie alors sur la portière

de l'auto et entre une partie de sa tête à l'intérieur. De là, il a une vue plongeante sur le décolleté de Chloé. Du D, qu'elle porte. Et tout naturel, certifié biologique, écologique et biodégradable. De bonne guerre, donc. Coup d'œil et re-coup d'œil dans le décolleté de Chloé. Chloé fait l'innocente pendant que j'ouvre légèrement mon manteau pour qu'il aperçoive ma jarretelle.

— Vous savez, commence Chloé, c'est que j'attends une amie, elle va arriver dans quelques minutes, s'il vous plaît, monsieur l'agent, s'il vous plaît, son copain l'a quittée, et elle pleure beaucoup, j'ai peur qu'elle fasse quelque chose qu'on pourrait tous regretter, plaide ma Chloé comme si elle était en plein procès devant le juge.

Puis, je lui tends la carte professionnelle d'un café où je suis déjà allée et qui traînait dans mes poches :
— Venez donc prendre un café et une brioche un de ces jours, ce sera gratuit pour vous ! C'est moi la propriétaire...

J'ai eu envie de faire l'allusion classique au beigne, mais je me suis retenue. Alors, le policier nous répond :

— Bon d'accord, je vous donne quinze minutes ! Pas une de plus !
Je me demande parfois comment certains policiers font pour nous croire si stupides !
Dès qu'il y a du sexe, des ex et des kleenex, ils veulent être les *next* !
Parfois, ils veulent un peu trop aider !...

Nous surveillons la porte du garage de l'immeuble lorsque Chloé aperçoit Adam. Il sort par les grandes portes dorées à l'avant de l'édifice, sans prendre sa voiture. Chloé démarre pour se rapprocher de lui lentement.

Contre toute attente, Adam tourne à droite et se dirige vers la rue Sherbrooke à pied. Il prend à gauche, rue de Maisonneuve. Heureusement pour nous, elle est à sens unique. Nous le suivons tant bien que mal, car nous sommes gênées par la circulation et aussi par les feux. Mais nous ne le perdons pas de vue. Finalement, il prend à droite, rue Peel, mais nous sommes coincées au feu rouge. Chloé, notre détective en chef, me lance :

— Vite, descends, Justine, et suis-le, j'ai peur qu'on le perde !
Je bondis hors de la voiture et je marche très vite pour le rattraper. J'aperçois ses cheveux noirs au loin et sa longue silhouette qui se détache des autres hommes. De la grande classe, ce bel Adam ! Je le vois qui hésite un peu et se retourne, fait quelques pas de mon côté, au risque de faire un face à face avec moi. Ah noooooon ! Mais j'oubliais qu'avec ma perruque je suis méconnaissable. Mon cœur s'emballe quand même à cinq cents coups minute !

Enfin, il entre dans le restaurant Cavalli. Juste à ce moment, les filles passent en auto devant moi, je leur fais signe que je les appelle. Je compose le numéro de Sarah. Je lui dis où son bel Adam se trouve. Elles vont garer la voiture pendant que je fais le guet non loin du resto. Je fais semblant de parler au téléphone en attendant. Mine de rien, je m'approche et je vois Adam, seul au bar. Bon, me dis-je, jusqu'ici, rien d'anormal. Tant mieux.

Les filles me rejoignent. On reste sur le trottoir à l'abri des grandes baies vitrées du restaurant. Des gens arrivent par petits groupes. On examine toutes les femmes seules. Le verdict tombe : trop vieille, trop jeune, trop laide, boulotte, anorexique, pas une ne nous semble un prospect pour Adam. Soudain, Sarah proclame :

— Il faut entrer dans le restaurant !
— T'es folle ! dis-je, on a beau être déguisées, mais quand même... au pire, moi, ça va, mais vous deux, non, il vous faut absolument une perruque.

Sarah se frappe le front et s'exclame :
— Je n'ai vraiment pas pensé qu'on le verrait de si près, mais on ne peut pas passer la soirée sur le

trottoir. Il faut absolument entrer si on veut l'attraper avec sa maîtresse.

— Moi qui croyais faire juste le chauffeur ! dit Chloé.

Et puis, tout à coup, j'ai une idée.

— Vous deux, vous restez ici, et moi, je m'occupe des perruques, vous allez voir !

Je cours au coin de la rue et j'entre dans une boutique au hasard. Je demande à parler à la gérante. La dame me regarde d'un air blasé en laissant tomber sur sa poitrine ses lunettes retenues par une chaîne dorée.

— Vous voyez quelqu'un d'autre ici ?

— Euh... non, fais-je, un peu décontenancée.

La dame reste derrière son comptoir, remet ses lunettes et plonge le nez dans ce qui me semble être une pile de factures.

— J'ai besoin de deux perruques, dis-je, celles sur vos mannequins exposés dans la vitrine.

Elle me regarde d'abord d'un air curieux comme si j'étais une véritable tarée – remarquez que, à sa place, j'aurais pensé la même chose qu'elle –, et je me dis qu'il vaut mieux tout lui expliquer ; ce que je fais de façon assez succincte, mais heureusement, elle pige tout très vite. Les femmes (ne me demandez pas pourquoi !) se comprennent facilement et sont très solidaires quand il est question d'infidélité !

Finalement, j'allonge discrètement deux billets de cent dollars sur le comptoir.

— Solidarité féminine oblige, me dit-elle en repoussant les billets. Je vous les prête, ces perruques, vous les ramènerez demain, mes mannequins ne sont pas frileuses ! Et si vous voyez que c'est fermé demain puis après-demain puis après-après-demain, je vous en fais cadeau ! déclare-t-elle en se dirigeant vers la vitrine.

— Que voulez-vous dire par « fermé demain puis après-demain » ?

— Oh rien ! Allez-y avant que je change d'idée !

Alors je lui promets que nous reviendrons le lendemain pour le magasinage. Et j'ajoute qu'elle ne sera pas déçue, en pensant aux sommes astronomiques que nous mettons sur notre garde-robe.

Puis je reviens auprès de mes amies, triomphante.

— Tu préfères être noire ou brune, toi, Sarah ? dis-je d'un air taquin, en sortant les perruques de mon sac à main.

— Oh, j'ai toujours voulu me teindre les cheveux en noir, mais je n'ai jamais eu le courage de passer à l'acte !

— Bon, soyons discrètes, déclare Chloé, qui a repéré un petit coin à l'écart. Allons-y toutes les deux pendant que Justine fait le guet.

Je ne peux m'empêcher d'éclater de rire en les voyant revenir. C'est fou comme une couleur de cheveux peut changer quelqu'un.

— Noire, et avec cette grande frange qui te tombe sur les yeux, Sarah, personne ne pourrait te reconnaître ! dis-je entre deux fous rires.

Comme nous n'avons pas de réservation et que le restaurant est bondé, nous envoyons Chloé devant pour ne pas trop attirer l'attention sur nous.

Dès qu'elle s'assoit, Chloé nous téléphone.

— C'est notre jour de chance, une annulation au même moment où j'entrais ! En plus, les tables à côté sont déjà prises, donc pas de problème, on ne se retrouvera pas avec Adam assis à côté de nous lorsqu'il passera du côté de la salle à manger. Mais soyez prudentes quand même, il est encore assis au bar, seul !

Discrètement, en passant par la terrasse, nous rejoignons Chloé qui se trouve à quelques tables de là. Sarah s'assoit de biais par rapport au bar, mais elle peut quand même voir Adam.

Une jolie serveuse hyper sexy vient nous proposer un apéro, que nous acceptons avec entrain, on a

vraiment besoin de se détendre ! Je me rappelle que Philippe aimait bien venir ici... C'est que Philippe a toujours été sensible aux charmes des belles femmes. Tout ce que je souhaite, c'est de ne pas le voir ce soir. Nous commandons des martinis aux litchis. Elle nous offre une bouteille d'eau, que nous acceptons aussi.

— Bon, ça y est, chuchote Sarah, un homme aborde Adam ! Un souper à quatre peut-être ? Rien de mieux pour les échanges de couples ! Pratique, non ? ajoute-t-elle, un peu amèrement.

Je lui fais observer que ça peut être juste un ami qui le connaît et qui ne fait que passer par là.

— Attendons un peu avant de porter des accusations, dis-je.

— Oh oh, s'exclame Chloé, ils se lèvent, ils viennent vers nous. Vite, les filles, à vos menus !

Du coup, top synchro, on baisse la tête ! Une autre jolie serveuse les accompagne – c'est sûrement un critère d'embauche ici –, je la détaille discrètement au passage. La garce, elle me fait vraiment rager avec son corps de déesse. Ça me rappelle de façon impitoyable qu'il faudrait que je reprenne mes cours « fesses d'enfer et cuisses du tonnerre » ou quelque chose du genre...

Les fesses, va savoir pourquoi, c'est une des premières parties du corps, avec les seins, à subir les lois de la gravité. Et ce sont les parties les plus érotiques !

Ah ! Que le monde est mal fait !

Adam et son compagnon passent juste à côté de nous, mais la serveuse les entraîne au fond du restaurant.

— Ouf ! fais-je, tu vois, Sarah, c'est un souper d'affaires qu'il a, ton beau Adam, il n'est pas avec une maîtresse, tu t'en es fait pour rien. Maudit qu'on est bonnes, nous, les filles, à imaginer des scénarios apocalyptiques !

Sarah rétorque, honteuse :

— Ah ! Je m'en veux, je vais tout lui avouer, je veux qu'on recommence du bon pied, j'ai été si idiote de douter de lui. J'espère qu'il me le pardonnera !

— Non, tu n'avoues rien du tout, dis-je, surtout pas !

— Ah non ? fait Sarah.

Et Chloé m'appuie en disant :

— En tout cas, tu ne le lui dis pas avant dix bonnes années ! Mi-ni-muum ! Il ne faut pas qu'il sache que tu l'as suivi, il va t'en vouloir. Mais attendez... ne regardez pas tout de suite, mais il y a deux femmes qui se dirigent droit vers leur table !

Même s'il est impossible pour les hommes de nous entendre, Chloé se met à chuchoter pour nous faire le bilan, mais assez fort quand même pour couvrir le bruit ambiant.

— Les deux hommes regardent venir les femmes, l'air enchanté. Elles s'approchent, les hommes se lèvent, et une des femmes embrasse l'autre homme directement sur la bouche : une d'éliminée. Ensuite, elle va vers Adam et elle lui fait la bise. L'autre femme s'approche et elle fait la bise... aux deux !

Hum !... Trop tôt pour en tirer des conclusions.

À ce moment, Sarah ne peut résister à la tentation de se retourner et elle s'écrie, horrifiée :

— Mais c'est du détournement de mineure ! Évidemment, il va en draguer une plus jeune, comme tous les hommes d'ailleurs ! Elle a environ vingt ans ! Même nombre que les kilos qu'elle devrait perdre d'ailleurs ! Non mais, vous avez vu la largeur de son derrière ! clame-t-elle, pour lui donner le coup fatal.

Là, je ne peux m'empêcher de regarder pour m'en rendre compte par moi-même...

Ah ! La curiosité chez les femmes, c'est comme une maladie incurable ! Et clouer la rivale au pilori, ça aussi, on n'en guérit jamais !

Je vois une fille hyper bien roulée. Elle a peut-être des hanches un peu fortes, mais elle a le haut du

corps pour aller avec, en fait elle est très bien proportionnée, et sa taille est d'une finesse à faire pâlir d'envie. Elle a les cheveux longs et noirs comme du jais, elle est très élégante dans sa robe rouge et ses souliers à talons hauts. Un genre de Monica Bellucci... Mais je me garde bien de dire ça à Sarah, c'est moi qu'elle assassinerait !

Nous en sommes encore à élaborer toutes sortes de suppositions lorsque la serveuse revient avec nos martinis et prend notre commande.

Un petit coup d'œil rapide vers la table d'Adam nous permet de voir qu'ils ont l'air engagés dans une bonne discussion. À un moment, Sarah note :

— La fille a mis sa main sur le bras d'Adam ! Regardez comme elle rit, ça fait vraiment pas naturel !

Je tourne la tête vers eux, mais je détaille plutôt l'homme qui est avec Adam et je le trouve beau. Cheveux blonds, grands yeux bleus, nez un peu fort mais pas trop, habit de bonne coupe, très distingué. À l'horizontale, il me semble qu'il serait encore plus désirable. Il faudra que je trouve un moyen de me le faire présenter un de ces jours !

Puis là, je vois les femmes se lever et je crie presque :

— Elles vont aux toilettes, j'y vais !

Je me lève d'un bond et marche un peu rapidement pour les rejoindre. Les filles sont déjà entrées dans une cabine lorsque je pousse la porte. Alors j'entre à mon tour et tant qu'à y être j'en profite pour faire pipi, mais les oreilles grandes ouvertes !

Les filles sortent, et j'entends alors à travers le bruit que fait l'eau des robinets :

— Comment le trouves-tu ?

Glouglou... Merde !

— ... pas mal, hein !...

Re-glouglou... Re-merde ! Shoushousssou !

Le ventilateur maintenant ! Noooooon !

Et Monica reprend, mine de rien :

— Il est heureux en mariage ?

Ah ! Enfin ! Et l'autre dit :

— On n'est jamais sûres de rien !

— Il a des enfants ? demande Monica.

— Oui, des jumelles, sa femme est très jolie, elle s'appelle Sarah.

Re-re-glouglou... Re-re-merde !!

Re-re-shousshousssou !

L'autre qui se sèche les mains maintenant !

Je n'en peux plus, je sors ! Monica s'applique du rouge à lèvres. Elle est vraiment belle !

— Ça te fait bien, ce rouge, dit l'autre.

Je prends du savon en affichant un air détaché, puis je réalise qu'il est grandement temps que j'arrête d'appuyer sur le distributeur puisque, du savon, j'en ai bien pour deux semaines dans ma paume !

Constat de surprise de Monica qui zeyeute mes mains et qui lance un coup d'œil interrogateur vers son amie.

Je pense : « Est-ce qu'on peut parler d'autre chose que de rouge à lèvres ? » Monica dit :

— En tout cas, il est drôlement...

Et là, vu que la soirée, ce n'est pas dans les toilettes que ça se passe, je perds le reste, parce que les dames, elles sortent.

Shit de merde !

Décue, je fais partir tous les robinets et les sècheurs de la salle de bains pour me défouler. Au moment

où j'en suis à ouvrir mon dernier robinet, une femme entre et roule de gros yeux partout autour d'elle. Elle a l'air de se demander d'où vient tout ce tapage. Je la regarde, je lève les bras en signe d'innocence, comme si je n'y étais pour rien, et je la gratifie de mon plus beau sourire. Je crois que je lui ai fait peur parce qu'elle s'en retourne sur-le-champ. Et finalement, je repars raconter aux filles tout ce que j'ai entendu. En fait, je ne peux pas affirmer si Adam a une aventure avec la fille, tout ce que je peux affirmer, c'est qu'elle a l'air de le trouver beau.

— Merci, dit Sarah, vous êtes si gentilles, toutes les deux ! Une chance que je vous ai !

Puis on voit qu'Adam demande l'addition.

— C'est là qu'on va voir les couples se former, affirme Sarah, inquiète.

La serveuse s'approche, et Adam sort sa carte de crédit, qu'il lui remet aussitôt sans vérifier le montant. Puis tout le monde se lève.

C'est au tour de Sarah d'observer discrètement la scène. L'autre homme va à la réception et remet un coupon. Les deux femmes font la bise à Adam. L'homme embrasse encore l'amie de Monica sur la bouche. Sarah voit que les deux femmes quittent les lieux, mais... ensemble. Ouf ! Rien d'anormal. En tout cas, rien d'incriminant. Alors là, Sarah est tout heureuse de voir qu'Adam ne part pas avec Monica. Puis, pour ce qui est du couple, probablement que l'homme et la femme ne sont pas venus dans la même voiture et que les deux femmes ont passé la journée à faire du shopping ensemble. Mais ça, l'histoire ne le dit pas. Sarah observe la scène, les yeux pleins d'eau. Elle s'en veut d'avoir douté d'Adam.

— Il y a tant de femmes trompées, et moi, j'ai un mari extraordinaire, qui m'aime, et je lui invente des maîtresses ! Non mais, plus conne que ça, tu meurs !

Puis on voit Adam et son ami traverser la rue, Chloé leur fait maintenant dos.

— Il est si beau, hein, si élégant, dit Sarah en soupirant.

— Oh ! Oui ! Arrange-toi pour le garder, c'est une perle rare...

On les suit des yeux, pensives, ils passent alors à la hauteur du petit coin où Sarah et Chloé ont mis leur perruque quand, contre toute attente, on voit l'ami pousser Adam contre la paroi de béton et l'entraîner à l'écart.

— On dirait qu'Adam se fait attaquer ! crie Sarah en se levant d'un bond et en courant dehors.

— Attends ! ai-je seulement le temps de dire...



*Là où les soupçons
se transforment en cauchemar...*

— Ils s’embrassaient à pleine bouche, comme des fous, nous dit Sarah, livide, en s’effondrant sur sa chaise.



*Ces hommes,
bouchers de nos cœurs*

Je suis à la galerie avec une cliente, une dame de Westmoouunnt – je le dis comme ça parce que cette dame a le don d’étirer le *mooouunnt* jusqu’à Québec, en relâchant le T à fin. Une bouche molle comme ça ne se peut pas ! Cette dame, donc, en pince pour un Riopelle que j’ai acquis la semaine dernière. Je discute prix avec elle lorsque j’entends la porte s’ouvrir et je tourne la tête pour voir qui entre.

C’est Sarah.

Elle ne m’a pas avertie de sa visite.

Et moi, je n’ai pas osé l’appeler ce matin sans savoir si Adam était là.

Je dis à Luc, mon gérant, de s’occuper de Mme Westmoouunnt. Parce que les copines, ça passe avant tout. Luc, c’est mon *alter ego* à la galerie. Je ne pourrais plus me passer de lui. Il a su se rendre si indispensable, le petit coquin, que je pense lui donner une belle augmentation... Cadeau de Noël, peut-être ? Il le mérite grandement, et moi, à trente-huit ans, presque trente-neuf (mais... c’est que la quarantaine approche ? Oh nooooooooooon !), j’ai envie de me payer un peu de bon temps enfin. Il faut dire que, pendant quelques années, je ne l’ai pas eu facile... Mais depuis que Luc est là, je peux me reposer sur lui et je peux enfin sortir sans m’inquiéter pour la galerie.

J’emmène Sarah dans mon bureau et je ferme la porte derrière nous. Elle s’assoit dans mon gros fauteuil mauve en forme de fleur (finalement, j’ai décidé de le garder). Avec son teint blanc de porcelaine, elle ressemble à Alice au pays des merveilles. De grosses larmes coulent sur ses joues. J’approche une chaise de la sienne et je tiens sa main.

— Oh ! Sarah ! dis-je, puis je pleure aussi.

Je pleure sur sa vie brisée, sur celle de Léa et Camille, sur ses rêves évanouis, et sur les miens aussi, je crois.

De même que sur toutes ces relations amoureuses qui nous font tant souffrir, nous, les femmes. Ces relations qui nous chamboulent les idées. Qui nous brisent le cœur.

On s’étreint toutes les deux, moi au bout de ma chaise droite, et elle, dans son gros fauteuil en fleur. Je ne dis rien. On se comprend.

Puis elle parle d’un filet de voix.

— Adam est revenu très tard à la maison hier, aux petites heures du matin. Je ne dormais pas, évidemment. Il s’est couché. Je lui faisais dos. Il savait que je ne dormais pas. Il a dit qu’il voulait me parler. J’ai dit : « Pas la peine, je sais déjà. » Il a dit que je ne pouvais pas imaginer ce qu’il voulait me dire, que c’était épouvantable, que je ne pouvais pas savoir, c’était impossible même d’y penser. Je lui ai dit que je savais qu’il était homosexuel. Puis je me suis retournée et je l’ai regardé. Il pleurait. C’était atroce. Je n’avais jamais vu Adam pleurer. Toutes ces années qu’il a passées à feindre me sont remontées dans la gorge, tu comprends, je lui en voulais, j’étais furieuse, mais en même temps, comment lutter à armes égales ? Contre une femme, j’aurais pu me battre, mais un homme ? En même temps, je réalisais que je l’avais perdu à tout jamais. Tu comprends ? Ça m’a frappée comme un coup de poing dans le cœur. J’avais si mal. Je pleurais, je pleurais, je ne pouvais plus m’arrêter... Je pensais à Léa et Camille. Je

pensais à tout ce qui allait s'ensuivre et je ne pouvais pas supporter la douleur. Ma vie m'est apparue comme un jeu de dominos, une pièce tombe et toutes les autres suivent... Je me suis levée, il fallait que j'arrête de pleurer comme ça, j'avais peur de réveiller les petites. Alors je suis allée dans la douche, je n'ai même pas pris la peine d'enlever ma chemise de nuit. J'ai fait couler l'eau. Ma chemise de nuit me collait au corps. Je ne sentais même pas que l'eau était froide. Adam est venu me rejoindre. Il était nu. Il m'a prise dans ses bras puis il a fermé les robinets. Il m'a enlevé ma chemise de nuit et il m'a enveloppée dans une grande serviette. Il m'a serrée si fort contre lui que j'en étouffais presque. Il m'a dit qu'il était désolé, que je ne méritais pas ça, et il a dit qu'il m'aimerait toujours. Aimer, qu'il a dit, tu te rends compte ? Et nous avons pleuré, nous avons tellement pleuré, t'as pas idée. Il m'a juré qu'il prendra toujours soin de moi, que jamais j'aurai besoin d'argent. Il s'en va, Justine. Il s'en va rester avec lui...



*Une pour toutes,
toutes pour une*

La vie reprend doucement son cours. Chloé et moi, on fait tout pour aider Sarah. Que peut-on faire pour une amie dans un cas pareil ? Rien. Rien d'autre qu'être là. On aurait bien aimé prendre un peu de son chagrin. L'amitié peut faire beaucoup, mais pas ça.

Puis, pour l'occuper, je lui ai proposé de se charger de la publicité de mon prochain vernissage. Je sais qu'elle en est capable. Mais je pense surtout que le temps qu'elle consacrera à cette activité sera du temps acheté sur sa guérison.

Sa vie sans Adam. Son mari homosexuel.

Sarah me dit :

— On fait le vernissage dans l'entrepôt de la galerie.

— Comment, dans l'entrepôt ?

— Oui, tu as bien entendu, dans l'entrepôt de la galerie ! Ça va être magnifique. On va inviter les gens à se rendre dans un endroit gardé secret, et de là, on va les emmener à l'entrepôt dans des autobus.

J'ai eu raison de lui confier cette responsabilité, je vois déjà qu'elle a du flair. Elle poursuit, allumée :

— On va suspendre les tableaux grand format sur des fils métalliques reliés de part et d'autre de la salle, pour les plus petits et pour les sculptures, on va faire une installation, un genre de forêt ou sentier, et on va y accrocher les tableaux sous des éclairages différents pour les mettre en valeur, qu'en penses-tu ?

— Wow ! Super, j'aime l'idée, c'est vraiment pas conventionnel !

J'ai réussi à obtenir des tableaux d'artistes très en vogue de partout dans le monde, des grands formats en plus, alors je vois très bien ce qu'elle veut dire. Le vernissage prend une ampleur qui dépasse mes attentes.

— J'ai besoin de fonds pour financer tout ça : les assurances, le traiteur, les tableaux que je n'ai pas en consignment et que je dois payer, le transport. Ça va être cher, dis-je.

Sarah a tout prévu.

— J'en ai déjà parlé à Chloé. On va faire une prévente. Elle va demander à son père de signer personnellement quelques cartons d'invitation adressés spécialement à ses amis fortunés. Il a dit : « Si c'est pour aider Justine, je veux bien solliciter mes amis. » Adam m'a dit qu'il inviterait tous ses clients aussi. Et puis, on a notre liste internet et Facebook. On va y arriver, tu verras !

Mon père aussi m'a proposé son aide, que j'ai acceptée avec joie, mais je lui ai interdit de travailler plus qu'il n'était capable. J'ai demandé à ma mère de le surveiller et de sonner l'alarme dès qu'elle verrait un signe de faiblesse ! Pour ça, je sais que je peux me fier à elle.

Heureusement que je suis bien entourée, car plus le temps avance, plus j'ai la frousse, c'est si facile de se planter, dans ce milieu, les critiques sont si méchants et intransigeants, la zone grise n'existe pas pour eux.

Puis je me suis mise à compter les « dodos » avant le grand jour.



Ma mère...

Sarah, Chloé, ma mère et moi sommes à la boutique de la dame qui m'a si gentiment prêté les perruques. Elle s'appelle Mercedes. Nous y sommes retournées plusieurs fois depuis l'anecdote des perruques. Elle nous aide à choisir nos vêtements pour le vernissage. Elle en a même acheté spécialement pour l'événement.

Qui dit que les femmes ne sont pas solidaires ? Je vois des femmes partout qui se regroupent en clubs de lecture, en soupers de filles, en voyages avec des amies ou des sœurs, des femmes qui suivent des cours ensemble, etc.

Nous l'avons recommandée à toutes nos amies, qui à leur tour, l'ont recommandée aussi. Le bouche à oreille aidant, ses affaires vont maintenant beaucoup mieux.

Elle me propose une tenue très aguichante et dit :

— Regarde ce que je t'ai déniché ! C'est époustouflant de simplicité !

Une dichotomie dans les termes, mais je comprends le topo. C'est une robe bandeau blanche, très simple. En fait, ce sont deux bandeaux : un qui forme le corsage, et l'autre, la jupe. Ils sont reliés ensemble à l'aide de grands X qui se croisent aux omoplates et qui laissent mon dos complètement dénudé jusqu'à la base des reins. C'est assez provocant, j'en conviens. Je m'assume. Et Dieu merci, je suis encore capable de la porter, mais pas pour bien longtemps encore. Alors, j'en profite avant que je tombe en ruines et que je change de dizaine ! D'ailleurs, en art, ne faut-il pas provoquer pour attirer l'attention ?

Je fais remarquer à ma mère un joli tailleur noir, très « classe ».

— Tu veux que je m'habille en mémère ? me répond-elle, en me dévisageant d'un œil mauvais, comme si je l'insultais.

Je me demande pourquoi je veux qu'elle soit dans les normes, alors que je suis moi-même hors normes. Puis je réalise qu'au fond je lui ressemble beaucoup.

Ce qui nous agace chez les gens, ce n'est pas tant leur différence, mais bien leur ressemblance !

J'ai toujours voulu une mère « normale », comme celles de mes petites amies. Aujourd'hui, dans la boutique de Mercedes, je me rends compte que je n'aurais pas pu vivre ma différence si je ne l'avais pas eu comme mère pour me le permettre.

Et brusquement me vient une bouffée d'amour pour elle, et je la serre dans mes bras presque à l'étouffer.

Elle ne comprend pas cet élan inattendu. Peut-être qu'un jour je le lui expliquerai.

— T'as raison, maman, tu es bien trop jeune pour ce tailleur noir, on va trouver autre chose. Après tout, on s'en va pas à un enterrement !

Elle me sourit, contente d'avoir été comprise, puis ajoute :

— Regarde plutôt la petite robe là aux motifs un peu psychédélics, celle avec des losanges orange et noirs.

Alors je dis :

— Essaie, voir...

Elle sort de la salle d'essayage, ravie. Chloé, Sarah et Mercedes adorent. Moi pas. Ça me semble un

peu trop farfelu pour son âge. Je me dis : « C'est encore la petite en toi qui n'aime pas ? » Et je me répons : « Oui, c'est bien elle ! » Je déclare donc :

— Maman, tu es merveilleuse !

C'est la première fois de ma vie que je fais un tel compliment à ma mère. Elle me regarde, et je vois bien qu'elle en est consciente aussi, car je vois ses yeux se voiler. Je la serre de nouveau dans mes bras, elle me tapote le dos.

— Je t'aime, ma petite maman.

— Moi aussi, Justine, je t'aime tellement et je suis si fière de toi !

— Merci, maman, merci de me le dire.

Puis joyeusement, on se met « sur les cas » de Chloé et de Sarah, car le grand jour arrive bientôt.

Et finalement, le grand jour, c'est aujourd'hui.



*Le chic, le chèque...
et le choc ?*

Nous attendons au moins quatre cents personnes, et tous les artistes qui exposent ont confirmé leur présence. C'est l'événement culturel le plus médiatisé, à l'heure actuelle, dans le domaine des arts au Canada. Les journalistes nous ont fait bonne presse pendant toute notre campagne. Beaucoup de gens importants des régions de Montréal, Toronto, New York ont confirmé qu'ils seraient de la partie.

Mes deux amies m'ont beaucoup aidée, même Chloé qui est si occupée avec ses divorces. Elle a demandé à son père de me laisser en consignment un Riopelle extraordinaire datant des années 1940 et un Borduas de la même époque, que je pourrai vendre. Nous les avons mis dans une petite pièce à l'écart où joue en boucle un documentaire sur le mouvement automatiste et le *Refus global*. J'ai aussi un Marcelle Ferron et un Piet Mondrian. Et j'ai évidemment de merveilleux artistes contemporains.

Des amies, c'est si précieux dans la vie.

Sarah quant à elle m'a déniché une œuvre majeure de Betty Goodwin et elle a rencontré certains artistes que je n'ai même pas eu le temps de voir. Tout est rodé au quart de tour. Je n'ai pas le choix, j'ai tout risqué dans cette entreprise. Qui ne risque rien n'a rien, comme on dit. J'aime oser, mais quand même, je ne suis pas prête à finir ma vie dans la misère.

Je me tiens à l'entrée de l'entrepôt avec Luc pour accueillir les invités. Luc est impeccable, rasé de près et parfumé d'une eau de toilette aux accents boisés, vêtu d'un complet noir avec nœud papillon de la même couleur. Il est très élégant. Je sens que son charme opère auprès des femmes. Bonne chance, mesdames, je n'ai jamais vu quelqu'un de plus fidèle... Pour ma part, je sens qu'on me détaille de la tête aux pieds.

C'est vrai que je ne passe pas inaperçue dans ma petite robe bandeau. Merci, Mercedes ! J'ai remonté mes cheveux et je les maintiens à l'aide d'un large anneau doré... Je suis si excitée, je suis persuadée que cette soirée sera un succès.

Chloé et Sarah sont aussi magnifiques, toutes les deux. De les sentir près de moi me fait chaud au cœur dans un moment intense comme celui-ci.

Chloé porte une robe bustier vert émeraude, assez courte, avec une large ceinture blanc cassé à la taille. La couleur de sa robe va merveilleusement bien avec ses beaux cheveux roux. Sarah a opté pour la simplicité et l'élégance, comme à son habitude. Elle porte une jolie robe bleue BCBG à la coupe parfaite. Mes amies sont mes yeux. Les serveurs circulent avec des coupes de champagne, cadeau du bon papa de Chloé.

Mon père est là, je le retrouve tel qu'il a toujours été, prêt à m'épauler dans n'importe quelle situation, mais un peu vieilli cependant à cause de son infarctus. Il m'a toujours encouragée dans mes projets, même s'ils n'étaient pas toujours bons, j'en conviens. Pauvre petit papa, il a eu parfois du mal à me suivre... Justement, je le vois là en train de parler avec un autre homme. Au même moment, il regarde dans ma direction et m'adresse un doux sourire. Il a l'air fier de sa fille. Je lui adresse un petit signe de la main. Je l'aime tellement. Ma mère, elle, joue à la reine des lieux. Ce n'est pas elle que je vais trouver dans un coin, toute seule. On jurerait que c'est son exposition. Non mais, c'est de la voir dans sa robe orange et noire des années 1960 ! C'est quelque chose ! Parfois, je me demande pourquoi mon père l'a choisie. Ils

sont si différents. Je pense plutôt qu'il s'est laissé choisir, comme plusieurs hommes d'ailleurs.

Et là, pendant que je parle avec un couple venu spécialement de Vancouver pour mon Betty Goodwin, je fige.

Chloé est en grande discussion avec quelqu'un. C'est le portrait de Jonathan, mon bel artiste. Je me sens défaillir. Se peut-il que ce soit lui ? J'ai peine à me concentrer sur les gens avec qui je parle, je les entends en sourdine, mais je ne comprends pas ce qu'ils disent. Ils me regardent maintenant d'une drôle de façon. Je ne peux détacher mon regard de cet homme.

Peut-être l'a-t-il senti ?

Il se tourne vers moi. Il me détaille de la tête aux pieds, ou plutôt, il m'arrache du regard le peu que j'ai sur le dos.

Je me sens frémir.

Il hoche la tête de façon quasi imperceptible.

Ouuuufff ! Ce n'est pas Jonathan.

Mais je sens l'appel du mâle et je ne me trompe jamais en cette matière. Ses lèvres esquissent un sourire. Puis Chloé se retourne, ses joues sont en feu. Elle me voit et prend l'homme par le bras pour se diriger vers moi afin de me le présenter. Je l'observe tandis qu'il avance : grand, plutôt maigre, il porte un jeans étroit juste assez usé, une ceinture couleur noisette, un veston de lin beige à la coupe parfaite, une belle chemise à larges rayures bleues et blanches, et des souliers en cuir de couleur assortie à sa ceinture. Il a la mâchoire carrée, un nez droit et les cheveux très noirs. Il fait très viril malgré sa minceur. De loin, il me sourit. Ouf ! Il ne me reste que quelques pas pour me ressaisir. Chloé est maintenant devant moi. Elle est vraiment tombée sous le charme. L'homme prend aussitôt les devants et me dit de sa voix grave :

— Je suis vraiment ravi de faire enfin votre connaissance, Justine. J'ai beaucoup entendu parler de vous.

— C'est François, fait Chloé, c'est lui Zib, l'artiste que tu aimes beaucoup.

— Euh... oui, c'est vrai, j'adore vos sculptures !

— Mais, Justine, c'est un peintre ! précise Chloé, abasourdie.

— Euh... oui, évidemment ! C'est l'énervement... Contente de vous rencontrer, dis-je, en lui tendant la main.

Quelque chose en lui me trouble... Et pas seulement le fait qu'il ressemble étrangement à Jonathan.

Comme c'est Sarah qui a fait les arrangements avec lui, je n'ai pas eu l'occasion de le rencontrer avant. Il a sur moi un attrait que je ne sais définir. Il prend ma main, mais il ne s'en contente pas.

C'est un homme gourmand.

Un HOMME, un vrai ! Ça se sent. Ça se voit. Un mâle alpha, pour sûr !

Il garde ma main et s'approche pour me donner un baiser sur la joue. J'aime son parfum.

Il en profite pour me glisser à l'oreille que je suis époustouflante. Il m'embrasse alors sur l'autre joue, non sans plonger au passage ses yeux verts dans les miens, mine de rien. Je sens sa peau contre la mienne, il s'attarde plus que de raison, et tout d'un coup me viennent des pensées qui se superposent dans ma tête comme autant d'éclairs. Des images de ma folle nuit avec Jonathan m'assaillent.

Je lève les yeux et je croise le regard rembruni de Chloé. Elle voit bien que cet homme me bouleverse. Et je vois bien que cet homme lui plaît aussi.

En fait, il est de ce type d'hommes qui plaît à toutes les femmes. Il a le chic, sûrement le chèque, à voir la façon dont il est habillé et le prix de ses œuvres. Reste le choc ! À découvrir...

Me ressaisir... Je regarde ses lèvres et je me dis qu'il doit bien embrasser.

Et un homme qui embrasse bien baise bien !

Je retrouve un peu mes esprits, j'ai tellement eu l'air gourde ! Chloé me demande si tout va bien.

— Oui, oui, un coup de chaleur, c'est tout, il fait si chaud, c'est peut-être la ménopause...

Chloé me regarde bizarrement et dit :

— La ménopause ?

— Euh... Enfin, c'est une façon de parler, pas pour moi, bien sûr, c'est pour rire !

— Effectivement, c'est sûrement pour rire, enchaîne Zib sur un ton taquin, parce qu'à vous voir on pourrait dire que vous cachez très bien votre jeu ! Mais je veux que vous me tutoyiez, ajoute-t-il, et si vous permettez, je le ferai aussi...

— Oui, bien sûr, ça facilitera nos ébats, euh ! nos échanges, pardonnez-moi, c'est la tension des derniers jours...

Pour en remettre, je ris comme une gamine qui vient de rencontrer son premier petit ami. Je prends Chloé par le bras et je dis au bel artiste à quel point mon amie est extraordinaire. Chloé, humble comme à son habitude, répond :

— Mais non, je n'ai rien fait, c'est Justine qui est extraordinaire.

— Écoutez-la pas, dis-je, Chloé est...

Et Zib m'interrompt.

— Elle a raison lorsqu'elle dit que tu es extraordinaire, je suis tout à fait d'accord avec elle. Cette exposition que tu as montée est simplement magnifique, je suis impressionné.

— Merci beaucoup, dis-je. C'est un travail d'équipe, et j'ai la chance d'être très bien entourée, et bien sûr, il ne faut pas oublier qu'on ne fait pas d'expositions sans avoir de bons artistes...

— Mais que serait un bon artiste sans un bon galeriste pour exposer ses œuvres ? fait remarquer Zib.

Re-coup de chaleur.

Puis je sens des bras qui m'enlacent fermement la taille et qui m'attirent vers un groupe de gens. « Justine », m'interpelle Éric, un galeriste de New York que je connais très bien et avec qui j'entretiens, je dois le dire, une relation un peu plus qu'amicale. Éric a le chic et le choc, mais pour ce qui est du chèque, il est toujours fauché ! D'ailleurs, il est mon pendant masculin, car Éric, tout comme moi, ne veut pas d'attaches. Il me dit :

— Viens que je te présente, ma chérie.

Ouf ! Mon sauveur ! Reconnaissante, je me laisse entraîner par ses bras puissants, qui ne me laissent pas le choix, de toute façon.

Je passe le reste de la soirée à éviter le bel artiste. Lui passe le reste de la soirée à me chercher du regard. Je change de place quand je le vois s'approcher. J'ai même foncé sur lui une fois en me retournant trop vite et j'ai renversé ma coupe de champagne qui a éclaboussé sa chemise. Juste en haut de la ceinture. J'ai mis ma serviette de table sur la tache pour l'essuyer. Hum ! Je me suis dit : « Merde ! Pas un *six-pack* en plus ! »

J'étais un peu dans la lune en épongeant le tissu, puis je me suis rendu compte qu'il ne disait pas un mot. Je l'ai regardé et j'ai vu son petit air amusé. J'ai dit :

— Pardon, il faut que j'y aille.

Comme si je pouvais m'en aller. Conne, tu dis ?!

J'ai aussi invité à la soirée Philippe Le-bon-parti qui, malgré notre histoire, est resté un bon ami, et ce, il faut bien le reconnaître, grâce à ma mère. Philippe a invité ses amis médecins, qui ont acheté des tableaux. Il m'a d'ailleurs beaucoup aidée à préparer mon vernissage. Il se tient près de moi, je le sens prêt à intervenir à la moindre occasion, et surtout... quand Zib est dans les parages. Là, en toute franchise, Philippe me tape sur les nerfs pas à peu près, il s'approche et me touche comme si on était en couple et que je lui appartenais ! Non mais... il a peut-être oublié qu'il a déjà eu sa chance ! Il prend son

air protecteur des grands jours et, devant Zib, il me fait des remarques comme s'il avait tout organisé avec moi ! Il m'a même fait le coup du baiser dans le cou !

Je vais d'un groupe à l'autre. Les journalistes prennent beaucoup de photos. Je vois qu'il y a là pas mal de représentants des grands quotidiens francophones et anglophones, et aussi des journalistes de revues à potins. S'ils se sont déplacés en si grand nombre, c'est que mon vernissage ne passe pas inaperçu auprès de la communauté artistique. Je me dis qu'au moins on en parlera, reste à voir de quelle façon !

Je réalise que je fais toujours un balayage des yeux sur la salle et que, au fond, c'est Zib que je recherche. Il se tient près de ses tableaux. Je vois des gens lui parler. Souvent des femmes, qui ont l'air ravies si j'en juge par leur visage épanoui. Ah ! C'est que le charme n'opère pas seulement sur moi et Chloé ! Puis, je le vois se diriger vers cette dernière. J'observe la scène tout en parlant avec un journaliste de *La Presse*. Finalement, je remarque qu'il va vers la sortie.

Ouuufffff ! Il s'en va ! Enfin !

Je suis soulagée qu'il ne vienne pas me saluer. Je préfère qu'il reste loin de moi. Je me sens en danger.

La soirée est une réussite totale. Les points rouges s'accumulent sous les œuvres. Un point rouge, c'est une vente, et si je n'en ai pas, c'est moi qui serai dans le rouge ! Alors, pas besoin de vous dire que je jubile chaque fois que j'en vois la couleur ! Je fais des ventes extraordinaires, au-delà de mes espérances, ce qui signifie que j'ai bien choisi mes artistes. Les gens sont réunis par petits groupes aux allures hétéroclites, les BCBG côtoient les plus excentriques et vont de groupe en groupe, butinant çà et là, verre de champagne à la main. J'ai organisé le vernissage sous forme de coquetel dînatoire, aussi les serveurs se promènent d'un groupe à l'autre et offrent de délicieuses bouchées. Tout est parfait.

Le vernissage tire à sa fin. J'ai mal aux pieds dans mes sandales à talons hauts. Mais je fais bonne figure. Je vais reconduire les derniers visiteurs. Je verrouille la porte et je me tourne vers mon monde, mon petit monde qui est resté jusqu'à la fin et que j'aime : mes parents, Chloé, son père, Sarah, Luc, Éric, Philippe – car je dois lui donner ça, depuis que je l'ai quitté, Philippe a toujours été là pour moi –, et quelques autres amis intimes. Alors là, c'est l'explosion, tous applaudissent très fort et m'embrassent. Je suis si heureuse, tout a marché comme sur des roulettes !

— Jamais je ne pourrai assez vous remercier, dis-je, tout émue. C'est grâce à vous tous que cet événement a pu se concrétiser, car je n'y serais jamais arrivée toute seule ! Je vous en serai redevable à jamais ! Je vous aime !... Et maintenant, place à la fête ! Yé !

Pour célébrer, j'ai réservé un bar de la rue Saint-Laurent. Mon ami DJ m'a offert de s'occuper de la musique avec un autre DJ new-yorkais de sa connaissance. Tous les artistes sont invités ainsi que tous ceux qui ont participé à l'événement, et aussi, mes proches amis. Plus ou moins deux cents personnes. Mon père ne nous suit pas ; ma mère, oui, vous l'aurez deviné.

La musique est super, les disc-jockeys nous offrent une remarquable performance. Tout le monde danse, s'amuse, on s'éclate pour célébrer ce vernissage qui a causé tant de stress, mais qui est un triomphe sur toute la ligne. Je me promène d'un groupe à l'autre, mais la plupart du temps, je me fais happer par quelqu'un qui m'entraîne vers son groupe. Philippe vient m'inviter à danser. J'accepte. Après tout, nous sommes des amis ! Des images me reviennent, et je me rappelle à quel point nous étions heureux ensemble... avant que n'arrive toute cette histoire. Nos fous rires, nos baisers passionnés, nos baisers enflammés... Ouf ! Je mets ma main sur son bras et je sens son biceps, c'est qu'il n'a rien perdu de sa forme. Je dois admettre que, parfois, je me demande si je n'ai pas été trop dure avec lui.

On dirait qu'avec le temps les griefs qu'on avait contre quelqu'un s'estompent et on finit par ne retenir que le bon... Peut-être que, par quelque tour de magie, notre cerveau, c'est le positif qu'il aime engranger ! Heureusement, d'ailleurs, parce que si c'était le contraire, il y aurait bien des gens malheureux...

Et là, tout à coup, sur la piste, juste à mes côtés, je le vois...

Shit ! C'est Zib.

Il danse avec Chloé. C'est que je la connais, ma copine, et elle me paraît envoûtée par son charme. Elle rit beaucoup.

Zib cherche mon regard. Son bras effleure le mien, et je frissonne. Il me trouble comme ça ne se peut pas. J'en perds tout mon aplomb. D'instinct, Philippe me serre contre lui.

Je pense à Chloé.

Zib me regarde dans les yeux.

Je pense à Jonathan.

Et aussi à Philippe.

Je repense à Chloé, qui semble en pincer pour lui.

Nos DJ sont enflammés, nous arrêtons de danser pour les regarder. Ils ont l'air très pris par leur musique et s'affrontent en duel en mettant des bouts de chansons disparates, l'ambiance est fantastique. Tout le monde se mêle sur la piste. Luc m'attrape et me fait tourner, nous rions, sa femme vient nous rejoindre. Finalement, Zib est là, debout devant moi.

— On danse ? me dit-il, tout simplement.

Je n'ai pas le temps de répondre que déjà il m'attire contre lui. Il y a de telles attractions dans la vie qu'on n'y peut rien ! Il m'enveloppe de son chaud regard. Ses yeux parlent. Je me sens un peu soûle, vu tout l'alcool que j'ai bu pour fêter ma victoire. Je mets les bras autour de son cou. Nos gestes deviennent plus langoureux. Et mon corps, presque nu dans ma petite robe bandeau, s'offre déjà à lui. Je sens ses mains plaquées au creux de mes reins. Je ferme les yeux et me laisse entraîner par la musique, puis je cache ma tête au creux de son épaule. Lorsque j'ouvre à nouveau les yeux, c'est pour tomber... dans le regard de Chloé, qui danse avec Philippe.

Ouch ! Quatre yeux qui me fusillent.

Je regarde de côté, et qui vois-je ? Ma mère, ma plus-que-mère !

Re-ouch ! Six yeux qui me fusillent.

Puis ma mère me fait signe qu'elle s'en va. Sûrement qu'elle le fait exprès pour que je me détache de Zib.

Je m'excuse auprès de lui et je vais la rejoindre. Philippe s'empresse de venir nous trouver. Ma mère l'attrape par le bras et me lance :

— N'est-ce pas qu'il est beau, Philippe ?

— Oui, maman, très beau, dis-je en levant les yeux au ciel devant Philippe.

— Il est adorable, tu sais qu'il a aidé ton père à monter le nouveau cabanon ?

— Oui, maman. Merci, Philippe, tu es vraiment gentil, tu n'as pas à tout faire ça, voyons !

— Mais ça me fait plaisir, tes parents sont seuls, et j'aime bien aller les voir, comme dans le bon vieux temps, ajoute-t-il, avec une pointe de tristesse dans la voix.

— Oui, dis-je, comme dans le bon vieux temps...

— Tu viens prendre une bouchée ? me demande-t-il.

— Non, merci, je dois attendre que tout le monde parte...

— Tu veux que je reste avec toi ?

— Non, non, vas-y, toi aussi, je sais qu'il est tard et que tu travailles demain, je vais rentrer avec Sarah et Chloé.

— Je reconduis ta mère alors...

— T'es un amour, dis-je.

Ma mère déclare qu'elle doit aller aux toilettes avant de partir. Comme par hasard, une envie subite ! Je

la connais, elle veut donner l'occasion à Philippe d'être seul avec moi. Ce n'est pas très subtil...

Philippe ne perd pas une minute. De la main, il attrape le bout de mes doigts. Je ne les retire pas.

— Justine, commence-t-il, pourras-tu un jour me pardonner ? Je t'aime encore comme au premier jour...

Oh ! Que c'est difficile quand ton ex, que tu as vraiment aimé, revient après toutes ces années te dire qu'il t'aime comme au premier jour...

— Philippe, dis-je, pourquoi revenir là-dessus ? On ne peut pas effacer le passé.

— Oui, on peut l'effacer quand on sait pardonner. Je sens que tu as encore des sentiments pour moi.

— Tu m'as fait trop mal, Philippe, je suis désolée, je ne peux pas.

Je sens la main libre de Philippe glisser tout le long de mon dos. Je le regarde. Il a l'air si triste. Au fond, c'est ma mère qui a raison, il est parfait. Peut-être que je m'entête à dire que je ne l'aime plus, mais qu'en fait ce n'est qu'un moyen de défense pour me protéger. Parce que c'est sûr qu'il a tout pour me plaire : beau, intelligent, sportif mais pas trop, drôle, attentionné...

À ce moment même, si on avait été seuls, je me demande... Mais on n'est jamais sûrs de rien.

Ma mère revient, avec son petit air innocent, et elle repart avec Philippe. Je retourne vers mes invités. Je continue à me promener d'un groupe à l'autre. Puis Zib est là de nouveau. Il m'entraîne encore vers la piste de danse. Je me sens bien. On se tient étroitement enlacés. Il me dit :

— J'adore les femmes comme toi : sexy, intelligente, femme d'affaires. Tu as vraiment du chien ! ajoute-t-il en souriant.

— Oh ! Pour avoir du chien, tu n'auras jamais si bien dit ! fais-je en rigolant.

— Mais qu'est-ce qui te fait rire comme ça ?

Et je réponds de façon un peu énigmatique :

— Je me comprends...

Comme je ne peux résister à son regard interrogateur, je lui explique pourquoi l'expression qu'il a employée ne pouvait être plus juste !

Alors il dit, en serrant ma main sur son torse :

— Tu es encore plus spéciale que je ne le croyais, toi, petite coquine... Et en plus, j'adore les chiens, ajoute-t-il.

Puis il me fait faire deux tours sur moi-même et m'accueille dans ses bras. Il a un charme fou, et nous rions beaucoup. Je ne sais combien de temps nous dansons ainsi, mais à un moment, il me dit :

— Viens, allons-nous-en.

Et soudain, j'oublie tout, je n'ai envie de rien d'autre que d'être avec lui, seule avec lui. Je jette un regard à la dérobée, personne ne semble me voir, et je réponds :

— Oui, allons-y, partons !



Une folle nuit

Zib tient ouverte la porte d'une Porsche Carrera bleu marine. Je m'y assois.
 — Chez toi ou chez moi ? me demande-t-il, dès qu'il entre dans la voiture.
 Oh ! C'est que j'ai affaire à un pro.

Mais j'aime bien : pas de préliminaires !

Jouons le jeu alors...

— Chez toi, dis-je.

Il met en première, et je vois qu'il se dirige vers mon quartier. Mais bientôt, il emprunte une rue que je ne connais pas. Il s'arrête devant ce qui me semble être des usines ou des entrepôts convertis en lofts ou condos. Nous arrivons devant une porte de garage qu'il actionne de sa voiture. Une fois la voiture stationnée, nous descendons. Il me tient par la main et me guide dans un couloir sombre. Il déverrouille ensuite une grosse porte de métal. Je reste coite. S'offre à moi une immense pièce remplie de tableaux. C'est magnifique. Sur le mur du fond, une verrière qui doit lui donner une belle lumière de jour pour peindre. Un gros bac est rempli de pinceaux de toutes sortes. Une tablette de bois expose toute une panoplie de couleurs, des couleurs primaires à une multitude de dérivés de couleurs secondaires. Une imposante toile est tendue directement au mur. De gros pots de peinture jonchent le sol. On y voit l'ébauche d'une œuvre qui semble déjà belle.

— Celle-là, je la veux pour la galerie, dis-je.

— Alors je te la garde, me répond-il simplement.

— Je vais la vendre aussi vite que les autres, tu verras !

— Je me demande bien pourquoi, fait-il, dubitatif.

— Pourquoi quoi ?

— Bien, comment ça se fait que tu réussisses à les vendre comme ça, il me semble que ce n'est pas si bon que ça...

— Zib... dis-je, je les vends parce que c'est bon et très beau, ce que tu fais, c'est moderne, différent. Et ce qui est le plus important, c'est que tu as déjà ton style bien à toi. Parce que le problème, aujourd'hui, c'est que bien des gens s'improvisent peintres, mais très peu en sont de vrais. Il faut savoir discerner, et moi, j'ai l'œil pour ça... Et Sarah aussi, puisque c'est elle qui t'a déniché !

Mes yeux se posent sur un autre mur : des photos, que des photos sensationnelles. Je demande :

— Qui a pris toutes ces photos ?

— Ah ! C'est moi, j'aime bien jouer au photographe dans mes temps libres, ça m'amuse et ça me donne des idées pour mes tableaux.

— C'est vraiment très réussi, ça aussi, dis-je. Il faudra penser à faire une expo de photos !

Puis, je me tourne vers lui, nos yeux se rencontrent et se troublent. Alors Zib me prend dans ses bras, il me soulève et m'emmène dans la pièce d'à côté. Sa chambre.

L'antre du loup...

Je repense à Chloé...

Puis je ne pense plus qu'à sa bouche contre la mienne.

Il me dépose sur son lit. Il m'embrasse passionnément. Il libère mes cheveux de l'anneau qui les

retenait. Il me regarde.

— Que tu es belle, me dit-il.

Il enlève ma robe bandeau avec frénésie. Pendant ce temps, je défais la braguette de son jeans et je m'agrippe à ses hanches étroites. Ses mains sont partout sur mon corps. Nous nous embrassons fougusement, comme si nous avions attendu ça toute notre vie. Je déboutonne rapidement sa chemise. Il se lève, retire son jeans. Il s'étend de nouveau contre moi et se glisse sur mon corps. Il ne cesse d'explorer la moindre parcelle de ma peau. Notre désir transcende toute autre pensée. Et finalement, lorsque nous sommes totalement épuisés, nous nous détachons l'un de l'autre.

Nous restons couchés face à face. Zib pose sa main sur mon visage, puis la glisse le long de mon corps, de mes hanches, et me dit tendrement :

— J'adore ton corps. Il faudra me servir de modèle un jour...

Je réponds :

— Un jour peut-être...

Il me regarde, il a sûrement envie de me demander pourquoi ce « peut-être », mais il s'abstient. Nous nous en allons sur un terrain plus neutre et discutons de la vie, de l'amour, de l'amitié et de l'art. Nous rions beaucoup aussi.

Au petit matin, nous refaisons l'amour de façon un peu moins « bestiale », et plus longtemps. En fait, il est alors très tendre, il me regarde tout le temps dans les yeux, il est charmant.

Le chic, le chèque et le choc, donc.

Noooooon !!!

Alors je me lève. Il m'offre de prendre le petit-déjeuner avec lui. Je refuse, sous prétexte que je dois retourner chez moi pour mes chiens. Je retrouve mes vêtements éparpillés partout et je lui demande :

— T'aurais pas une chemise à me prêter ? Je suis un peu mal à l'aise de rentrer habillée ainsi.

— Bien sûr, me répond-il, mais à la condition que tu viennes me la rapporter !

— D'accord, on se reparle cette semaine...

Il prend une de ses chemises et m'aide à l'enfiler. Il pousse mes cheveux et dépose un doux baiser dans mon cou. Juste au bas de l'oreille. Ça, j'adore ! Il me tourne vers lui et boutonne ma chemise.

— Hum, me dit-il d'un air gourmand, tu es certaine que tu dois partir ?

— Oui, dis-je. Bon bien... à plus...

Puis je me dirige vers la porte pour sortir.

— Mais attends, tu n'as pas l'intention de t'en aller en taxi ! Je vais te reconduire chez toi...

Il me plaît un peu trop, celui-là. Je me sens sur la défensive. De gros voyants rouges s'allument dans ma tête et me signalent « D-A-N-G-E-R ». Je ne veux pas qu'il pense que je pense... Enfin, vous aurez compris... Il me dépose chez moi et il m'embrasse une dernière fois. Je ne lui offre pas d'entrer.

J'ouvre la porte de mon condo et je suis accueillie chaleureusement. C'est le bonheur d'avoir des chiens ! Quelle que soit l'heure à laquelle tu rentres, ils sont toujours heureux de te retrouver. Je les caresse tous, l'un après l'autre, puis je me jette sur mon lit. Mon petit Wilson vient me rejoindre pour se faire cajoler.

C'est que parfois, même si on est monté jusqu'au ciel, on peut aussi retomber sur terre à une vitesse telle qu'on n'a même pas le temps de se réveiller !

Plus tard en matinée, donc, j'entends le son de mon téléphone : texto de Chloé...



La gaffe...

« **T'**as couché avec ? » a écrit Chloé. Je tente une explication maladroite, mais par texto ce n'est pas évident. Je commence à écrire : « Il me plaît vraiment... » Et là, je n'ai pas le temps d'appuyer sur « Envoyer » qu'elle m'écrit :

« Tu n'es pas obligée de les avoir tous, tu pourrais au moins m'en laisser un ! De toute façon, tout ce que tu veux, c'est te faire baiser ! »



Une peine d'amitié, ce n'est pas une peine d'amour, mais ça fait mal...

Chloé ne me parle plus. Sarah ne sait pas quoi faire pour nous réconcilier. J'ai été vexée par ce que m'a écrit Chloé, mais je dois reconnaître qu'elle a raison.

J'ai été égoïste. Je n'ai pas pensé au mal que je pouvais lui faire. Pas plus qu'à celui que je pouvais causer aux hommes. Je m'en fichais, au fond, qu'ils souffrent à cause de moi. Je me suis cachée derrière ma phrase favorite, celle des hommes, « Je ne lui ai rien promis », mais j'ai oublié qu'on peut quand même tomber amoureux.

Même quand on ne veut pas.

Même quand on ne veut plus.

Même quand on dresse une muraille aussi longue que la Muraille de Chine autour de soi !

Tomber amoureux, le mot le dit, on tombe, mais pas en bas d'une colline, plutôt du haut de l'Everest !

C'est tellement plus facile quand on n'aime pas !

Comme pour certains hommes qui disent aimer une femme. Tant qu'ils ne l'ont pas eue. Et quand ils l'ont eue, ils n'en veulent plus. Parfois, le processus est même enclenché au moment de la baise. Ils pensent déjà à l'autre fille qu'ils sont en train de *cruiser* sur le Net et qu'ils ont trouvée belle. Pendant que la fille dans leur lit, elle, se demande quand il va la rappeler.

Amour sur le Net, couchette à la sauvette.

Pas d'engagement, pas d'enfants, et hop, *next* !

Je n'aurais pas dû coucher avec Zib ce soir-là. Sur le coup, je n'ai pas pu résister. C'est moi qu'il est venu chercher, et je me suis bêtement dit qu'il ne s'intéressait pas à Chloé.

J'ai pensé qu'elle comprendrait cette mathématique au premier degré.

Mais c'était sans compter sur la mathématique amoureuse, qui a ses propres règles qui n'ont rien à voir avec une simple addition.

Et moi qui jouais à la grande sœur avec Chloé. C'est plutôt elle qui m'a donné une bonne leçon.

J'ai utilisé la même logique avec Chloé que celle que j'utilise avec les hommes, c'est-à-dire celle du « chacun pour soi ». Je n'ai pas été l'amie que je croyais être et sûrement pas l'amie que Chloé pensait avoir. Alors, j'ai réalisé bien amèrement que, depuis mon presque deuxième mari, je ne m'étais jamais engagée.

Ni en amitié, ni en amour.

J'étais l'amie de Chloé tant que ça ne venait pas déranger ma vie, tant qu'on pouvait s'éclater ensemble, et tant qu'elle ne me demandait rien. Dès le moment où ça a perturbé mon petit moi, j'ai foncé tête baissée sans égard pour elle. Et je m'aperçois maintenant avec regret que, si ma vie actuelle est représentative de mon existence, c'est qu'elle est bien... remplie de vide.

« Nous trois, c'est pour la vie, qu'on clamait bien fort. Rien ne nous séparera. »

Une pour toutes, toutes pour une.

On se disait que, l'amitié, ce n'est pas comme l'amour ; on ne risque pas d'être déçues comme avec un amoureux. Mais je constate que oui, on peut être aussi déçu, et que ça fait aussi mal.

« De toute façon, tout ce que tu veux, c'est te faire baiser », a écrit Chloé.

Phrase si cruelle, mais ô combien vraie. J'avais DÉCIDÉ de ne plus souffrir. Chloé ne retourne même

pas mes appels. L'autre jour, alors que j'avais bloqué mon identité pour ne pas qu'elle la voie sur son afficheur, elle a raccroché quand elle a entendu ma voix. Et puis, une autre fois, je l'ai rencontrée au guichet de la banque, elle est ressortie dès qu'elle m'a vue. Ce jour-là, j'ai pleuré à chaudes larmes. J'ai perdu ma belle Chloé. Elle avait une grande place dans mon cœur. Et maintenant, il ne reste qu'un trou noir à l'endroit qui lui était réservé.

Mon cœur troué par balle.

Chloé si vraie, si pure. Un peu comme la petite sœur que je n'ai jamais eue. Un peu comme la petite sœur que j'aurais voulu avoir.



*Le plus beau trio
du monde*

Zib est à la galerie. Je l'ai appelé pour lui remettre un chèque.

— Tiens, dis-je, vingt mille dollars, le résultat de la vente de deux de tes tableaux.

— Vingt mille, répond-il, c'est beaucoup, non ? Je pensais jamais que quelqu'un les achèterait, à ce prix.

— C'est ce que ça vaut. Tu commences à être connu, et ce que tu fais est vraiment magnifique, fort... J'ai monté ta cote, et ça a marché. Te voilà lancé ! J'ai le flair pour ça !

— J'espère que tu ne seras pas déçue, Justine, parce que moi, je ne suis pas satisfait, je sais que je peux pousser encore pas mal plus et que je peux arriver à quelque chose d'encore plus fort...

— Fie-toi sur moi, Zib, produis, et je m'occuperai de la vente.

— Je ne veux pas produire pour produire. Ce que je veux, c'est exprimer quelque chose, mais je suis incapable de le traduire en peinture, tu me suis ?

— Oui, je te suis, Zib.

Au fond, je ne connais pas grand-chose de lui. Tout ce que je sais, c'est qu'il m'attire. Il semblerait que les phéromones ont leur grande part de responsabilité dans tout ça ! Les phéromones, ce sont des substances chimiques émises par le corps. Des hormones de l'amour, quoi ! On ne s'en rend même pas compte alors qu'elles sont au travail ! Ces hormones agissent aussi quand on ne peut pas sentir l'autre. On commence même à faire des *partys* de phéromones, comme des soirées *speed dating*. Tous les candidats doivent porter pendant trois jours successifs un t-shirt, pour bien l'imprégner de leurs phéromones. Ils le déposent ensuite dans un sac de congélation pour conserver l'odeur. On marque les sacs, on les étiquette, et hop là ! À vos marques, prêts, sentez !

Je songe sérieusement à me munir d'un masque de plongée à la prochaine visite de Zib !

Je suis toute chambardée chaque fois qu'il vient à la galerie. Le fait qu'il me confie ses craintes me le rend encore plus séduisant. Ce n'est pas qu'il soit beau, mais il a un charme fou. Je me rappelle nos rires, le soir où nous avons fait l'amour. Nos corps étaient comme des aimants. J'ai découvert avec lui qu'il y a un autre type de choc dans la vie. Le choc des idées. J'aime discuter avec lui. Il a toujours une idée géniale, quelque chose à raconter, il a des théories sur tout. Il connaît plein de choses. Il est tellement brillant. Tout pour satisfaire la sapiosexuelle en moi !

Mais je ne veux pas souffrir à nouveau. Encore moins depuis que j'ai perdu Chloé. Je lui parle d'elle, à quel point c'est une fille formidable. Je lui vante tous ses mérites. Zib ne comprend pas que je veuille le pousser à fréquenter Chloé. Il propose de venir me voir, mais je réponds toujours que je suis occupée. Je ne peux pas lui dire qu'elle a eu un coup de foudre pour lui. Que c'est elle qui est venue me le présenter, mais que je savais qu'elle était vraiment attirée par lui. Que j'aurais dû m'éclipser comme toute bonne amie l'aurait fait. Que ce soir-là, je suis partie sans saluer personne et que je me suis sauvée avec lui comme une voleuse. On ne s'en va pas coucher avec un homme alors que c'est sa meilleure amie qui nous le présente, et surtout, quand on voit clairement qu'elle est emballée par lui.

Sans Chloé, la vie, ce n'est plus pareil.

Les soirs de semaine et les week-ends, je me réfugie chez moi avec mes chiens et mon petit chat,

Radjiv. Je les regarde s'amuser et j'envie leur insouciance. Comme c'est simple, entre eux. Wilson, mon petit chihuahua, me tient compagnie la nuit. Il dort à mes pieds sous mes couvertures. Je n'ai envie de voir personne. Le soir, je me mets en pyjama, je m'enroule dans un jeté et j'écoute des films en boucle. J'ai encore maigri. Deux kilos en une semaine, où diable les avais-je ? Je suis un paquet d'os ! Il faudra que je fasse attention, les chiens vont commencer à me trouver appétissante...

Je suis allée me faire faire des mèches dorées et j'ai dit à ma coiffeuse de me faire une coupe anticafard. Justement, je suis sortie de là comme un cafard. Je longuais les murs, mais je tentais quand même, au passage, de percevoir la réaction des gens. Elle y était allée un peu fort. Mes mèches, qui devaient être d'un beau blond doré, sont sorties jaunes. La coupe, qui devait me donner un « look décoiffé » sans l'être, me donnait l'air de m'être battue toute la nuit. Mais c'est en rentrant à la galerie que ça s'est gâté le plus. Vous auriez dû voir la réaction de Luc, il semblait vraiment atterré. Les yeux arrondis par la surprise, il m'a dit : « Mais qu'est-ce qui t'est arrivé, ma choupinette ? » Ce qui, du coup, a confirmé mon verdict. Ma coupe était horrible ! J'ai éclaté en sanglots. Luc cherchait quelque chose à dire pour me consoler. Pauvre lui ! Il en voit de toutes les couleurs avec moi ! Lui qui a une vie si simple, avec sa femme et ses enfants.

* * *

Sarah est coincée entre Chloé et moi. Elle ne sait plus où donner de la tête. Elle sort avec une OU avec l'autre. Elle a bien essayé d'intervenir, mais sans succès. Elle a vraiment plaidé en ma faveur, pour notre trio, mais Chloé ne veut plus rien avoir affaire avec moi. Elle est très en colère et elle a raison de l'être. On peut avoir nos raisons d'être en colère, et ça ne veut pas dire que le voisin le serait aussi pour les mêmes motifs. Enfin... je me comprends... Tiens, j'aimerais bien que ma mère me dise la même chose pour Philippe, juste un petit « Je te comprends, il n'a pas été correct... » me suffirait.

Je ne veux pas faire de l'apitoiement. Ce n'est pas mon genre. Mais dès que j'ai le malheur de ne rien faire, je pleure. Par exemple, sous la douche, c'est le pire endroit : prise avec moi-même entre trois murs vitrés, je n'ai aucun moyen d'échapper à ma peine. Je sais que Zib voit Chloé. Il m'a dit l'autre jour qu'il était allé luncher avec elle, car il a des problèmes à se faire payer par son ancien galeriste. Quand il est là, je suis gentille, mais je tente de le tenir à distance parce que plus il est près, moins j'ai de résistance. C'est si dur, vous n'avez pas idée ! Et dès qu'il part, je vais sur Facebook pour voir sa photo. Souvent, je me surprends à regarder vers l'entrée de la galerie dans l'espoir de le découvrir là, de voir son beau sourire, ses yeux rieurs. Je surveille mes textos trois cents fois par jour. J'appelle chez lui pour entendre le son de sa voix sur son répondeur. Dès que mon portable sonne, je me précipite pour voir qui appelle. Mon cœur s'emballé juste à y penser. Je ne me reconnais plus ! Je ne veux pas vivre ça !

Je me l'étais juré pourtant !

Oui, je m'étais juré de ne plus jamais tomber « en amour » !

Comment guérit-on d'une telle peine ? On a inventé les Tylenol grippe, rhume, congestion nasale, toux sèche, toux grasse, toux tout, mais aucune pilule pour le mal d'amour ! Il faudra que j'organise une levée de fonds pour ça ! Chercheurs, à vos postes, s'il vous plaît ! Ayez pitié de nous toutes, les femmes amoureuses !

Je me sens éteinte. Je n'ai même pas envie de draguer. Je ne suis plus moi. Je pense à lui et je m'envole. Ça ne va vraiment pas : dodo-boulot, dodo-boulot, do-boul, dé-boul, déboule... Je suis le fantôme de ma vie et j'erre.

Un mal d'amour et une peine d'amitié par-dessus, c'est le Maglev qui te rentre dans le cœur à quatre cent trente et un kilomètres à l'heure !

Ça fait bien deux semaines que je fais le zombie quand Luc me dit :

— Ma choupinette, ça n'a pas de bon sens ! Il faut que tu te brasses un peu ! Un homme, c'est pas la fin du monde ! On a vite fait le tour, je le sais, j'en suis un !

Il est gentil, Luc, je vois bien qu'il veut me faire rire. Il fait tout à la galerie ces temps-ci. Luc, c'est l'homme le plus honnête et serviable de la Terre. Il est marié, il a trois enfants, il a toujours été fidèle, c'est un amour d'homme. Oui, ça existe aussi... Alors, je réponds en me forçant pour avoir l'air gaie :

— J'ai plus le goût de rien, je me sens comme une truite dans le fond d'une chaloupe !

Luc riposte bien justement :

— C'est que, la truite du fond de la chaloupe, quand elle se retrouve dans une galerie d'art de la rue Greene, c'est pas fort, ma Justine. Les clients commencent à jaser, il faut te brasser un peu, c'est pas bon pour les ventes.

— Me brasser, mais comment ?

— Il faut sortir de chez toi. Vois du monde, sors, bon sang ! Tiens, ce soir, j'ai deux billets pour le spectacle de Jean-Michel Anctil, et la gardienne vient de se décommander, alors je t'emmène ! Un spectacle d'humour, ça te fera du bien !

Malgré mes protestations, Luc ne veut rien entendre.

Je vais donc m'habiller et me maquiller avec soin. Je prends le temps de choisir mes vêtements comme ça fait longtemps que je ne l'ai pas fait. Finalement, pendant le spectacle, je me surprends à rire de bon cœur. Ensuite, Luc m'emmène souper, non sans appeler son épouse avant à la maison pour le lui dire. Pauvre Sophie, c'est elle qui paye la note à cause de moi. Luc a raison, il faut que je m'en sorte.

Après une bouteille de vin et un bon repas, éloignée un peu de ma peine, il me vient une idée que je partage avec Luc.

— Je vais me guérir de lui. Je vais me faire une autothérapie ! Je vais appeler Éric, tu sais, Éric...

— Oui, oui, celui qui a acheté le Ferron ou le galeriste ?

Luc associe les gens aux tableaux qu'ils achètent, il se souvient de tout, tout et tout.

— Le galeriste. Je l'aime bien, on a du plaisir ensemble, il est devenu un bon ami depuis ce temps. Un ami assez intime, pour tout te dire, il baise comme un dieu. Enfin, si les dieux baisent...

— Ils ne s'en privent sûrement pas ! affirme Luc.

— Après une bonne baise, tout va rentrer dans l'ordre, je vais reprendre ma vie d'avant et je vais l'oublier comme les autres. C'est certain qu'à rester chez moi il ne peut rien se passer. Comment n'y ai-je pas pensé avant ?

J'ai enfin un plan...



37

La guérison

J'ai appelé Éric. Il s'en vient par le prochain avion. Il a senti l'urgence de la situation et il est prêt à donner son corps à la science ! Avec lui, c'est quatre orgasmes minimum par soir ! Ça, c'est de la thérapie ! Moins cher qu'un psychiatre, sauf quand on se tape celui-ci, alors là, on fait d'une pierre deux coups ! Je suis certaine que je ne penserai plus à Zib après la visite d'Éric, et que cette idylle ne sera plus qu'un mauvais souvenir. Il ne me restera plus que Chloé... Ma douce Chloé...

* * *

Prise un...

— Je ne comprends pas, on devrait être à au moins deux orgasmes, non ? Je fais la même chose que d'habitude. Ça ne va vraiment pas bien, toi, hein ! me dit Éric.

— Je ne comprends pas non plus, c'est pas normal !

Alors il suggère, bon thérapeute :

— Essayons cette position que tu aimes tant, où tu es assise sur moi, tu sais...

— Oui, je vois... Au point où on en est !

Là, je m'installe sur lui, et nous essayons « cette position que je suis censée tant aimer » ! Je dois dire qu'Éric se démène comme jamais ! Finalement, au bout de quinze longues minutes – je le sais parce que j'ai regardé le réveil avant, pendant et après –, je déclare forfait.

— Éric, c'est assez, ça marche pas !

— Mais ça va pas du tout, ma minette, tu fais de la fièvre ?

J'éclate en sanglots.

Bouhouhou ! Grand snif ! Bouhouhou !

— C'est pas ça, Éric, je pense que je suis en amour, dis-je, entre deux sanglots.

— Viens, je t'emmène souper, *obviously*, ça ne va pas bien, ton affaire ! On va parler de ça autour d'une bonne bouteille !

Et je repars de plus belle. Bouhouhou !

— Allons, allons, ma minette, pleure pas comme ça ! C'est quoi, ce gros chagrin ? Pourquoi es-tu tombée en amour aussi, ça n'a pas de bon sens, ça ! Une fille comme toi, si intelligente ! Mais si c'est pas malheureux ! Habille-toi, ma poulette, on sort !

Je dois lui donner ça : Éric, quand c'est le temps de sortir une femme, il n'y a pas mieux, même s'il a les poches vides !

Je me dis que ce n'est pas sa faute, c'est sûrement parce que je n'étais pas en forme. Ou trop perturbée. Philippe qui ne me lâche pas. Et Zib qui me rend folle !

* * *

Prise deux...

Puis je pense à Simon. Avec Simon, ça va marcher, c'est dans la poche. Jamais de ratés en deux ans ! C'est du solide, quoi ! Texto, donc : « Hé ! Bodyboy ! On s'en fait une ce soir ? » Et certaine de la

réponse et de ma « guérison » rapide, j'appuie sur « Envoyer », la mine satisfaite.

Ça y est !

C'est comme si c'était fait.

J'attends, rivée à mon téléphone. Bruit de clochette ! Rapide, mon petit Bodyboy, me dis-je. Je lis : « Désolé, mon chou, rencontré une fille sympa, je tente ma chance ! Je t'embrasse xxx... »

Ce n'est pas possible, jamais je ne l'aurais cru ! Ça va lui passer, c'est évident ! Simon a quarante-cinq ans, et ça ne lui est JAMAIS arrivé ! J'ai hâte de voir à quoi elle ressemble, celle-là !

Merde ! C'est quoi, cette histoire !

* * *

Prise trois...

Enfin, je pense à Paul. Oui, Paul sera ravi, j'en suis persuadée. Texto : « Paul, et si on s'en faisait une ce soir ? » J'appuie sur « Envoyer ». Bon. J'attends. Bruit de clochette ! « Dis-moi à quelle heure, chérie. » « 19 h 30, chez moi » « C'est comme si j'y étais, j'apporte le champagne, bébé ! »

« Bébé ?... Que c'est ça ?? » me dis-je. Et soudain, j'ai un doute...

Mais pour faire une thérapie, il faut plonger la tête la première dans le problème, n'est-ce pas ?

Paul est là, nous avons ouvert la bouteille de champagne et nous discutons tranquillement avant l'assaut salutaire. J'ai de grands espoirs. Je commence à me sentir impatiente. Je me ronge un ongle. J'ai hâte de savoir. Paul est dans son numéro de charme. S'il savait, le pauvre, à quoi il sert ce soir. Mais enfin. Il ne perdra rien au change. Il ne manque jamais de vigueur, et son engin est toujours au garde-à-vous. Et d'ailleurs, la relation est claire entre nous. Paul est un *fuck friend*.

Finalement, j'entreprends de dénouer sa cravate. Je sens déjà qu'il se trouble. Il me caresse un sein. Je défais ses boutons de chemise. Habile, il dégrafe mon soutien-gorge d'une main. Je perçois à travers son pantalon que l'effet se fait déjà sentir. Nous continuons le déshabillage commun jusqu'à ce que nous soyons flambant nus. Il me prend dans ses bras et me porte sur le lit. Ses yeux sont pleins de désir. Je m'attelle à la tâche. J'ai hâte de connaître le résultat final. J'accélère la cadence. Puis il prend les rênes. Rien. Il le sent. Il redouble d'ardeur. Rien. Je ne sens rien.

Mais meeerrrde, qu'est-ce qui se passe là-dedans ?!

Allo, les hormones ?

Je laisse échapper tout haut ce que j'aurais dû penser tout bas. Je dis :

— Zib...

— Oui, Louise, répond Paul, avec sa vivacité d'esprit habituelle.

Je le regarde, il sourit.

— Vas-y, me dit-il, défoule-toi, on est entre amis ! Je peux prendre tous les chapeaux que tu veux. Je te donne mon corps !

Mais au bout de quarante-trois minutes de vaillants efforts – je le sais, j'ai encore regardé l'heure tout au long –, Paul lève le bâton bien haut, donne un coup final et tire au but. Puis plus rien. Je n'ai rien ressenti. Il le sait, bien sûr.

— Qu'est-ce qui va pas, bébé, t'as l'air triste ?

— Oh ! C'est rien...

— Mais... tu pleures ?

— Non, c'est rien...

— On est des amis, non ? Tu peux tout me dire...

— Ah ! Paul, si tu savais, dis-je avant de laisser tomber, comme si c'était la pire des calamités : je-

suis-en-a-mour !

— Hum ! C'est pas drôle, ça, pauvre petite chérie, déclare Paul. Et il s'appelle Zib, je suppose ?

— Oui, excuse-moi, c'est sorti tout seul tout à l'heure...

— Raconte-moi tout ça du début...

Alors je lui dis tout, en finissant la bouteille de champagne, puis on en ouvre une autre, et enfin, je m'endors dans ses bras, épuisée. Paul part le lendemain matin.

Et je me dis, dans une ultime tentative d'éradiquer l'ennemi, que de vieux amants, c'est comme de vieilles chaussettes, c'est confortable, mais ça reste une vieille chaussette et c'est bon pour la tablette.

Oui, ce dont j'ai besoin, c'est du nouveau, du sang neuf, quoi !

* * *

Prise quatre

Pas la peine de raconter...



Le pacte

La nouvelle *Justine ou les malheurs de la vertu...* Sans le sadisme du Marquis de Sade, évidemment...

Ça fait déjà un mois que je n'ai pas vu Chloé. Sarah est chez moi. Les chiens sont couchés sur la moquette, Wilson dans les pattes de mon danois, Castor, et Radjiv dans les pattes de Pollux, mon autre danois. Sarah est assise par terre et elle caresse la petite tête de Wilson, qui en ronronnerait de plaisir s'il était chat. Nous sommes songeuses, toutes les deux. Je sais qu'elle pense à Chloé. Comment retrouver notre trio d'antan ?

Tout à coup me vient une idée folle.

— Sarah, passe-moi ton téléphone !

— Il est dans mon sac, à côté de toi. Oui, là, dans la pochette. Mais qu'as-tu en tête ?

— Tu verras, tu verras...

Et je compose le numéro de Chloé. Au moins, elle répondra, mais je devrai la jouer très serrée avant qu'elle ne raccroche.

Speed talk, cette fois-ci.

Ça sonne, deux, trois coups, pourvu qu'elle réponde... Enfin !

— Allo, Sarah, fait Chloé.

J'avale péniblement ma salive et je plonge, c'est maintenant ou jamais !

— C'est pas Sarah, c'est Justine. Surtout, ne raccroche pas. Ne parle même pas, écoute seulement ce que j'ai à te dire. Je veux qu'on fasse un pacte, toi et moi : on ne doit plus se chicaner pour un homme. Pourquoi perdre une amitié comme la nôtre ? C'est beaucoup trop précieux ! Chloé, je t'aime, je m'ennuie de toi, de notre amitié, de notre trio, je regrette tellement ! Pardonne-moi, j'ai été stupide et égoïste. Non, ne dis rien, je n'ai pas fini. Sarah m'a dit que vous vous voyiez toutes les deux à l'occasion. J'ai pensé que l'on pourrait faire un pacte, toutes les deux...

Et là-dessus, je me dis qu'au moins je n'aurai pas tout perdu. Sarah a la main suspendue dans les airs au-dessus de la tête de Wilson, on dirait qu'elle ne respire plus. Je poursuis...

— Je t'énonce les règles du pacte. Un : la franchise entre nous sera pri-mor-di-ale. Deux : nous aurons chacune un calepin dans lequel on notera tout de A à Z, et de Z à A. Non, ne réponds pas encore... Et ce carnet, nous pourrons le consulter à notre guise toutes les deux, euh... toutes les trois, bien sûr, car Sarah fera l'arbitre s'il y a un problème, ajouté-je en faisant un clin d'œil complice à cette dernière. Trois : Zib n'en saura jamais rien, jamais de notre vie, cela restera toujours entre nous.

Puis, n'entendant plus rien au bout du fil, je demande :

— Chloé, tu es là ?

— Bien oui, je suis là, qu'est-ce que tu crois ? Je t'écoute...

Alors je reprends :

— Et pour finir, le choix s'imposera de lui-même. Ou il n'y aura pas de choix du tout, car ni l'une ni l'autre ne sera avec Zib.

— Tu es folle, tu veux qu'on se batte pour Zib ? me dit Chloé.

— Non, au contraire, on ne se battra pas, on saura tout de l'autre et on n'aura pas de regrets d'être

passées à côté de quelque chose, et surtout, on va conserver notre si belle amitié. Chloé, tu me manques tellement... Je te demande pardon, je n'aurais jamais dû coucher avec lui ce soir-là. Je m'en veux tellement...

Silence.

Re-silence. Re-re-re-re... bon.

J'avale difficilement. Tout à coup, mon projet me semble complètement stupide, je n'y ai pas assez réfléchi.

— Où êtes-vous, là ? demande Chloé.

— Chez moi.

Et je n'en crois pas mes oreilles, mais je retrouve ma Chloé, toujours prête à faire des folies et à entrer dans le jeu à trois cents à l'heure.

— J'apporte un contrat type pour rédiger les termes de notre entente, et aussi un pétillant pour fêter ça !

— Oh ! C'est vrai ? Je suis si heureuse ! J'ai eu tellement peur que tu ne veuilles plus jamais me revoir !

— Toi aussi, Justine, tu m'as manqué ! Se chicaner pour un homme, c'est ridicule, notre amitié vaut beaucoup plus que ça.

— Oui, beaucoup plus, les hommes passent, mais les vraies amies, c'est pour la vie. Une pour toutes, toutes pour une... Et je te jure, Chloé, je te jure sur la tête de mon père que jamais plus je ne te referai ça. Alors, vite, viens-t'en ! On t'attend ! Depuis le temps qu'on t'attend, ajouté-je, enfin réconfortée, la larme à l'œil.

Sarah vient me serrer dans ses bras.

— Enfin, dit-elle, nous serons de nouveau réunies !

Nous sommes si contentes, toutes les deux. Castor se lève sur ses grosses pattes et hurle sa joie. Wilson, quant à lui, émet son jappement si dur pour l'oreille, et il saute sur le divan pour nous rejoindre en faisant aller sa petite queue, tout heureux, sans savoir pourquoi. Pollux soulève une paupière pour voir ce qui se passe et il la referme aussitôt. Radjiv, qui est endormi dans ses pattes, s'étire un peu et il retourne aussitôt à ses rêves. Ces deux-là, ce sont deux inséparables. Comme nous trois.

J'ai proposé ça sur un coup de tête et, maintenant que les dés sont jetés, les règles me semblent difficiles à cerner. Mais après tout, rédiger des contrats relève du domaine de Chloé, non ?



La reprise

Le lendemain, première rencontre « officielle » avec Zib. En le voyant arriver, je me cache derrière une grosse poutre.

Ce qu'on peut être innocentes parfois...

Zib arrive toujours comme ça, sans avertir. Les autres artistes, eux, prennent toujours rendez-vous. Il devient un habitué de l'endroit ! Il s'avance vers Luc.

— Eh, *man*, ça va ?

Tout en disant cela, Zib pose son tableau au sol et l'appuie contre sa jambe alors qu'il tend une main vers Luc.

— Superbien, félicitations, fait Luc en secouant la main de Zib énergiquement. Justine t'a dit qu'on a vendu un autre de tes tableaux cette semaine ?

Parce que, même si c'est Luc qui a vendu le tableau de Zib, mon gérant sait que c'est moi qui lui annonce les nouvelles. Celui-là, c'est ma petite chasse gardée, mon lopin de chasse personnel, quoi !

— Oui, *cool*, répond Zib. Elle est là ?

— Oui, oui, elle est dans son bureau, vas-y, répond Luc.

Ouch !

— Je suis ici, dis-je, en sortant de derrière ma poutre, mine de rien.

Je laisse tomber mon masque professionnel, que j'avais adopté depuis le vernissage, puisqu'on joue maintenant les coudées franches. Mais il est évident que je ne ferai rien qui risque de me faire perdre encore Chloé, jamais je ne remettrai notre amitié en danger. Et d'ailleurs, tout au fond de moi, je sais que je me sers aussi de cette situation pour me cacher et m'éloigner de lui, pour être certaine de ne pas souffrir de nouveau. Le temps va peut-être tout arranger, me dis-je...

— Comme tu es jolie, me dit-il, j'adore tes cheveux remontés ainsi, ça te va très bien.

— Merci, tu es gentil...

Il est charmant, comme à son habitude. Je le vois qui me détaille. Pas de doute, le désir est encore là.

Nous sommes campés devant un Cosgrove : une femme, en fait la sœur du peintre, que celui-ci a si souvent prise pour modèle. Zib – je préfère l'appeler ainsi plutôt que par son vrai prénom, François, car Zib, c'est vite fait, ça lui ressemble, c'est Zib, un peu comme zip, c'est lui –, Zib, donc, examine la femme et me dit :

— J'adore. Cosgrove a réussi à lui donner une grande intériorité. Je me demande si un jour j'arriverai à peindre de la sorte, ajoute-t-il pensivement...

— Tu es bourré de talents, ce n'est pas pour rien que tes tableaux se vendent si bien.

— Je ne sais pas, je ne sais plus où j'en suis. J'arrive pas à me réinventer, me surpasser. J'ai l'impression de stagner, ce n'est pas ça, un artiste, je ne veux pas faire de la peinture alimentaire et peindre pour vivre, je veux vivre pour peindre, tu comprends ?

— Oui, je comprends ce que tu veux dire...

— Je ne veux pas tomber dans la catégorie des « artistes à la mode ». Je veux plus que ça. Je me demande si je ne devrais pas partir, peut-être que je découvrirais une nouvelle voie...

« Partir... » Mon cœur fait un double salto arrière...

— Mais avant, fais-je, en essayant de cacher la panique qui s’empare de moi, je veux que tu m’en fasses un, à moi...

— À la condition que ce soit un cadeau, alors... Et puis, ajoute-t-il, je penserai à toi en le peignant...

Du coup, il me fait face, son regard se trouble, je le sens sur le point de me dire quelque chose que je ne veux pas entendre. Enfin, pas tout de suite. Et jamais, s’il le faut. J’en crève d’envie par contre. Pour m’aider, je pense à Chloé. Zib a toujours sa toile emballée qu’il retient avec sa jambe.

— Viens dans mon bureau, on va regarder ça, dis-je.

Je pars et vlan ! je heurte la toile au passage, et elle tombe par terre en émettant un bruit sourd.

— Oh non ! Que je suis maladroite !

— Nan-nan, c’est pas grave, dit Zib.

Mais je sens qu’il est déçu que son tableau soit abîmé. Il remet la toile debout, j’entends des bruits bizarres à l’intérieur du papier d’emballage. Je lui fais une grimace contrite. Il m’explique :

— J’avais collé quelques pièces d’engrenage.

— Ah ! dis-je, c’est moins pire que je pensais.

— C’est que... j’en ai mis aussi quelques-unes sur la toile, pour créer un contraste entre la nature et la modernisation.

Ouch !!!

Je prends la toile et l’apporte dans mon bureau en faisant un signe désespéré à Luc, qui hausse les épaules d’un air désolé.

Comme je le craignais, certaines pièces de machinerie n’ont pas résisté au choc.

— Je suis désolée, dis-je, un peu stupidement.

Que dire d’autre ?

— Rien n’arrive pour rien, un geste manqué, je suppose, je trouverai bien une façon de le réparer...

Je vois bien qu’il n’est pas content, mais qu’il ne veut pas que je me sente mal. Zib s’installe devant moi, assumant sa virilité dans ma chaise en fleur. Je prends mon air le plus implorant pour me faire pardonner ma gaucherie, en fait, j’imite Wilson, car je sais qu’il est irrésistible quand il me fait cette petite face-là.

— Avec cet air, on te pardonnerait tout, tout, tout, me dit-il.

Je vous l’avais bien dit : irrésistible ! Alors, je tapote mon calepin de notes, fière de ma victoire.

— C’est quoi, ce truc ? m’interroge Zib en montrant le carnet sur mon bureau où est inscrit en grosses lettres « Zib : rapport numéro un », avec la date d’aujourd’hui.

— Quel truc ? fais-je en tournant vite le carnet à l’envers.

— Bien, ce carnet ! me répond Zib de manière évidente.

Ah ! Pourvu qu’il n’ait pas vu l’inscription sur le dessus !

— Rapport numéro un, dit-il, tu fais des rapports sur mon compte ?

Mon visage devient subitement cramoisi.

— Mais, pourquoi je ferais des rapports sur toi ?

— C’est ce que je me demande justement !

— Bien, moi aussi, c’est ce que je me demande ! Comme il n’y a pas de raison, c’est que j’en fais pas, c’est tout !

Et je bafouille en désignant un homme habillé en jeans qui vient d’entrer :

— Bon, si tu permets, j’ai du travail, c’est un excellent client.

— Oui, oui, je m’en allais, moi aussi, je te suis...

J’ai Zib sur les talons alors que je me dirige vers l’homme. L’abruti – ce n’est pas sa faute, mais en tout cas – me dit très fort :

— Ah ! C'est vous, madame Justine. Comme ça, vous avez un problème avec la toilette ! Montrez-moi ça, et j'irai chercher mes outils après.

Zib a le chic de ne rien dire.

Quelle double conne j'ai fait de moi-même !



Le carnet de notes

Je relate la rencontre dans mon carnet et puis j'ajoute :

Constat numéro 1 (Justine) :

« Zib a été charmant, même si j'ai abîmé le tableau qu'il m'a apporté pour l'exposer.

« Il a vu le calepin de notes avec son nom dessus, alors fais attention de ton côté, sinon nous serons dans la merde, toutes les deux.

« Il était mal rasé, un vieux t-shirt, un jeans troué avec des vilains spots de peinture dessus, j'espère qu'il se lave.

« Pas de rendez-vous planifié, il reviendra la semaine prochaine me livrer son tableau "rapiécé".

« On a dit qu'on se disait tout, non ? C'est bien marqué dans notre contrat à la page 12 de 25, alinéa B, 5 petits i. »

* * *

Alors que je suis chez moi avec Sarah, Léa et Camille, et que nous regardons un dessin animé à la télé, j'entends un bruit de clochette. Comme c'est plaisant, la vie qui reprend, les textos de Chloé, ça m'a tellement manqué ! Je dis à Sarah :

— Chloé envoie ses notes !

Et aussitôt, Sarah se lève et vient lire le texto derrière moi, en fait, c'est une photo des notes qu'elle a prises directement sur son téléphone. Elle est moderne, la Chloé, je dois voir comment on fait ce truc !

Constat numéro 1 (Chloé) :

« Zib est venu me voir au bureau – lunch après. Son dossier est compliqué, le galeriste ne veut pas payer, il a déclaré faillite, mais j'ai découvert qu'il a transféré des actifs juste avant sa faillite, on va essayer de prouver ça. J'ai du retard sur toi, ma Justine, c'est la deuxième fois que je le revois depuis le vernissage et pour des raisons professionnelles plutôt.

« Sommes allés prendre un lunch vite fait au Café Veritas, à côté du palais de justice. Était d'une propreté immaculée, chemise repassée, beau jeans tout propre, rasé de près, bref, très appétissant ! Vraiment, rien comme t'as décrit, à croire qu'on n'a pas rencontré le même homme !

« On a dit qu'on se disait tout, non ? C'est bien marqué dans notre contrat à la page 12 de 25, alinéa B, 5 petits i. LOL... »

Garce, tu dis ?

Puis, un bonhomme sourire qui souffle un baiser.

Sarah me dit :

— La compétition sera féroce, à ce que je vois !

— Ouais, je réponds, pensive.

La vérité, c'est que je n'ai parlé ni à Chloé ni à Sarah de ma cure ratée d'une semaine, ni du fait que je n'ai plus envie de coucher avec personne. Sauf... avec lui !

Je continue à lire à voix haute :

« Très beau lunch, m'a posé plein de questions sur ma profession, ma vie. Pas bavard quand il s'agit de

lui, plutôt humble, hein ?

« Ciao, bella...

« LOL »

Je dis :

— Hum !... La coquine !

Sarah, elle, pouffe de rire. En fait, elle se bidonne réellement de toute cette histoire. Puis je lui propose de venir à la cuisine et de laisser les petites regarder la télé.

— Parlons de toi, Sarah. Nous sommes là à te mêler à nos histoires de fous, ou de folles plutôt, et on oublie tout ce que tu vis !

Tout en parlant, j'ouvre le frigo et j'y prends une bouteille de vin blanc. Sarah s'assoit sur le tabouret de mon comptoir-lunch. Je reste de l'autre côté et je sors des craquelins et du fromage.

— C'est difficile, dit Sarah en repoussant une mèche de cheveux. La maison est si vide, et les jumelles ne comprennent pas vraiment que leur père est parti. J'ai beau leur dire, mais elles me demandent toujours quand il va revenir. Tu sais, Justine, le pire, c'est que je l'aime encore, malgré tout. C'est pas comme s'il était parti pour une autre femme, tu vois ? Qu'est-ce que je peux, moi, contre un homme ?

C'est vrai, ça, aucune compétition possible, mais pour l'ego, c'est moins dur. Et Sarah poursuit :

— J'aimerais le haïr, mais je ne peux pas. Je sais que c'est pas sa faute s'il est gai. Mais si je pouvais l'haïr, ça m'aiderait à passer à travers.

Pourquoi les femmes ont-elles besoin de crucifier l'homme qu'elles ont aimé pour accélérer la guérison ? Les hommes ne font pas ça, eux !

— Tu ne t'es jamais doutée de rien ? lui dis-je en lui servant du vin.

Sarah inspire longuement et fait la moue.

— Non, pas pendant que nous étions ensemble, mais après, je me suis rappelé des scènes où j'aurais pu le deviner. Je comprends maintenant pourquoi mes petits déshabillés ne lui faisaient pas d'effet... J'avais même acheté des bas résille avec jarretelles, il ne s'en est même pas aperçu. Je pensais que c'était moi, le problème, qu'il me trouvait moins attirante. Là-dessus, je suis rassurée ! C'est toujours ça de pris... Pensons positif, ajoute Sarah amèrement.

Et elle lève son verre :

— *Cheers*, Justine, à nous deux !

Elle me raconte qu'il lui est arrivé parfois de surprendre un malaise chez Adam, au cinéma, lorsqu'il y avait des scènes d'hommes nus par exemple. Ou encore, des regards lancés à des hommes plus souvent qu'aux femmes. Mais tout ça, quand on sait, c'est plus facile à voir. Elle voit un psy. La pilule ne passe pas. Est-ce qu'il le savait depuis longtemps, qu'il était gai, et est-ce qu'il a quand même épousé Sarah ? Hum... ça, je me garde bien de le lui demander... Je lance plutôt, comme une folie :

— On devrait partir en vacances ensemble, toutes les trois, une semaine, ça nous ferait du bien !



L'homme !

Il est là. Devant moi. Oui, Zib. Je détaille le dessus de mon bureau, histoire de m'assurer que mon carnet de notes n'y traîne pas ! Il me dit, avec son petit sourire coquin auquel j'ai du mal à résister :

— Surtout, ne touche pas à ma toile !

Bon sang qu'il ressemble à Jonathan... C'est tellement frappant ! Ça me chamboule les idées. J'en perds mon latin, même si je n'en connais pas un traître mot ! Ah oui ! *Amen...*

— Promis, je ne la regarde même pas ! dis-je en riant.

— Tiens, vois ce que j'ai trouvé, c'est pour toi, déclare-t-il.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Mais ouvre et tu le sauras !

Alors j'ouvre le sac et j'y vois un paquet que je déballe aussitôt.

— Ah ! Pas un livre sur Piet Mondrian ! Tout illustré, avec une belle reliure... mais c'est magnifique !

Où l'as-tu déniché ?

— Une vente aux enchères ! J'adore aller dans ce genre de truc. Je sais que tu l'aimes bien et j'ai pensé à toi...

— Comme c'est gentil !

Je me lève pour lui faire la bise. Mais... horreur ! Je me prends les pieds dans ma corbeille à papier et je dois me retenir au mur pour ne pas tomber. Il s'empresse de m'aider. C'est vraiment juste avec lui que je suis aussi gourde. Je lui dis :

— Non, non, pas la peine, ça va aller.

Je décide quand même de m'asseoir et de ne plus bouger, « aucazou ». Là, il a encore son petit sourire en coin accroché au visage, à croire qu'il l'a suspendu avec un crochet toute la nuit ! Je note mentalement tous les détails pour faire mon rapport à Chloé. Il me dit :

— Je suis allé au Liverpool House avec Chloé avant-hier. On s'est amusés, elle est bien drôle...

— Tu es allé au res-tau-rant avec Chloé ? dis-je, abasourdie.

Ah ! La Chloé ! On avait pourtant bien dit qu'on jouait franc jeu !

— Bien oui, qu'y a-t-il de mal à ça ? Tu me dis ça sur un ton bizarre. Chloé et moi sommes des amis...

— Ah ! Non, aucun ton bizarre, je t'assure, non, non, vraiment... Montre-moi plutôt ton tableau au lieu d'analyser mes humeurs !

Zib me montre son tableau, et aussitôt je m'exclame :

— Tu devrais me remercier, c'est tellement plus beau !

Ce qui manquait à son tableau, c'est justement ce qu'il y avait de trop. Ça lui apprendra, tiens ! Je sais qu'il n'a rien fait, mais ça lui apprendra quand même.

Un peu de « logistique » féminine, ça ne lui fera pas de tort !

Et là, il me propose qu'on aille souper tous les quatre un soir la semaine prochaine. Il veut remercier Chloé pour ses services, Sarah parce que c'est elle qui l'a découvert, et moi, d'exposer ses œuvres. Les trois ensemble ! Un trio McDo, tant qu'à y être ! Ménage à trois, comme le vin. Je préfère Une folie à deux ! Il faut toujours lire les petits caractères...

Je gagne un peu de temps en défroissant ma jupe non froissée. Je m'arrête sur une petite mousse

imaginaire en pensant au « après » oui, je le veux, et au « après » non, je ne peux pas. Finalement, comme j'ai toujours aimé les imprévus et que, au grand dam de ma mère, j'ai toujours foncé tête baissée, je dis oui et que je demanderai à Chloé et à Sarah si elles sont libres.

D'ailleurs, j'ai un compte à régler avec Chloé ! Je me lève pour montrer à Zib que notre entretien est terminé. Il me rejoint derrière mon bureau et me fait la bise. Hum !... Comme j'ai envie de lui ! Ce dont je suis certaine, c'est qu'il a AUSSI envie de moi.

Est-ce que désir = amour ? Non...

Et est-ce que amour = désir ? Pas vraiment non plus, mais un peu plus de chance quand même...

Il pose sa main sur ma taille. Ensuite, avec une savante dextérité, mine de rien, il relève un peu mon pull. Je sens que, du pouce, il caresse ce brin de peau savamment conquis. J'abdiquerais sur-le-champ et déposerais toutes mes armes à ses pieds, juste pour ça.

Ooooohhhhhhh ! Je n'en peux plus !

J'essaie de reprendre mes esprits, mais à grand-peine. J'affiche une insouciance dont il n'est sûrement pas dupe. Je m'éloigne de lui.

— Tu viens dîner avec moi ? me demande-t-il.

— Non, je dois rencontrer un associé d'une importante firme d'avocats à midi trente pour le lunch. Ils viennent de rénover leurs bureaux et ils veulent quelques tableaux, une dizaine environ, une super commande ! L'avocat est venu au vernissage et il a a-do-ré !

C'est vrai, mais c'est le lendemain seulement.

— Quel dommage, moi aussi, j'aurais a-do-ré, répond-il, la voix légèrement rauque. Nous aurions pu prolonger ça après, comme l'autre jour... Tu me manques, tu sais ?

Je fais semblant de fouiller dans mes dossiers en lui tournant le dos quelque peu. Il s'approche de nouveau derrière moi et m'enlace.

Je me recule un peu et là je lui écrase l'orteil sous mon talon aiguille. Il sautille sur un pied, et je me répands en mille excuses.

— Mais pourquoi tu te promènes en sandales aussi !

— C'est interdit pour les hommes ?

— Enfin... oui, non... D'habitude, les hommes qui viennent ici sont chaussés... enfin...

— Porter des sandales, ce n'est pas être chaussé ?

— Oui, mais enfin... tu sais ce que je veux dire...

— Nan-nan, explique-moi...

— Dans les bureaux, tu vois, les hommes ont des souliers !

— Je ne dois pas être un homme alors... Dommage, pour ce dîner...

— Oui, dis-je, ce sera pour une autre fois !

— C'est une promesse, alors...

Il m'embrasse en me serrant contre lui et il part, l'air désappointé.

Pas un homme, lui ? PLUS HOMME QUE ÇA, TU MEURS !

Bon. Il s'est encore foutu de ma gueule.

Je me mords la main : j'aurais tellement eu envie de lui dire oui, oui, oui ! Je regarde quelques factures sur mon bureau, je les passe d'une main à l'autre sans avoir la moindre idée de ce que j'y lis. Ce qu'il éprouve pour moi, c'est du désir. Ça ne veut pas dire qu'il ne pourrait pas tomber amoureux de Chloé. Nous sommes si différentes, toutes les deux. L'amitié avant tout, c'est la leçon que j'ai apprise de notre récente dispute. Il faut bien jouer le jeu puisqu'il est à la base de notre réconciliation.

Et maintenant, j'ai quand même des comptes à régler avec toi, ma petite Chloé !

Je l'appelle. Juste comme je pensais devoir lui laisser un message, elle répond, tout essoufflée.

— Mais que faisais-tu ? T'es en pleine séance de baise ou quoi ?

— Mais non, t'es folle, je m'entraîne !

— Tu n'es pas au bureau, à cette heure ?

— C'est le lunch, je m'entraîne le midi au lieu de dîner, je veux perdre du poids !

— Bravo, lui dis-je, j'ai juste une petite question pour toi.

— Vas-y, mais fais vite, ou je te rappelle plus tard, c'est pas facile de discuter sur un tapis roulant !

— Arrête quelques minutes alors !

— Non, j'ai une demi-heure seulement et je ne veux pas rater une minute, vas-y, je t'écoute, ajoute-t-elle, à bout de souffle.

Derrière une femme qui s'entraîne avec tant de frénésie, il y a toujours un homme tapi... ou sur le tapis, devrais-je dire !

Et cet homme, c'est Zib.

Sinon, elle nous aurait parlé à Sarah et à moi d'un nouveau prospect ! Je lui parle du souper que Zib veut organiser. Chloé est ravie et elle me propose mercredi ou jeudi.

— Et... tu n'aurais pas un constat numéro 2 à me faire, toi ? Le restaurant Liverpool, ça te dit quelque chose ?

— Vois à l'article 28, alinéa G, 4 petits i : il faut lire aussi ce qui est plus petit, Justine !

Elle ne me dira surtout pas ce que c'est, hein ? Finalement, Chloé a beaucoup plus de plaisir que moi à jouer cette pièce de théâtre ! Je le sens à son ton de voix, elle se bidonne carrément ! Et le gym !... Je la laisse à ses machines à faire pomper le cœur.

Moi, mon cœur, je le sens assez pour l'instant !

Et ce que je veux, c'est qu'il se fasse oublier !

Je texte Sarah : « Souper avec Zib, Chloé et moi, mercredi prochain, t'es libre ? » Je reçois aussitôt : « Même si je ne l'étais pas, je le serai. » Je réponds : « Good, je te confirme l'heure bientôt ! »

Évidemment, dès que je ferme mon portable, je me rue sur notre fameux contrat. Voyons... article 28, alinéa G, je crois, combien de petits i déjà ?... Je lis en diagonale pour trouver le passage. Ah oui ! Les petits caractères... j'en repère : « Les parties auront quarante-huit heures pour remettre leur rapport. » Ah ! La voilà, l'affaire. Je souris et je me dis que c'est bien là ma Chloé, brillante avocate.

Je reclasse mon dossier en riant. C'est de bonne guerre.

Un souper avec Zib, Sarah et Chloé, quelle histoire !



42
Zib,
au cœur du trio

Texto de Chloé : « Comme je suis plus jeune que toi, passe te prendre, 19 heures, on ira chercher Sarah après. »

Bon. Ça commence bien.

Je texte : « K, mémé t'attend. » Ah, la coquine ! Elle répond : « Je profite de tous mes avantages ! » Je ris en étalant une touche de poudre libre sur mon visage pour lui donner un coup d'éclat. « Tu connais la poudre libre Chanel ? » me texte Chloé. Instinctivement, je me retourne vers la porte de la salle de bain pour voir si elle y est. Mais non. Je suis seule devant mon miroir. Je réponds : « C justement ce que je mettais ! » « Ça fait des miracles :) » réplique Chloé.

Hum !... Je ne sais pas comment je dois prendre ça, pour les miracles...

J'opte pour le côté positif : « Oui, je sais ! » « Donne-moi une petite chance, fais-toi pas trop belle :) » texte Chloé. « Rien ne peut rivaliser avec la jeunesse :) et puis laisse les textos, besoin de temps pour *xtreme makeover* ! » « Ah ! Suis démasquée bien vite ! Te laisse à tes préparatifs, c'est OK 19 heures, ou t'as besoin de plus de temps ? LOL » « T'es chiante ! Bye ! »

Je finis mon maquillage en soutien-gorge, culotte et jarretelles.

On dirait que les hommes savent lorsqu'une femme porte des dessous sexy. Peut-être est-ce parce qu'on se sent attirante de partout et ça agit comme un aimant... Avant d'enfiler ma robe, je prépare le repas de Castor, Pollux, Wilson et Radjiv. C'est du boulot, car je leur donne une moulée mélangée avec de la viande et des légumes frais. Et aussi, des asperges pour mon petit Wilson, il adore. Ce n'est pas une vie, ça, de manger de la moulée jour après jour, beurk !

Ça sonne à la porte. Déjà Chloé ? Elle ne veut vraiment pas que je me prépare, il est à peine six heures trente. J'ouvre en dessous.

Mais oh ! Merde ! Ce n'est pas Chloé, c'est un livreur !

Il ne s'attendait pas à me voir répondre ainsi, mais il n'a pas l'air déçu. Ce petit soutien-gorge noir légèrement transparent fait toujours son effet même si je n'ai pas de seins en 3D. En plus des jarretelles et du string ! La totale !

Juste le temps de crier, de mettre mes mains sur mes seins et mes coudes sur mon ventre, j'aperçois ma mère derrière le livreur. Celui-ci se met à crier des « oh oh oh ! » qui n'en finissent plus. Bon, le père Noël maintenant ! Je referme la porte et j'attrape un manteau dans le placard. J'ouvre de nouveau, et le livreur est encore là, exactement au même endroit, avec le même regard hébété. Et ma mère aussi. Deux femmes de Loth changées en statues de sel.

— Maman, que fais-tu ici ? dis-je.

Et le livreur répond :

— Mais je ne suis pas votre mère !

— Excusez-moi, je croyais que c'était ma copine.

— Mais je ne suis pas votre copine non plus ! rétorque-t-il, offusqué.

Il aperçoit alors les trois chiens bien assis devant la porte d'entrée et Radjiv entre les pattes de Pollux. C'est qu'il n'avait pas remarqué l'animalerie, vu qu'il n'en avait que pour mon soutien-gorge !

Il se met à bafouiller et il se retourne brusquement pour s'en aller. Il fait un face à face avec ma mère, qu'il n'avait pas encore remarquée. Et c'est en criant de plus belle qu'il descend les marches quatre à quatre. Alors je lui lance :

— Hé, vous, et mon paquet, lui ?

Alors, il jette le colis dans les marches et s'en va en courant.

— Maman, dis-je, tu veux bien aller le chercher ?

— J'y vais, réplique-t-elle, d'un ton traînant, comme si ça l'agaçait au plus haut point.

Je remets le manteau dans le placard et retourne à ma chambre en laissant la porte ouverte pour ma mère. Dès qu'elle revient, elle me rejoint dans ma chambre. Elle s'assoit sur mon lit et attaque aussitôt :

— Tu reçois toujours les livreurs habillée comme ça ? Enfin, déshabillée comme ça, ce serait plus exact. Tu vis seule, Justine, tu dois faire attention, il y a plein de maniaques qui courent les rues !

— Ah ! Maman, ce serait trop long de t'expliquer, Chloé arrive dans quelques minutes, et je ne suis pas prête encore !

— Ah ! Ça oui, c'est le moins qu'on puisse dire, me répond-elle, l'air pincé.

— Tu ne faisais pas tant la sainte nitouche l'autre fois, quand tu es venue ici et que j'étais avec un ami, même que tu t'es pas mal rincé l'œil ! lui dis-je tout en enfilant ma robe.

Là, ma mère prend son petit air faussement offusqué. Pour se donner une contenance, elle s'empare de Wilson, qui était bien sagement assis à côté d'elle et qui attendait juste de se faire prendre. C'est que Wilson adore ma mère. Et nul besoin de vous dire que c'est grandement partagé. Quand ma mère ne répond pas, c'est que j'ai fait une touche. En politicienne née, elle élude la question en parlant d'autre chose, une technique de diversion. Elle dit :

— C'est quoi, ce paquet ? Tu veux que je l'ouvre ?

— Bien, oui, fais donc ça pendant que je finis de m'habiller.

— Mais si c'est pas gentil ! s'exclame-t-elle.

— C'est quoi ?

— Un prétendant. Il y a deux énormes os de chien, un tout petit, une gâterie pour un chat et... un écrin de velours... Mais qui donc peut bien te gâter comme ça ! Hum ! Ça ressemble à quelqu'un que je connais... Ça doit en être un bon, celui-là, il ne faut pas que tu laisses passer ça entre tes doigts, ma Justine, c'est comme gagner le million, c'est rare que ça arrive dans une vie !

— Il y a une carte ? fais-je.

— Oui, attends, tu veux que je l'ouvre ?

— Vas-y, maman, paye-toi la traite !

— « À Justine, que j'aimerai toujours... Philippe. » Ah, Philippe ! Philippe ! Ce qu'il est donc gentil, ce petit gars-là, je m'en doutais bien que c'était lui, une perle de Tahiti ! Vraiment, je n'ai jamais vu quelqu'un d'aussi adorable. Qu'attends-tu pour reprendre avec lui ? Tu ne trouveras jamais meilleur que lui ! Écoute donc ta mère, pour une fois ! J'ai quand même pas mal plus d'expérience que toi. Un jour, on vieillit, et c'est le bon gars qu'on veut, parce que le bon gars, il sera toujours là pour nous, et le hippie ou les aventuriers, comme t'en as rencontré, eh bien, c'est bien bon dans le lit, mais dans la vie, ça vaut rien ! Un gros zéro, que je te dis, Justine, fie-toi sur moi.

Je m'approche de la boîte pour voir, je dois avouer que c'est sympa, l'histoire des os et des gâteries pour animaux. Je prends l'écrin, je soulève le couvercle et je vois une superbe paire de boucles d'oreilles en diamant. C'est de toute beauté. Je vais devant mon miroir et les enfile. Les diamants scintillent et rehaussent mon apparence. Mais... je les enlève.

— Non, je ne peux pas accepter ça.

— T'es folle ! Toutes les femmes voudraient cet homme comme mari. Toutes, Justine ! Mais

évidemment, t'as toujours eu la tête dure ! Et ça s'améliore pas en vieillissant, ça, je peux te l'affirmer ! Pardonne-lui donc, après tout, il avait ses raisons, lui aussi ! T'es pas la seule à avoir des raisons !

— Je sais, maman, Philippe est parfait... C'est vrai qu'on avait encore le temps de faire un bébé. Mais aujourd'hui, à trente-huit ans, je sais que je n'en aurai pas.

— Bien, voyons donc, Justine ! C'est plein de filles de ton âge qui en ont, des bébés ! Même qu'elles attendent souvent d'avoir cet âge-là pour en faire, à cause de leur carrière !

— Ah, maman, ne recommence pas, de toute façon, je ne cherche plus ça. C'était le moment idéal, mais aujourd'hui, c'est trop tard, je n'en veux plus.

— Tu vas passer à côté de quelque chose, Justine, je te le dis. Un jour tu diras que j'avais bien raison. Vieillir seule, sans enfant, c'est bien triste...

— Et sans petits-enfants, hein, maman ? Dis-le donc... Et puis, si je n'étais pas là, tu aurais la paix, non ?

— Ma vie serait bien vide sans toi, ma Justine.

— Au moins, tu n'aurais pas à t'en faire pour moi...

Je remballer les boucles d'oreilles dans leur écrin. Mais je donne les os aux chiens. Ça engage un peu moins... J'entends mon téléphone sonner, c'est Chloé qui me texte.

— Chloé est en bas, maman, je suis désolée, je dois partir, je t'ai dit aussi de m'appeler avant de passer.

— C'est que justement...

— Je sais, tu passais par ici... Viens me rejoindre demain, et on ira dîner ensemble, d'accord ?

— Oui, demain, c'est une bonne idée, ton père est à la pêche, et je m'ennuie un peu.

— Bon, c'est OK, on se voit demain. Viens, je pars en même temps que toi.

— Je peux rester un peu avec les chiens ? demande ma mère.

— Mais oui, maman, reste, je t'ai redonné ta clef, non ?

Puis je la serre très fort dans mes bras.

— Je t'aime, maman. Je sais que tu veux mon bien, mais parfois, tu en fais trop, j'ai ma vie, ne l'oublie pas...

J'ai un pincement au cœur et, si ce souper n'avait pas été organisé d'avance, j'aurais tout annulé. Ça me fend le cœur de laisser ma mère seule en compagnie des chiens et de Radjiv. J'adore ma mère, même si nous sommes souvent en désaccord, et je me dis que, finalement, elle n'est pas exigeante. Tout ce qu'elle veut, c'est voir sa fille qu'elle aime, et aussi, et surtout, la voir heureuse et en de bonnes mains. Et là, je me fais la réflexion que je vais m'arranger pour la voir plus souvent. On ne sait pas ce que la vie nous réserve...

Je retrouve Chloé qui m'attend dans sa voiture. Je monte à ses côtés et je note aussitôt :

— Mais dis donc, t'as fondu, toi !

— J'ai perdu deux point six kilos ! me répond Chloé fièrement.

— Wow ! Ça te va super bien !

Puis nous continuons notre route vers chez Sarah. J'attends qu'elles soient là toutes les deux pour leur raconter ce qui vient d'arriver avec le livreur, et aussi, le cadeau de Philippe. On n'a jamais trop d'occasions pour s'amuser, et il ne faut pas laisser passer la chance de faire rire les copines et de se moquer de soi-même.

C'est ça au fond l'amitié.

Avoir envie de rire ou de pleurer pour les mêmes raisons.

De parler de nos amours, de la vie, ce qu'on en saisit, mais aussi, ce qu'on ne saisit pas.

Se comprendre aussi, sans se parler, lorsqu'on désire le silence.

C'est si précieux que je ferai tout ce que je peux pour garder ça toute ma vie.

Dès que nous arrivons Chez Victoire, nous apercevons Zib au bar, mais – ce n'est pas vrai... – il est accompagné d'une fille superbe aux cheveux blonds, très longs ! Elle est extrêmement mince. Ses cheveux ont l'air si soyeux qu'on a envie de les toucher. À ce moment, comme si elle se sentait observée – c'est qu'elle l'est par la moitié du restaurant au moins –, elle rit très fort et elle secoue sa tignasse de lionne passée au fer plat et aux produits capillaires coûteux.

— Un vrai cauchemar pour quatre-vingt-dix-neuf pour cent du sexe féminin, cette fille-là, dis-je à Chloé et Sarah. Vous avez vu son corps de déesse, monté sur une paire de jambes de flamant rose qui n'en finissent plus !

— Oh ! On a de la compétition ! déclare Chloé.

Sarah, elle, semble bien s'amuser à nous entendre. On reste là, à l'entrée, et on la détaille de la tête aux pieds. On se sent coincées. On ne sait plus si on doit aller vers lui ou pas. Moi, je penche plutôt pour la sortie, côté jardin, comme on dit...

Heureusement, le gérant vient à notre rescousse et nous demande :

— Vous avez une réservation ?

— Oui, au nom de Zib, pour quatre personnes, répond Sarah.

— Ah ! Oui, je vois, mais c'est pour cinq personnes.

On se regarde, un peu décontenancées toutes les trois, et on suit l'homme.

— Mais il est cu-lot-té, celui-là ! dis-je à Sarah et Chloé.

— On s'en va ! lance Chloé.

— Mais non, il ne faut pas lui donner ce plaisir ! objecte Sarah.

On regarde droit devant nous.

— Bon, les filles, dis-je, aussitôt assises, n'ayons pas cet air d'enterrement, il n'y a personne de mort à ce que je sache !

Au même moment, je vois Zib qui lève la main vers moi. Je le vois prendre le drink du flamant rose et s'en venir vers nous. La belle est tout sourire.

Plus garce que ça, tu meurs !

La bête fait les présentations. Elle s'appelle Zoé.

C'est certain, avec une binette comme celle-là, tu ne t'appelles pas Antoinette !

Zoé et Zib, quel joli petit couple !!!

Faits pour aller ensemble, ces deux-là ! Mais nous rentrons nos griffes pour l'instant, après tout, nous sommes en ville, pas dans la jungle, urbaine ou pas ! On se dit toutes enchantées de faire sa connaissance. Je glisse à Chloé en douce :

— En plus, elle a l'air sympa !

Chloé me pince la jambe et affiche un petit air innocent à la ronde.

Première bouteille de champagne de la soirée : c'est Zib qui nous l'offre.

— Pour te remercier de m'avoir invité à ton vernissage, et aussi, à toutes nos futures ententes ! ajoute-t-il.

Pulsations irrégulières de mon cœur. Mais il ne faut pas oublier le flamant.

Nous faisons nos choix de menu. Je cherche à détecter des regards amoureux dans les yeux du flamant ou dans ceux de Zib. Je vois la main de Zoé se poser sur le bras de ce dernier. Merde ! Je brûle d'envie de lui demander qui elle est par rapport à lui. Plutôt, je lui pose une question qui m'intéresse beaucoup moins :

— Que fais-tu comme travail, Zoé ?

— Je suis mannequin, répond le flamant, d'un air aussi désinvolte que si elle avait dit : « Je travaille

chez McDo. »

Han ! Un mannequin, j'aurais pu le jurer !

Shit de shit !

Sarah est en grande conversation avec Zib, qui est assis à ses côtés. Le sort en a décidé ainsi. Nous n'avons pas pensé à ça. Sarah semble s'amuser, ça lui fera du bien de se changer les idées. Mais les conversations vont bon train tout autour de la table, et nous nous amusons beaucoup.

Première bouteille de vin.

Zoé nous fait rire en nous racontant ses séances de *shooting* et des anecdotes, par exemple, la fois où elle est tombée à deux reprises en bas de ses souliers lors d'un défilé ; une autre fois, elle portait une robe très légère et, alors qu'elle défilait sur le podium, un de ses seins s'est dénudé. C'est qu'elle ne se prend vraiment pas au sérieux, cette Zoé.

Moins je la veux sympathique, plus elle l'est.

Deuxième bouteille de vin.

C'est au tour de Chloé de faire le clown en évoquant des histoires de cour, entre autres celle du juge qui s'est endormi sur son bureau en plein procès et qui s'est mis à ronfler. Personne n'osait le réveiller, ils ont dû attendre qu'il se réveille de lui-même, craignant qu'il s'étouffe tellement il ronflait fort. Chloé s'empresse de mimer le réveil du juge, encouragée par nos rires. Elle dit que c'était tordant de voir tout le monde assis à chuchoter en patientant. Et aussi, cette femme juge qui s'est permis de draguer un avocat agissant dans le dossier pour lequel elle présidait : elle croyait que l'enregistrement de la cour était arrêté et qu'elle était seule avec l'avocat, mais la greffière avait oublié de fermer l'enregistrement. Et surprise ! L'avocat de la partie adverse a été en appel et a tout entendu, puis tout a été reproduit sur les notes sténographiques du dossier. Ils ont dû recommencer tout le procès. La juge a eu un blâme sévère. Finalement, à l'issue du second procès, c'est l'autre partie qui a gagné la cause. Et celle, moins drôle, du juge qui a heurté un passant alors qu'il était au volant en état d'ébriété, et qui avait justement la réputation d'être très dur dans ses sentences pour conduite avec facultés affaiblies... Que justice soit faite ! Heureusement, le passant s'en est bien sorti...

Troisième bouteille de vin.

Zoé se tourne vers Zib et pose sa tête sur son épaule.

— Je suis contente de t'avoir attrapé entre mes deux vols, c'est une chance de connaître tes amies ! Vous savez, dit-elle, en levant les yeux sur nous, je vois si peu mon petit frère !

Décrochement de mâchoire collectif...

— C'est ta sœur ? dis-je, incrédule.

Je sais que j'aurais dû ne rien dire et faire comme si de rien n'était. Mais ça m'a échappé avant que je puisse le rattraper, aussi glissant qu'un poisson qu'on veut sortir de l'eau !

— Ah, je ne vous l'ai pas dit quand je vous l'ai présentée ?

Est-ce qu'il a simplement « oublié » de nous mentionner que Zoé était sa sœur ? Il a l'air bien innocent pourtant... Rien ne transparaît dans le regard de Zoé. Peut-être a-t-il voulu se payer notre tête...

Nous finissons la soirée joyeusement, Zoé promet de nous faire signe lorsqu'elle sera de passage à Montréal. Elle vit à Paris. Zib demande l'addition, « une seule, pour moi », précise-t-il. Lorsque la serveuse revient, Zib fouille dans la poche de son pantalon et puis, mal à l'aise, prend sa veste et y cherche frénétiquement son portefeuille. Il se racle la gorge, de plus en plus embêté. Il dit :

— Je suis désolé, j'ai dû laisser mon portefeuille dans mon autre veston.

Humm... À mettre dans la colonne des moins, en attendant de voir si ça va se répéter...

Zoé offre de régler, et nous on insiste pour payer chacune notre addition. Ça fait tout un branle-bas, mais nous remettons nos cartes de crédit à la serveuse. Zib a l'air encore plus embarrassé. Bon, une mauvaise

note pour lui, après tout : il a le choc, mais il n'a peut-être rien du chèque ! Il a droit à une chance, donc.
Et la deuxième surprise, Chloé et moi l'avons au retour...



Ça se corse !

J'adore ce moment, lorsqu'on revient d'une soirée, et qu'entre filles on commente tous les petits détails. Et une soirée comme celle-là, ça mérite un bon *debriefing*. Zib nous appelle un taxi, car nous avons un peu trop bu. Nous nous installons à l'arrière, toutes les trois. Zib se penche et relève un pan de ma robe sur ma cuisse qu'il effleure au passage, mine de rien. J'en frissonne... malgré les trente degrés qu'il fait dehors ! Puis, il ferme la portière.

Je suis pensive. Sarah me rappelle à l'ordre. Alors je m'engage dans notre conversation de filles. Nous sommes toutes convaincues que Zib a joué le jeu afin qu'on ne sache pas tout de suite que Zoé et lui sont frère et sœur. Nous avons donc quelqu'un à notre mesure !

Et tandis qu'on approche de chez moi, Sarah, comme à son habitude et au moment où on s'y... déclare :

— Chloé, tu veux bien faire un addenda au contrat et y ajouter un troisième membre ?

Ce n'est pas vrai !! Chloé et moi, on se regarde, découragées.

Mais la vilaine, elle pouffe de rire.

— Mais non, voyons, c'était pour blaguer ! Vous auriez dû vous voir la face ! Vous étiez tellement drôles !

* * *

Lorsque j'entre chez moi ce soir-là, ma mère est profondément endormie sur le canapé. Je vais chercher un jeté et le dépose sur elle. Wilson dort au creux de ses genoux. Il a ouvert un œil à mon approche puis il l'a refermé en poussant un profond soupir. Ma mère a bougé un peu, mais ne s'est pas réveillée. Je l'embrasse sur le front et je dis :

— Bonne nuit, ma petite maman, je t'aime.

Je me dirige ensuite vers ma chambre sur la pointe des pieds. Avant de fermer la porte, je me retourne et je regarde ma mère, elle affiche un grand sourire... La coquine ! me dis-je.

Je me démaquille et me mets au lit. En posant la tête sur mes oreillers en plume, je pense à Chloé et moi, qui nous intéressons aux trois C pour différentes raisons.

Pour moi, je ne peux même pas l'expliquer. Dit simplement : Zib me plaît comme ce n'est pas possible, j'ai l'estomac tout à l'envers juste à lui parler.

Chloé, elle, se cherche quelqu'un de sérieux avec qui fonder une famille, mais est-ce qu'il en veut, lui, des enfants ? Peut-être que non... D'ailleurs, elle ne sait pas si elle aura le choc avec lui, car ça, pour s'en assurer, il n'y a pas d'autre moyen que d'essayer !

Il a le chic, le chèque et le choc. Enfin, on croit qu'il a le chèque... Il ne faut pas oublier l'histoire du portefeuille !

Et il reste toujours la possibilité qu'aucune relation ne se développe, qu'il aime notre compagnie, tout simplement, et que nous soyons tous de bons amis. C'est peut-être aussi le genre d'homme à ne jamais s'engager. Comment se fait-il qu'il soit encore célibataire ? On a couché ensemble, ça ne veut pas dire qu'il veuille une relation sérieuse ! Ni avec moi, ni avec Chloé...

Que de bons copains...

Mais quand tout ce qu'on souhaite, c'est d'être avec cet homme... De l'embrasser. De le caresser. De

passer sa main dans ses cheveux. D'écouter un film tendrement collée contre lui. De rire. De le taquiner. D'échanger ses idées. De prendre un verre de vin en sa compagnie à la fin d'une journée de travail autour d'une bonne bouffe. De lui parler de sa journée. De l'aimer.

Vouloir cet homme, pas seulement dans son lit, MAIS DANS SA VIE...

Enfin, je m'endors... en pensant à lui.

Le lendemain matin, je me réveille... en pensant encore à lui.

Merde ! Impossible de m'en débarrasser !

L'amour, c'est comme une drogue dure...

Je suis une droguée en manque d'héroïne. Je m'étais juré que l'amour, c'était fini pour moi. Comment se fait-il que j'en sois encore là ?!

Et puis je hume une odeur bien agréable... Oui, je reconnais l'odeur du café frais. Ah ! Oui, c'est vrai, ma mère a couché chez moi. Je me lève.

— Bon matin, me dit ma mère, en s'empressant de cacher un bout de nourriture qu'elle s'apprêtait à donner à Wilson.

Je souris et fais comme si je n'avais rien vu. Je lui offre plutôt de prendre le petit-déjeuner avec moi. Je rentrerai plus tard à la galerie. D'ailleurs, Luc y est déjà et il s'occupe de tout.

Ma mère accepte, tout heureuse...

Heureuse de passer un peu de temps avec sa fille.

— Assieds-toi, Justine, m'ordonne-t-elle, c'est moi qui fais la popote. T'as envie de crêpes au sirop d'érable, comme tu en raffolais lorsque tu étais petite ?

— Hum, dis-je, ce serait super ! Tu sais que je n'ai jamais réussi à les faire aussi bonnes que les tiennes ?

— Il n'y a rien comme la touche d'une mère...

Pour la forme, d'une toute petite voix, à ne pas se faire entendre, je déclare en pensant aux délicieuses crêpes qui m'attendent :

— T'es certaine que tu ne veux pas rester tranquille pendant que je cuisine ?

— Certaine, et puis regarde un peu derrière toi, je crois que tu as de la marmaille à nourrir !

En effet, je vois mes trois chiens et mon chat, bien assis, la tête levée vers moi...

— J'ai compris, j'ai compris... dis-je à l'animalerie.

Pendant que nous nous affairons l'une et l'autre, on discute de tout et de rien, de mon père, de la famille, de la galerie.

— Et Philippe, me dit ma mère, tu as eu de ses nouvelles ?

Elle a résisté à la tentation de me parler de Philippe pendant un bon cinq minutes ! Il y a amélioration quand même... Je réponds :

— Il me texte ou m'appelle, il m'invite à souper...

Et ma mère s'exclame, le batteur électrique à la main, brandi comme un drapeau de la victoire.

— T'es allée souper avec lui !

Elle est toute contente, comme si je venais de lui annoncer que je me mariais avec lui.

— Mais non, je te dis qu'il m'invite, pas que je suis allée !

— Vas-tu enfin te décider à lui pardonner ? Tu vois bien qu'il regrette, cette pauvre petite bête, il est si triste ! Et puis, c'est le meilleur que tu as eu, Justine, oui, dans toute ta gang, comme ton gars de la jungle, là, comment qu'il s'appelait déjà, mais en tout cas, ça valait pas grand-chose, et puis l'autre, là, l'artiste...

— Maman, arrête ! Ne commence pas à faire le décompte, veux-tu ? Ôte-toi ça de la tête, que je vais reprendre avec Philippe, s'il te plaît...

Enfin, je réussis à la faire dériver vers un autre sujet qu'elle affectionne : mon père. Mais aussi, je me bourre de ses succulentes crêpes au sirop d'érable avant de m'en aller.

J'arrive à onze heures à la galerie. Sarah y est déjà et discute avec Luc. Elle a un teint cadavérique. Je les embrasse tous les deux. Luc me dit que nous avons enfin reçu notre Jean-Paul Lemieux de la succession de Mme O'Neil. Il est tout petit, mais je compte en obtenir un bon prix. J'ai déjà un acheteur potentiel.

— Sarah, tu veux un expresso ?

— J'aimerais bien, mais... est-ce que je te dérange ? Ne te gêne pas, je sais que tu as du travail...

— Mais non, voyons, viens, on va aller dans mon bureau, on ne se fera pas interrompre par les clients.

Tu veux bien prendre les messages pendant que je suis avec Sarah ? dis-je, en m'adressant à Luc.

— Fie-toi sur moi, patronne !

— Luc... je t'ai dit de ne pas m'appeler comme ça !

— Bien, quoi, t'es ma patronne ou pas ?

— Oui, mais je ne me considère pas comme ça !

Dès que Sarah entre dans mon bureau, elle enlève ses chaussures et se recroqueville dans ma grosse chaise en fleur. Moi, je prépare du café.

— J'ai vraiment besoin de me changer les idées, me dit-elle, je suis à bout, j'en peux plus.

— Et ce voyage dont je t'ai parlé, j'étais sérieuse, tu sais. Moi aussi, j'ai besoin de vacances, on devrait partir toutes les trois, ça serait le fun, non ?

— Je ne serais pas de bonne compagnie, objecte Sarah, je ne suis vraiment pas en forme.

Alors j'argumente un peu, car plus j'y pense, plus j'ai envie de ce voyage :

— C'est justement dans ce temps-là qu'il faut partir, non ?

— Oui, tu as raison, ça me ferait sûrement du bien. Je ne fais que penser à ça, l'homosexualité d'Adam. Je l'imagine baiser avec cet homme qu'on a vu au restaurant. Puis j'imagine ce qu'il devait penser quand il me faisait l'amour. Ça devait le dégoûter, non ?

— Dégoût, je ne crois pas, Sarah... Un manque de désir, à la rigueur... Je ne sais pas, dis-je, en lui tendant son café.

Sarah en prend une gorgée.

— Hum ! Ce que c'est bon ! fait-elle. J'ai l'impression que tout le monde parle dans mon dos, reprend-elle, j'ai toujours senti de la jalousie autour de moi, et maintenant, je trouve que les marques de sympathie de mes amies sonnent tellement faux, t'as pas idée ! Ma vie sociale a beaucoup changé. On ne m'invite plus dans les soupers de couples. Je suis célibataire, alors je deviens une rivale pour mes amies, t'imagines ? Elles ont peur que je vole leur mari !

C'est dans de telles circonstances qu'on découvre nos vrais amis. Et la liste rétrécit souvent très vite !

— Aussi, poursuit Sarah, j'ai appris qu'il y a longtemps qu'Adam est au courant de son homosexualité. Plus jeune, il s'était rendu dans le quartier gai.

— T'es pas sérieuse ! Il t'a dit quel âge il avait ?

— Quinze ans.

— Quinze ans ! Quand même, c'est jeune pour se rendre dans le quartier gai... Il fallait qu'il ait de sérieux doutes !

— Bien oui, quand tu en es rendu là, il me semble que tu as ta réponse... Enfin, continue Sarah, il s'est promené dans le quartier, finalement un homme l'a apostrophé et l'a emmené chez lui. Il a dit qu'il avait aimé ça. Mais ensuite, il s'était convaincu que ce n'était qu'une erreur. Il ne voulait pas être gai. Il voulait une vie avec une femme, des enfants. Il était complètement dans le déni. Jusqu'à sa rencontre avec cet homme qu'on a vu au restaurant.

— Et il est resté avec toi tout ce temps...

— C'est ça, au fond, tu mets le doigt sur la plaie, je sens qu'on m'a utilisée. Un rat de laboratoire ! Il me semble qu'il aurait pu faire d'autres tests avant... Au début, je ne lui en ai pas voulu, mais maintenant, j'ai l'impression qu'il m'a volé mes plus belles années. J'ai envie de reprendre le temps perdu, de vivre à deux cents à l'heure, et paradoxalement, je n'ai plus envie de rien, je ne crois plus en rien.

— Je te comprends, la pilule est pas facile à avaler...

— Non, vraiment pas facile. D'ailleurs, je poursuis ma thérapie chez le psy, j'y vais toutes les semaines.

— Tu fais bien, dis-je, ça va t'aider à y voir plus clair.

— Et puis, j'ai pas le choix, avec Léa et Camille, je ne peux pas me permettre une dépression. Elles ont besoin de moi encore plus maintenant que leur père est parti...

Elle est blessée, ma petite amie. Pour l'encourager, je lui rappelle qu'il est quand même le papa de ses adorables petites jumelles. Et ça, c'est si précieux, c'est un beau cadeau pour la vie, qu'il lui a fait.

— Oui, une chance qu'elles sont là... Mais dis-moi, ajoute-t-elle, toi qui as l'air de tout contrôler dans ta vie, admettons que ça te serait arrivé, comment te serais-tu sentie à ma place ?

Comment je me serais sentie ? Bonne question.

On arrive parfois parfaitement à trouver les mots pour rassurer une amie, mais je n'ai pas une belle réponse toute faite à lui offrir, bien enveloppée et garnie d'un beau ruban doré. Aussi je réplique :

— Je ne sais pas. C'est difficile à dire tant qu'on ne le vit pas. De toute manière, l'important, c'est ce que toi, tu ressens. Et à ce que je vois, une petite semaine de vacances ne te ferait pas de tort du tout. Penses-y, un petit voyage à trois, ça serait tellement le fun !

Au moment où je dis ça, qui pointe son vilain nez ? Zib ! Il nous lance :

— J'ai entendu parler de voyage ?

— Bien oui, je disais à Sarah que ce serait super de partir les trois copines ensemble !

— Où avez-vous l'intention d'aller ?

— On ne sait pas encore. Au Mexique, peut-être, j'aime bien faire de la plongée dans les coraux...

Sarah me regarde d'un air intéressé, je vois que le Mexique n'est pas sans lui plaire.

— Justement, je connais un coin au Mexique, à San Agustinillo, c'est un endroit fabuleux, vous devriez voir ça ! ajoute Zib.

— Hum... fais-je, on doit en parler à Chloé, elle n'est même pas au courant qu'elle part en voyage !

Et on éclate de rire, tous les trois.

— Pensez-y, c'est très beau, c'est sur le Pacifique, mais la plage est protégée par des récifs de chaque côté, vous pourrez vous baigner. Puis les Mexicains sont très gentils et accueillants dans ce petit village. Vous aimeriez vraiment ça !

Zib part au bout de quinze minutes. Dès qu'il a passé la porte, Sarah et moi nous regardons et pouffons de rire tandis que l'idée de ce voyage commence à germer dans notre tête.

Ça fait deux ans que je ne suis pas partie en vacances et j'en ai vraiment besoin. Quant à Sarah, la question ne se pose même pas. Reste à savoir qui gardera les jumelles. Adam ? Sûrement qu'il va accepter. Et Chloé, pourra-t-elle se libérer à si brève échéance ? C'est l'été, il y a de fortes chances que oui, car les avocats et leurs clients sont toujours en vacances à la mi-juillet.

— Avant que tu partes, je vais faire mon petit rapport à Chloé !

Je texte alors : « S et moi avons vu Zib ce matin, il connaît un coin fabuleux au Mexique, on part avec toi en vacances le 16 juillet ! »

Contente de ma décision, et aussi, pressée de savoir si mes amies pourront se rallier à l'idée, j'appuie sur la touche « Envoyer ».

« Vous êtes folles !!!!! » recevons-nous aussitôt. « Pas folles, juste timbrées, tu viens avec nous ? »

Chloé répond : « Je suis en plein interrogatoire, on se reparle ! »

Sarah et moi, on se demande où nous pourrions aller. Mais peu importe, si ce n'est pas au Mexique, ce sera ailleurs !

Je vais reconduire Sarah à la porte de la galerie, je sors, histoire de profiter du soleil deux petites minutes. J'embrasse Sarah, et qui vois-je au petit café d'en face ? Zib, attablé devant un café et un journal. Il me fait signe de le rejoindre. Il me surveillait donc et attendait que Sarah parte.

Ou dites-moi si je fabule encore ?

Je traverse la rue. Bon, ce n'est pas très productif comme journée de travail, mais ce sont tous des cas d'urgence, alors...

— Assieds-toi, me dit-il, il faut qu'on se parle.

Oh ! Je sens que l'heure est grave. Il va m'annoncer qu'il est amoureux de Chloé, ou qu'il est gai, lui aussi, peut-être ? Qu'il est amoureux d'Adam ? La tête me tourne à trois cents kilomètres-heure, et mon cœur s'emballe comme si j'avais couru deux marathons. Je le trouve bien beau ici sous le soleil, avec ses verres fumés. Il est si sexy. Je m'assois, mais je ne dis mot. Il se racle la gorge, j'ai remarqué que ce n'est jamais un bon signe, ça... Zib enlève ses lunettes de soleil et me regarde ardemment, il me dit :

— J'ai le sentiment que tu m'évites et je me demande pourquoi... Est-ce que j'ai fait quelque chose qui t'a blessée ?

Tout de suite, sur la défensive, je réponds :

— Je ne t'évite pas, qu'est-ce que tu vas chercher là ?

— Alors, dis-moi pourquoi tu as toujours l'air de vouloir me fuir lorsque je suis seul avec toi.

Et j'argue de mon air le plus innocent :

— Moooi, fuir ?

— Je vois que ça ne sert à rien, cette conversation, si tu continues comme ça... On peut parler du temps qu'il fait si tu veux...

— Excuse-moi, dis-je, je dois y aller, j'ai du travail...

Alors je me lève et, sans attendre de réponse, je traverse la rue en courant sans même regarder s'il y a des voitures qui circulent. Je me fais klaxonner abondamment par un conducteur non compréhensif, lire ici : une fille complètement perdue se fait écraser par une auto ! J'entre dans la galerie, je passe devant Luc à toute vitesse en faisant claquer mes talons. J'ai le cœur tout à l'envers. J'atterris sur ma chaise en fleur. Luc s'approche et glisse seulement la tête dans mon bureau, redoutant de recevoir un vase grec par la tête ! Dans la vie, on s'en prend souvent à la mauvaise personne, non ?

— Tu veux en parler ? demande-t-il d'une voix douce.

Je reprends un peu mes esprits.

— C'est pas possible ! J'en peux plus ! Comment fait-on pour se débarrasser d'un sentiment qu'on ne veut pas éprouver ? Je ne veux rien savoir de lui ! De un, je ne veux pas être en amour, et de deux, il plaît à Chloé, et je ne veux surtout pas lui faire de mal et la perdre comme amie.

— Tu te poses trop de questions, laisse-toi aller.

— Mais c'est que je ne veux pas me laisser aller !

— Tu lui plais, à ton Zib, c'est évident, et il semble vouloir reprendre votre petite soirée d'après le vernissage !

— Les hommes, vous êtes tous pareils, dis-je, vous ne pouvez penser à autre chose que baiser ! Oh ! Pardonne-moi, Luc. Là, c'est toi qui as pris le pot ! Tout est si compliqué ! Je te dis, parfois, je me demande si je ne devrais pas accepter de retourner avec Philippe. On finit toujours par se faire prendre par l'amour de toute façon, et Philippe est si gentil, je le connais, en plus il est intelligent...

— Et il a des sous, ajoute Luc.

— Et il est mé-de-cin, comme dit ma mère. Je l'ai tant aimé, je l'aimerai encore, il n'a pas changé. J'ai juste à lui pardonner. C'est pas difficile...

— C'est si facile que t'as pas réussi à le faire encore... Philippe est vraiment un homme formidable, un bon parti comme ça, c'est pas à négliger, ajoute Luc. Saute dessus avant qu'on te le vole, ma choupinette !

— Dis donc, toi, est-ce que, par hasard, ma mère serait encore venue ici sans que je le sache ?

— Hier, confirme Luc, l'air coupable, mais elle m'a fait promettre de ne pas te le dire. Je préférerais que ça reste entre nous. Justine, je ne veux surtout pas me mettre ta mère à dos... elle est très gentille, mais elle n'est pas toujours de tout repos...

— Promis, Luc, je ne lui dirai pas.

— C'est gentil. Et là-dessus, reprend Luc, je pense comme elle. Tu cherches toujours des hommes pas possibles pour être certaine que ça marchera pas, alors que tu en as un parfait, juste là, qui ne demande qu'à t'épouser. Arrête de chercher, il est là, ton homme !

Je me dis que j'aurais alors l'impression d'être la femme de Loth. Ce n'est pas bon de regarder en arrière, de prendre l'ex pour le *next*, c'est un peu la même chose, non ? Ça ne lui a pas servi, à cette femme, de regarder en arrière ! Ça doit être pour ça que j'aime tant cette sculpture et que je ne veux pas la vendre. Histoire de ne pas oublier son sort. Et je réponds, pensive :

— C'est vrai que Philippe, c'est le gars parfait, on était vraiment bien ensemble...

Dans ma tête, l'image de Zib vient se superposer à celle de Philippe, et je lance à Luc :

— Dorénavant, c'est toi qui vas t'occuper de Zib, moi, je ne veux plus avoir affaire à lui ! Et ne prends surtout pas de rendez-vous avec lui quand je suis à la galerie ! Je ne veux plus lui parler !

— Comme tu veux, Justine. Mais là, on doit causer un peu, toi et moi. C'est une galerie d'art ici, pas une agence de rencontres ! Donc, j'ai pensé, pour notre prochain vernissage...

C'est vrai que je suis invivable... Les vacances me semblent soudain encore plus essentielles qu'avant, une question de vie ou de mort, quoi ! Pauvre Luc, je lui coupe la parole et lui dis :

— Au fait, si je prenais une semaine de vacances, tu voudrais bien t'occuper de la galerie ? Je te jure qu'au retour je mettrai les bouchées doubles, et qu'on va s'occuper du prochain vernissage ! Tu n'auras pas à te plaindre de moi ! Promis !



Période postexplication...

Je n'ai pas revu Zib. Mais j'ai fini par accepter un souper avec Philippe. Il a été charmant, comme toujours. Il m'a emmenée chez Europea. Il a mis le paquet, quoi ! Il a pris son temps. Il est venu me reconduire chez moi et m'a embrassée tout près des lèvres, longtemps, quand même... Et il m'a serrée très fort, un peu plus et il me refaisait la grande demande. Ma mère ne se peut plus tellement elle est contente !

Mais je ne suis pas prête encore, et il le sait. Je ne suis pas faite pour l'amour. On dirait que tout tourne toujours de travers. Et du coup, je me sens de travers aussi. Je n'en veux plus, de toutes ces émotions qui perturbent ma vie ! Mais je réalise aussi que je ne suis pas plus faite pour les rencontres occasionnelles qui ne riment à rien.

Vivement les vacances ! Ça va nous faire du bien, à toutes les trois, on en a vraiment besoin. Comme on ne savait pas trop où aller, Sarah a proposé qu'on aille dans le petit village dont Zib nous a parlé. Au début, je refusais catégoriquement, mais Sarah a objecté qu'il semblait réellement en pincer pour cet endroit, et que c'était sûrement bon signe. Je me suis dit qu'il n'y serait pas de toute façon. Et puis, on n'avait pas envie d'un tout-inclus, ce qu'il nous fallait, c'était du dépaysement ! Et on ne se trompe jamais quand on a de bonnes recommandations. Je ne lui ai même pas dit que nous partions. J'ai fait des recherches sur Internet et j'ai trouvé un endroit fabuleux pour se loger, au bord de la mer, les pieds dans le sable chaud... Hum !

Des vacances de rêve...



Le paradis...

Nous prenons un taxi à l'aéroport de Huatulco pour nous rendre dans le petit village que Zib nous a recommandé. Nous admirons le paysage sur la route qui nous mène à San Agustinillo, des arbres fleuris de toutes les couleurs jonchent les rues étroites le long desquelles marchent des Mexicains, certains portent des paniers sur la tête ou sur les épaules, et les femmes sont habillées de couleurs gaies. Je regarde mes copines, elles sourient et semblent heureuses.

Bientôt, on arrive dans le village. Je montre l'adresse au chauffeur qui ne parle pas un mot d'anglais et encore moins de français. Enfin, du dépaysement ! Que je pense à autre chose que Zib-Philippe ! Le chauffeur hoche la tête pour m'indiquer qu'il a compris et... n'a-t-il pas fait un drôle d'air à la vue de la photo ? Mais non... voyons... On continue notre chemin, puis le chauffeur s'engage dans une ruelle non pavée du côté opposé à la mer et il s'arrête. Je me demande bien pourquoi. Il me fait signe que nous sommes arrivés.

J'essaie de lui faire comprendre qu'il y a une erreur et je lui présente de nouveau l'adresse.

— *No, no esta aqui*, dis-je, dans mon espagnol rudimentaire.

Je lui montre encore l'endroit sur le document que j'ai pris soin d'imprimer avant de partir. Le chauffeur me désigne l'affiche de l'hôtel, et je lis « *Palacio del sol* ». Oh ! Je reconnais les « grandes, mais très grandes lignes » !

Palacio, le Palace du soleil, ça ? Mon œil ! Non, ce n'est pas vrai ! Un trou !!! Sur la photo, ça ressemble à un palace, comme le nom l'indique. Et en plus, il y a une route qui nous sépare de la mer. Alors que, sur la photo, on voyait la mer au bout du sentier, ils ont « oublié » de photographier la route, comme par hasard...

Le chauffeur nous fait signe une deuxième fois de descendre. C'est qu'on ne se décide pas à sortir du taxi ! Puis, il prend les devants. Pour nous montrer le chemin, sans doute, ou peut-être parce qu'il pense qu'on n'a pas compris, il sort nos valises et les dépose sur le trottoir. Nous descendons, toutes piteuses, dans nos petites sandales et nos jolies robes d'été. Je me maudis de ne pas avoir fait plus de recherches et de m'être fiée à une photo. Sarah et Chloé ne disent rien, mais elles n'ont pas l'air trop joyeuses. En fait, elles ont l'air de vouloir m'assassiner !

— Allons-y, dis-je en prenant un ton faussement enjoué, vous allez voir, à l'intérieur, c'est très beau, il ne faut jamais se fier aux apparences !

Le sentier qui mène à l'hôtel n'est pas pavé, nous devons donc soulever nos valises... et nul besoin de vous dire qu'elles pèsent une tonne, à croire qu'on est parties pour l'année ! Nous faisons quelques pas dans le sentier, et j'appelle à l'aide. Ce n'est pas possible qu'il n'y ait pas quelqu'un à l'hôtel pour nous aider ! Tous les hôtels ont un service de valet, voyons ! Finalement, un Mexicain passe. Enfin ! Nous sommes sauvées ! Je lui montre nos bagages et je lui dis que nous logeons au *Palacio del sol*. Il hoche la tête. Hourra, j'ai été comprise ! Nous aurons de l'aide ! Puis, il m'indique une direction incertaine dans la montagne et dit « *diez minutos a pie* » et il continue sa route. *Diez*, dans mon souvenir, c'est bien « dix », n'est-ce pas ? Je dis aux filles : « On y est presque ! » Un petit mensonge pour se sauver la vie, ce n'est pas si pire que ça, non ? Lorsqu'on arrive en haut de la côte, nous sommes en nage, et moi, je n'ai jamais frôlé la mort de si près ! C'est que Chloé et Sarah ne sont vraiment pas contentes.

— La prochaine fois, je m’occupe des réservations ! affirme Sarah.

Une dame nous accueille chaleureusement à l’entrée. Elle aussi ne parle que l’espagnol.

Je lui dis :

— *¡Hola! Tenemos una reservación por tres personas, me llamo Justine.*

— *¡Si, si, bienvenida!*

— *¿Podemos visitar nosotros habitación, por favor?*

Parce qu’à voir la place j’ai de gros doutes sur l’intérieur ! La dame prend un trousseau de clefs et nous fait signe de la suivre. Elle nous mène à une chambre qui donne sur une cour où se trouvent des poules, un coq et deux chiens, qui dorment à l’ombre d’un arbre. Alors je lui demande où sont les chambres avec vue sur la mer. Elle nous dit qu’il n’y en a pas et que c’est la chambre que j’ai réservée. Nous faisons le tour – en fait, nous nous retournons sur nous-mêmes serait plus juste : deux lits doubles, dont les matelas ont connu de meilleurs moments, deux petites fenêtres habillées d’un tissu en coton jaune orné de petits oursons imprimés et sans moustiquaire. Ah ! Aussi, une grande ouverture qui sépare le toit des murs et par laquelle on voit le jour. J’y remarque même de la paille dans un coin. Ce ne serait pas un nid d’oiseau, ça ? Et pour finir, une toilette sans siège, un petit évier crasseux et une douche sans rideau, qui va éclabousser le reste de la salle de bain dès qu’on va prendre notre douche.

J’ai envie de pleurer.

— On ne peut pas rester ici, déclare Chloé, qui a bien envie de plaider la prison à perpétuité pour moi.

Je sais, elle ne travaille pas au criminel, mais quand même... je sens qu’elle est prête à changer de spécialité, ne serait-ce que pour ça !

— Je vous jure, les filles, que ç’avait l’air d’un palace sur Internet, la preuve...

Je déplie le papier et le leur mets sous le nez pour ma défense.

— On déguerpit ! lance Chloé, on trouvera bien autre chose.

— C’est que ça semble bien petit, ce village, fais-je remarquer.

Devant ma mine contrite, les filles commencent à s’adoucir. Je profite du moment de clémence.

— Faisons un tour dans le village, on verra s’il y a de la place ailleurs et on n’aura pas à traîner nos valises.

Je dis à la dame que nous partons manger quelque chose. On redescend la côte, et il y a un joli restaurant sur le bord de la mer. La plage est superbe. On sent la brise qui nous rafraîchit. L’air salin nous pique les narines. On décide de prendre une bouchée avant de décider de notre sort. On est complètement crevées. Et aussi, pas loin de la dépression ! On s’écrase dans nos chaises, l’air égaré, le front moite, la robe qui colle à la peau. Je n’ose regarder les filles. Je me sens coupable.

— Je suis désolée, j’aurais dû me douter qu’à ce prix on n’était sûrement pas dans un palace, mais je me suis dit que la vie au Mexique n’était pas chère...

— Ne t’en fais pas, ce n’est pas ta faute, dit Chloé, tu ne pouvais pas savoir.

Une serveuse s’approche de nous et nous demande ce qu’on veut boire.

— *Una cerveza por favor*, dis-je.

— *Me too*, euh !... ajoute Chloé.

Nous nous esclaffons toutes les trois. Quand on a encore envie de s’amuser, c’est que tout n’est pas perdu ! On commande aussi des *quesadillas* et une assiette de mangues et langoustes à partager. La serveuse nous apporte notre bière bien froide. Nous portons un toast à nos vacances.

Pour ce qui est de leur réussite, ne crions pas victoire tout de suite !

Je demande à la serveuse si elle connaît de bons hôtels. Elle dit qu’il y a un bel hôtel dans la montagne à quinze minutes de marche, mais elle ne sait pas si c’est complet. Je lui demande si elle peut téléphoner, et elle me répond qu’ils n’ont pas de téléphone et qu’elle n’a pas le numéro. Oh là là ! Sur quelle planète

sommes-nous arrivées ? Je m'exclame :

— Un endroit fabuleux, a dit Zib. Fabuleux, tu dis ? Tchin, les filles, à nos vacances !

Je lève mon verre, et nous buvons la moitié de notre bière d'un coup tellement nous sommes déshydratées. Bientôt, nous en recommandons une autre. Sous l'effet de l'alcool, nous commençons à nous sentir mieux. Nous mangeons nos *quesadillas*, les langoustes sont fraîches et les mangues sont bien mûres. C'est tout à fait délicieux. Enfin, on se sent un peu en vacances. Je prends une troisième bière, « pour la route », dis-je. Puis on part vers l'hôtel dont la jeune fille nous a parlé. En chemin, on s'arrête à un endroit qui nous semble très bien, mais c'est complet. On repart. Il fait si chaud ! Je commence à être soûle, après toutes ces bières ! J'ai peine à marcher. Il doit faire quarante degrés sous le chaud soleil du Mexique. Lorsque nous arrivons en haut de la montagne, nous sommes de nouveau en nage. Mais... surprise, l'hôtel est vraiment très beau, tout est propre, une grande salle à manger est ouverte sur la mer. On peut voir des gens s'affairer dans une immense cuisine d'une propreté impeccable. Nous sommes enchantées.

— C'est ici qu'on reste ! dis-je, ragaillardie.

Je demande une chambre pour trois. La dame me dit que c'est complet. Alors je demande deux petites chambres. Non, c'est complet, répète-t-elle. Je dis que ce n'est pas possible.

— *Por favor, señora, por favor*, dis-je, prête à me jeter à ses genoux.

— Viens, Justine, fait Sarah, ça ne sert à rien, allons-nous-en si on veut pas coucher avec les poules !

On repart, encore plus découragées qu'au départ. On redescend la côte vers le village. Nos pieds nous font mal. C'est certain que, de petites sandales aux fines lanières, ce n'est pas du tout ce qu'on doit porter ici ! En passant, les voitures font lever un nuage de poussière qui nous colle à la peau. Un Mexicain qui marche devant nous se met à crier quelque chose que je ne comprends pas. Il se tient au milieu de la route, les bras en l'air, en indiquant aux voitures d'arrêter. On s'approche pour voir.

— Mais qu'est-ce qu'il peut bien foutre là, lui ? dis-je. Ooooooh ! Mais c'est une énorme tarentule que je vois là !!

— Où ça ? font Chloé et Sarah, en s'accrochant à moi.

Un peu plus, elles me grimperaient dessus comme si j'étais un arbre !

— Là, au milieu de la rue, le Mexicain arrête les voitures le temps qu'elle traverse ! Non mais, on est dans le far west ici !

Chloé et Sarah crient en voyant l'immense araignée, toute velue. Et je pense : « Merde ! On n'a pas de moustiquaire dans notre chambre ! »

— On s'en va, on s'en va, on s'en vaaaaaa ! dis-je.

J'ai horreur des tarentules, en fait... en fait... j'ai une peur bleue de ces vilaines bestioles !

J'attrape d'un côté la main de Chloé, et de l'autre, celle de Sarah. Nous nous tenons sur le côté de la route, bien sûr, le côté opposé de l'endroit où se dirige la tarentule.

— Et si elle part à courir vers nous ? fait Sarah.

— Aaaahhhh ! hurlons-nous toutes les trois en chœur, et on file à toute vitesse.

Dans ma course, j'entends : « Justine ! » Je me dis que c'est la bière et ce foutu pays. Mais je rêve ou quoi ? Une fois encore... J'arrête, et là, qui vois-je, debout dans une jeep, dans la file de voitures ? Nul autre que Zib ! Chloé et Sarah crient de joie. Je vais lui dire ma façon de penser ! Il n'a rien vu encore, lui ! Envoyer des « amies » dans un trou pareil ! Mais les filles se hâtent vers lui et s'assoient dans la jeep. Elles le font sentir comme un sauveur, alors que c'est lui qui nous a vanté cet endroit ! Elles s'interrompent l'une et l'autre pour lui expliquer dans quel pétrin nous sommes. Puis, il fait taire les filles et me dit :

— Si tu m'en avais parlé, que vous veniez ici, je vous aurais prêté ma villa ou je vous aurais conseillé

un bon hôtel.

— C'est que, d'habitude, un hôtel, c'est pas une cage à poules !

Aussitôt, Zib pouffe de rire en apprenant où j'ai réservé. Plus il rit, plus je fulmine. Finalement, après s'être payé ma tête à son goût, il dit :

— Venez, je vous héberge, il y a assez de place pour tout le monde dans la villa. Ça me fait vraiment plaisir de vous loger, ça va être tellement plus gai. En plus, ma sœur Zoé a décidé de venir me rejoindre, elle en avait assez de Paris. Elle sera ravie de vous revoir. Elle est à la mer en ce moment.

Les filles ont déjà accepté. Après tout ce qu'elles ont subi à cause de moi, je ne peux tout de même pas leur dire que je ne suis pas d'accord ! À coup sûr, ça serait la mort !

* * *

Bientôt, nous arrivons à une villa située dans la montagne. De magnifiques bougainvilliers roses chargés de fleurs bordent la terrasse. Le salon et la salle à manger donnent sur un grand jardin garni d'arbustes fleuris de toutes sortes. Nous retenons notre souffle tellement c'est beau. Au-dehors, une immense piscine rectangulaire semble se déverser dans la mer, et on y accède par de petits sentiers encadrés par différentes variétés de cactus. Sur le côté, une terrasse est aménagée pour un seul et colossal cactus, qui se détache majestueusement du ciel.

Un homme nous accueille à l'entrée. Zib fait les présentations. Il s'appelle Caesar. Nous disons que nous sommes ravies de faire sa connaissance. Zib lui parle en espagnol, puis il prend son portefeuille et lui donne de l'argent. J'ai compris qu'il l'envoyait chercher nos bagages et sûrement dédommager la Mexicaine pour la chambre.

— Tout ça, c'est à toi ? dis-je, estomaquée.

— Oui, mais la vie n'est pas chère ici, et en plus, je me suis occupé de la construction, j'ai dessiné les plans...

— Tu dessines des plans ?

— Oui, j'ai fait mon cours en architecture. Je vous fais faire le tour de la maison, et vous choisirez votre chambre, déclare-t-il.

Disons que j'adopte alors une attitude plutôt *low profile* – parce que ça m'arrive à l'occasion, surtout lorsque je fais des conneries du genre. Zib nous laisse choisir entre toutes les chambres, sauf celle où Zoé s'est installée.

— Incluant la chambre des maîtres ? dis-je.

— Oui, répond-il, moi, je m'installe dans la petite au fond avec le petit jardin. Vous autres, tirez à pile ou face...

Sarah proteste et lui dit de garder la chambre des maîtres, mais il ne veut pas. Les filles trouvent que c'est une bonne idée de tirer au sort. C'est moi qui gagne le premier prix, la grande chambre ! Yé ! Chloé et Sarah en partageront une autre.

Caesar revient et nous annonce :

— *Señoras*, vos bagages sont arrivés.

Alors je ramasse ma valise et je lance en courant :

— La première dans la piscine gagne !

J'entends les filles crier derrière moi et me suivre. Je cherche mon bikini en vitesse dans ma valise. J'en sors deux morceaux dépareillés, mais je m'en fiche, j'enlève ma robe toute moite et j'enfile ma culotte, je mets le haut en me précipitant dehors tout en essayant de l'attacher dans mon dos. Je me retourne et je constate que je suis la première et que je gagnerai la course.

Il ne faut jamais présumer de sa victoire...

J'entends des cris. Ah ! Les filles ne sont pas loin. Je redouble d'ardeur quand, sur le point de me jeter dans la piscine, je sens des bras qui m'attrapent et m'entraînent. Juste le temps de lâcher un cri et je me retrouve sous l'eau.

Quatre glouglous plus tard, je remonte à la surface et je le vois, lui, dans sa version « homme », qui rit de toutes ses belles dents.

Ce n'est pas Brad Pitt, mais il a un-je-ne-sais-quoi-qui-me-fait-craquer-de-tout-partout-partout.

Ça me laisse la semaine pour me guérir de ma maladie. Je dis « maladie » parce que, pour moi, on n'est pas loin de ça quand on ne peut cesser de penser à un homme.

Les filles aussi nous ont rejoints. Zib me jette de l'eau à la figure. Ah ! Le vilain ! Il savoure sa victoire ! Je lui lance de l'eau à mon tour, puis je disparaiss au fond de la piscine. Il me suit et m'attrape dans ses bras sous l'eau. Je me sens défaillir. Et ce n'est pas à cause du manque d'air, vous l'aurez deviné ! Nous remontons à la surface. Il continue son numéro de charme. Et alors que Chloé est sur le bord de la piscine, il se glisse lentement hors de l'eau, contourne un palmier, l'attrape et la jette à l'eau. Comme il m'a fait.

Pincement au cœur.

Elle l'attrape par-derrière et se pend à son cou.

Re-pincement au cœur.

Il se débat. Chloé crie et s'agrippe à ses hanches en l'entourant de ses jambes.

Re-re-pincement au cœur.

Je dois me rendre à l'évidence, au fond, c'est un ami, et la preuve, c'est qu'il fait la même chose avec Chloé qu'il fait avec moi. Ni plus, ni moins. C'est sûr qu'il a une attirance pour moi, mais ça ne veut rien dire. Je me raisonne : « Rappelle-toi, Justine, ce fameux soir, c'était baiser avec lui que tu voulais. Il aurait aussi bien pu coucher avec Chloé, c'est toi qui as dit oui, tu voulais le consommer à la carte, lui aussi, comme les autres. Et encore maintenant, il se paye bien ta tête. C'est un homme qui aime séduire, c'est tout. Il s'amuse, comme il s'amuserait avec ses copains. C'est à toi de décrocher ! Il est comme ça : c'est un séducteur né. Il n'en fait pas plus avec toi qu'avec une autre. Tu dois reprendre le contrôle de ta vie et le bannir de ta tête. » Alors, je pense à Philippe, et je réalise à quel point j'étais bien avec lui. Avant de... Enfin, n'en parlons plus. Je crois que je serai capable de lui pardonner. Il faut savoir pardonner. Ce n'est pas bon de garder cette rancune en moi.

Une jolie Mexicaine vient sur la terrasse et dépose un bol de guacamole et des chips tortillas sur une table. Il y a une cuisine aménagée dehors, et elle s'y installe pour nous préparer de la nourriture.

Han ! J'en étais certaine ! Pratique quand même, la jolie Mexicaine sur place. C'est comme un aspirateur central, elle vient avec la maison, je suppose ?

Puis, Zib dit, comme s'il lisait dans mes pensées :

— C'est Maria, l'épouse de Caesar. Ils habitent dans la petite maison à côté, ça leur permet de s'occuper de la villa.

Je m'exclame :

— Ah ! C'est super !

Mais qu'est-ce qui se passe avec moi, je deviens complètement stupide, et en plus, pour mettre la cerise sur le sundae, jalouse ?!

Tant qu'à avoir des idées aussi ridicules, je me dis que je devrais me contenter d'aller manger du guacamole.

Je m'assois à la table et je détaille les lieux. De grands parasols, des chaises longues, de gros coussins, comme des lits, sont recouverts de toiles blanches et sont disposés çà et là. Une palapa, un peu à l'écart,

est entourée de tulle blanc qui ondule au gré d'une douce bise. Des palmiers dressent leur crête dans le ciel. L'ensemble est époustouflant. Je vois Zib qui s'approche. Oh non ! Il vient vers moi... *Shit !* Il me regarde d'une drôle de façon.

— Ça va ? me dit-il.

— Mais oui, ça va bien, c'est beaucoup mieux ici qu'à l'hôtel, dis-je. Comment se fait-il que tu sois ici ?

— Un hasard, répond-il. J'avais besoin de vacances...

Mon karma, je pense.

Puis, il se trouble un peu avant de poursuivre. Et c'est le moment que Chloé choisit pour venir nous rejoindre.

— Est-ce que j'ai interrompu quelque chose ? dit-elle, prête à tourner les talons.

— Non, assieds-toi, ma chouette. Je disais à Zib à quel point on a été chanceuses de le rencontrer sur la route tout à l'heure... dis-je, et je jette un regard vers Zib.

Soudain, ça me revient : « Merde ! J'ai oublié d'appeler ma mère... » Je lui avais dit que je lui téléphonerais lorsque je serais arrivée. Je m'excuse auprès d'eux.

J'entre dans la villa et je prends mon téléphone. J'ai un texto de Luc : « Autre client pour la femme de Loth, je vends ? » Je réponds : « Non, pas à vendre. » Puis je compose le numéro de ma mère. Au bout d'une demi-sonnerie, elle répond, elle devait être assise à côté à s'inquiéter, et je pense : « Pauvre petite maman ! Tu mériterais une autre fille que moi, plus sage, plus casée ! »

— Allo, maman, c'est moi, dis-je d'un ton joyeux, j'appelle juste pour te dire que je me suis bien rendue !

— Tant mieux, et ton hôtel, t'es contente ?

Je lui explique l'épisode de l'hôtel. Mais j'ajoute :

— Rassure-toi, maman, Zib est ici, il a une villa au Mexique, et finalement, c'est lui qui nous héberge.

— Zib ? Ah non ! Pas lui !

Elle dit « lui » comme si c'était un monstre. Puis ma mère reprend sur un ton hyper agacé :

— Est-ce qu'il continue à te jouer son numéro de charme ?

— Bien... oui, quand même, en ami, maman, ne t'en fais pas.

— C'est ça, les hommes, quand c'est le temps de coucher avec une femme, ils tournent toujours autour — là, je dois avouer que je ne lui ai pas dit qu'on avait déjà couché ensemble —, puis en bout de piste, ça ne rime jamais à rien. Ça puis rien, c'est la même affaire ! Après avoir couché avec toi, qu'il aura eu son bonbon, il va te dire qu'en fin de compte vous n'êtes pas du même genre, ou qu'il t'avait rien promis et qu'il ne veut pas s'attacher. La preuve, il est encore célibataire à son âge, comme par hasard ! Ou bien, il va vouloir continuer comme ça pendant des années pour te garder comme maîtresse. Il va te faire poireauter, le temps de profiter de ta jeunesse, et il finira par se lasser et il te laissera au bout de dix ans. Puis là, il va renouveler son harem ! Il va s'en prendre une plus jeune ! À ce moment, tu auras quarante-huit ans, et il sera trop tard pour toi, tu seras trop vieille pour fonder une famille. Ah ! Ne dis rien, je sais qu'au fond t'as toujours voulu des enfants ! En plus, tes belles années, c'est à lui que tu vas les avoir données ! Gratos, à part ça ! Attention, Justine, si tu couches avec lui, tu vas tomber en amour avec, et là, ça va être trop tard ! Si c'est pas déjà fait ! T'auras pas juste la main prise dans l'engrenage, mais tout ton corps, et ça va te prendre une éternité pour te sortir de là, en plus d'en sortir tout amochée encore ! Comme avec ton... comment il s'appelait déjà, ton Tarzan, là ? Peu importe. Laisse-toi pas prendre, ma Justine, cet homme-là n'est pas bon pour toi, il n'a rien à t'offrir ! Ah, que j'aime pas ça, cette histoire ! Un artiste, en plus ! Quand je pense que t'en as un bon, qui demande juste ça, un mé-de-cin, en plus...

— Ne recommence pas avec Philippe, maman... Puis, excuse-moi de te couper la parole, mais d'ici,

les appels, ça coûte la peau des fesses, alors je te vois la semaine prochaine, d'accord ?

— C'est quoi, encore, le nom de ce village ?

— San Agustinillo, maman... Mais ne t'en fais pas, tout va très bien, les gens sont très gentils ici.

Je raccroche en me disant que ma mère s'en fera bien toute sa vie pour moi, quel que soit mon âge...

Les filles et moi sommes fatiguées par le voyage et toutes ces émotions. Nous décidons de passer un après-midi tranquille, à flâner, lire, discuter et nous faire bronzer. À un moment, j'entre dans la villa pour me changer. Dans le corridor, j'entends un bruit curieux, j'avance et découvre que le son provient de la chambre de Zib. La porte est ouverte, je glisse la tête et vois Zib dans son petit jardin en train de faire des croquis. Je dis doucement :

— Je peux ?

— Mais oui, entre, répond-il.

Il y a plein d'esquisses étalées par terre. J'en prends quelques-unes et les examine. Tout à coup, Zib me dit :

— Ne bouge surtout pas !

Il me regarde, je sens vite que je deviens un sujet d'étude. Il s'empare de son fusain et se met à remplir des feuilles. Mais qu'est-ce qu'ils ont, ces artistes, à me prendre pour modèle ? Je dois avoir une face à croquis ! Et je prends de l'expérience... D'ailleurs, Zib déclare :

— On dirait que tu as fait ça toute ta vie !

Zib fait plusieurs esquisses. Nous ne parlons pas beaucoup, car il est très concentré. Et puis je lui dis :

— Assez pour les croquis, veux-tu ? Je retourne voir les filles à la piscine.

La sœur de Zib revient de la mer. Elle est vraiment surprise de nous voir là, toutes les trois. Je la comprends ! Zib l'avait avertie que nous étions en vacances au Mexique, mais de là à être installées dans la villa avec eux... Nous nous étreignons, heureuses de nous revoir. Elle passe tout de suite dans notre camp, celui des filles, contre son frère. La joute promet d'être très intéressante !

— Nan, nan, nan, c'est injuste ! s'indigne Zib, et il cherche refuge auprès de Chloé, son avocate.

Chloé répond d'un air taquin :

— Mais dis donc, je suis en vacances, moi ! Pour les consultations, c'est sur rendez-vous et seulement la semaine prochaine !

Zib joue bien son rôle de grand frère protecteur auprès de nous toutes. Il est drôle, s'occupe de tout, charmeur. En fait, il est par-fait !

Merde ! Jamais je n'aurais cru pouvoir dire ça !

Et je pense : « J'ai toute la semaine pour trouver des failles ! » D'ailleurs, d'après ce que j'ai lu sur Internet, il y en a une immense ici qui s'appelle la faille de San Andreas. Elle se trouve à moins de trente kilomètres du village, soit à l'endroit du Pacifique où elle est le plus près des côtes. Cette faille, donc, rend l'océan plus propice aux tsunamis. Et s'il y en avait un pendant la semaine ? Nooon ! J'en ai assez à l'intérieur de moi en ce moment sans devoir en voir un de mes yeux !!!

Please...

Mais je me dis que c'est impossible que je ne trouve pas de failles. Tout le monde en a, et plus qu'une ! Et au fur et à mesure que je le découvrirai tel qu'il est, AVEC TOUS SES DÉFAUTS, je pourrai me débarrasser de ce terrible sentiment qui me hante, me rend si stupide, en plus de me faire la vie impossible. Puis enfin, je vais me retrouver avec mon vrai moi, insouciant et libre comme autrefois ! Je vais me délester de cette vilaine peau et je vais me muer en moi de nouveau. Pour Philippe, on verra... Il est bien loin de toute façon, ça me donne du temps. Une chose à la fois...

Pour le premier soir, nous décidons de souper à la villa. Et vers dix heures, nous allons prendre un verre au petit bar du village, La Casa Magica.

Zib nous raconte que c'est un jeune homme de dix-neuf ans qui le tient désormais. Son père, un Mexicain marié à une Canadienne, est mort sous les roues d'un camion. Depuis, le jeune garçon s'occupe du bar tant bien que mal. Sa mère est repartie vivre au Canada. Pendant un an, le jeune homme, devenu propriétaire, a erré au Mexique comme un mendiant, éperdu et noyé dans sa peine. Puis il a décidé de revenir dans son village natal, là où il se sent le plus près de son père, et de temps à autre, il ouvre son petit bar, mais personne ne peut dire quand. Zib nous dit qu'il part souvent dans des soirées dans le village de Mazunte, situé juste à côté. Ou encore, à Zipolite, où beaucoup de Québécois allaient dans les années 1970 pour y vivre sur la plage comme des hippies. Et, presque chaque année, on y retrouvait des jeunes noyés, emportés par les lames de fond du Pacifique. Aujourd'hui, le village est devenu plus touristique, et il y a de très bons restaurants que Zib se propose de nous faire découvrir.

Mais ce soir-là, jour de chance, le bar est ouvert. Le jeune homme est charmant. Cheveux blonds, pas très grand, mince, d'immenses yeux bruns, la mâchoire forte, un tout petit nez et la peau basanée par le chaud soleil du Mexique. Je me dis qu'il ne doit pas avoir de problème à se consoler dans les bras de jolies Mexicaines ! Il emploie ses journées à faire du surf et à se faire courtiser par les jeunes filles en vacances.

Zib lui donne la main chaleureusement et lui fait une accolade. Il lui demande, comme c'est la coutume là-bas, de payer après la soirée :

— Ouvre une *cuenta*, Acosta, je te réglerai la somme vendredi prochain, je ne veux pas que ces jolies filles paient un seul verre de leur poche !

— On peut payer nos consommations, voyons, dis-je.

— Nan, nan, vous êtes mes invitées !

Puis en disant ça, il se place derrière chacune de nous et il nous présente.

— Voilà, dit-il, c'est Chloé, Sarah, Justine, et évidemment, tu connais ma sœur, Zoé.

Quand même, me dis-je, charmant, pour un vilain crapaud.

Zib et moi jouons une partie de billard pendant que les filles sont assises dans de gros fauteuils. Une musique mexicaine joue. Sûre de moi, je parie vingt dollars sur ma victoire. J'ai beaucoup pratiqué ce jeu dans la jeune vingtaine. Un talent naturel, quoi ! Je gagne la première partie, et il m'en propose une autre.

— Han ! Tant pis pour toi !

Je le vois allongé sur la table de billard, concentré sur son jeu comme si sa vie en dépendait, et brusquement l'envie de lui me frappe si fortement que je m'appuie sur le bord de la table, j'inspire longuement, je relève légèrement la tête et ferme les yeux. Lorsque je les ouvre, il est là, dans la même position, et il me regarde.

Je vois qu'il est troublé.

Lui aussi, donc...

Il s'approche de moi, me prend dans ses bras, m'allonge sur la table de billard, il prend une boule qu'il fait rouler sur mon corps chaud, il m'embrasse passionnément. Je sens ses mains partout sur mon corps. Je détache le premier bouton de sa chemise... Je glisse la main sous sa ceinture... Hum !... Puis il m'enlève ma petite robe d'été, si légère, si légère... puis la petite culotte...

En pensée, on voyage si vite parfois !!

À ce moment, je le regarde. Son regard est suspendu au mien. Je crois qu'il a suivi toute la scène que je viens de me jouer. Je dis :

— C'est à ton tour, joue...

Alors il frappe et passe carrément au-dessus de la boule blanche. Je pouffe de rire.

— T'as gagné, coquine, déclare-t-il, mais ta technique n'est pas réglementaire...

Je pense : « Oh, le vilain ! Il a tout suivi le match !! » Il passe ensuite derrière moi, je sens mon corps

électrifié par le sien, il effleure mes hanches et nous retournons nous asseoir avec les filles. Le temps est doux, la soirée est belle.

Mes yeux se posent dans un coin du bar. Mais... ce n'est pas un scorpion, ça ? Je cligne des yeux pour m'assurer que j'ai bien vu. C'est bien ça, je reconnais l'animal à son affreuse queue dans les airs. Je me retiens pour ne pas crier. Je dis aux autres tout bas :

— Il y a un scorpion dans le coin là-bas !!

— Où ? Où ?? Où ??? disent les filles en même temps.

— Là, là, mais chut ! Si on dit quelque chose, on va vider le bar vite fait ! Et le pauvre petit qui n'a plus son père...

— Nan, nan, dit Zib, bougez pas, je m'en occupe avec Acosta, on verra ce qu'il va faire, ce n'est sûrement pas la première fois que ça arrive, à voir ces bouteilles-là !

Nous levons les yeux vers le bar, et on voit des formes noires dans quelques bouteilles. Toutes les quatre, en « vraies » filles que nous sommes, il faut bien le dire, on se regarde puis on crie : « Ouaaachhh ! Dégueu ! »

Mon mâle alpha s'en va courageusement retrouver Acosta. Il lui parle à l'oreille.

À partir de là, on dirait une joute de hockey commentée à la télé :

« Zib se penche à l'oreille d'Acosta.

Cri d'Acosta.

Course effrénée autour du bar.

Grand cri de victoire à la découverte d'un balai.

Zib ouvre une bouteille de mezcal.

Déclaration officielle d'ouverture de la chasse.

Zib et Acosta courent vers le scorpion.

Les filles horrifiées montent sur les fauteuils.

Grands coups de balai et grands cris de victoire.

Acosta s'approche du balai et y déniche la sale bête, qu'il saisit par la queue avec une pince à barbecue.

Débat sauvage entre la bête et Acosta, qui tente de faire entrer le scorpion par le goulot de la bouteille.

Et c'est le but ! »

Finalement, j'ai pitié de ce pauvre scorpion qui se débat dans sa bouteille autant qu'un diable macérant dans l'eau bénite.

Acosta nous offre de goûter à « un *buzz* de mezcal ». Le mezcal est une boisson alcoolisée faite à partir de l'agave, comme la tequila, et qu'on retrouve principalement dans la région d'Oaxaca, où nous sommes justement. Les Mexicains en sont friands. Au lieu du scorpion, on y met souvent une larve d'une mite parasite de l'agave. Nous déclinons poliment son invitation. Il précise que c'est aphrodisiaque.

Oh non ! Pitié ! Je n'en ai vraiment pas besoin !

Plutôt une douche de glaçons, *por favor* !

Mais évidemment, Zib accepte. Acosta sort deux verres à *shooter*, qu'il dépose sur le bar. Puis Chloé annonce fièrement : « Acosta, donne-moi aussi un verre ! » Acosta verse le mezcal dans les trois verres, l'air triomphant. Zib frappe son verre contre celui d'Acosta puis contre celui de Chloé, ils se regardent dans les yeux. Un peu trop longtemps, il me semble.

Pincement au cœur.

Un bel homme est assis au bar. Il s'approche de nous et se dirige droit vers Sarah. Je le détaille... Hum ! Pas mal du tout ! Grand, mince, châtain clair, d'immenses yeux noirs, sourire lumineux, le nez un peu fort mais pas trop. Il se dégage de lui une grande assurance. Chloé et moi, on échange un coup d'œil

complice. L'homme glisse quelque chose à l'oreille de Sarah. Elle sourit et hoche la tête. Je la regarde, je sens qu'elle n'est pas trop sûre d'elle. C'est que ça fait longtemps qu'elle n'est plus sur le marché ! Je la vois secouer sa tignasse de lionne comme on a vu Zoé le faire l'autre jour. L'homme s'assoit et lui parle. Sarah éclate de rire. L'homme lui plaît, visiblement. Et là, comme c'est plutôt gênant de passer la soirée à les regarder, nous discutons de notre côté et les laissons tranquilles. Plus tard, Sarah nous le présente enfin. Il était temps, ai-je envie de lui dire à la blague ! Il s'appelle Justin, il est anglais, mais il parle très bien le français avec un accent *british* très classe. Hum... Dans le genre de Sarah, me dis-je. C'est un vétérinaire. Sarah se lance dans un petit discours enflammé sur ce qu'il fait.

— Justin vient dans la région chaque année, avec quatre autres confrères, ils font du bénévolat. Ils passent quatre semaines à soigner les chiens errants, ils les stérilisent, les soignent et puis ils les remettent en liberté.

— On aimerait faire plus, ajoute Justin, il y a du travail ici à l'année longue.

— Vous apportez les médicaments de l'Angleterre ? demande Zib.

— Oui, on apporte tout. Ici, il fait si chaud, il y a beaucoup de microbes, les chiens sont sous-alimentés et ils ont des conditions de vie difficiles, c'est les plus forts qui survivent. La nuit, si un chien n'arrive pas à faire partie d'une bande, il est pourchassé par les autres, qui souvent vont le laisser pour mort. Il arrive dans ces cas qu'on ne puisse rien faire pour eux. On les euthanasie alors. C'est très triste à voir.

— Ça fait combien d'années que vous venez ici ? demande encore Zib.

— Cinq ans cette année, mais c'est la première fois qu'on s'établit dans ce village. On a l'impression d'être utile et de faire notre part.

Sarah semble vraiment le trouver à son goût. Finalement, il se fait tard, nous retournons à la villa. Justin demande à Sarah s'il peut la raccompagner, elle accepte. Nous marchons dans la rue. Nous sommes derrière Sarah et Justin. Ils parlent. On voit Justin passer son bras autour de Sarah. Ils rient. Sarah a l'air heureuse. Ça fait longtemps que je ne l'ai pas vue ainsi. Chloé et moi, on se pousse du coude, toutes contentes pour elle. Justin nous quitte à la villa. Il nous embrasse, nous, les filles. Il va vers Zib et lui tend la main, il lui dit :

— T'es choyé, toi, avec toutes ces belles femmes autour de toi !

Zib répond :

— Encore faudrait-il qu'une de ces belles femmes s'intéresse à moi !

Et là-dessus, Zib plonge son regard dans le mien. J'en suis toute troublée et je détache mes yeux des siens à grand-peine. Intéressé, Justin donne rendez-vous à Sarah pour le lendemain. Une fois qu'il est parti, Sarah dit en soupirant :

— Il est chouette, non ?

Et Chloé rétorque :

— Chouette, tu dis !

Et Zoé renchérit :

— Il est très sexy !

Et j'ajoute :

— Eh bien, t'as rien perdu de ton charme !

Puis Sarah demande, avec une légère crainte dans la voix :

— Mais... est-ce que c'est normal, il ne m'a pas invitée à son hôtel ?

Alors on la rassure toutes : pour une fois qu'un homme prend son temps, ça veut plutôt dire qu'il est respectueux. Sous le coup de la fatigue, Sarah se laisse convaincre assez facilement. On se sépare, et chacune prend le chemin de sa chambre.

Le lendemain matin, nous sommes réveillées par un bruit infernal dans la villa.

— Mais qu'est-ce que c'est que ce bordel ? dis-je en me levant.

Je rencontre les filles dans le corridor. On a l'air de zombies, toutes les quatre. On se dirige vers la cuisine, d'où vient le bruit. Qui est là ? Zib, qui tient deux poêlons qu'il cogne l'un sur l'autre. Zoé crie en se tenant la tête :

— Arrête, t'es devenu fou ou quoi ?

— Il fait beau, on déjeune, et je vous emmène voir les plages des baies de Huatulco. On va faire de la plongée. J'ai loué un bateau pour la journée. Je vous donne une heure pour vous préparer ! Il faut partir tôt !

Sarah répond :

— OK, dans une heure, mais plus de réveil aux poêlons, promis ?

Zib nous regarde, l'air de dire que la semaine ne fait que commencer. Hum... Ça promet ! En attendant, il nous invite sur la terrasse. Maria termine de préparer le petit-déjeuner à la cuisine extérieure, elle nous souhaite un bon matin. La table est mise. Une grande assiette remplie de fruits frais, ainsi qu'une corbeille de croissants et de pains de toutes sortes sont posés au centre de la table. Elle nous propose de faire des œufs ou des omelettes.

Merde et re-merde ! Je me parle : « Trouve la faille, Justine, ça presse ! »

« Tu choisis toujours des gars pas possibles, a dit Luc, tout pour que ça ne marche pas ! » Il a bien raison. Un artiste, ce n'est pas le genre à mener une « vie rangée » ! À l'opposé du comptable, quoi ! C'est le top du gars pas possible !

Quand on a eu si mal en amour, on choisit des gars pour demeurer dans l'errance amoureuse, le passeport antisouffrance par excellence !

Ou bien, pourquoi je ne retournerais pas dans les bras de Philippe ? Il m'attire encore, c'est certain, il plaît à toutes les femmes. À l'hôpital, elles lui tournent toutes autour : les libres, les pas libres et les patientes. Il plaît même aux gais ! Je me dis qu'au moins, avec lui, tout est clair. Je ne veux pas me répéter, mais il est beau, intelligent... Et maintenant, il est prêt à tout me donner ce qu'il me refusait dans le temps : le compte conjoint, le bébé, SON condo à nos deux noms... Bar à volonté, quoi !

Maria nous apporte du café, et nous discutons tranquillement autour de la table. Et puis, la gaffe ! Sarah dit qu'elle n'a pas trop bien dormi. Et je m'exclame :

— Moi, c'est le tableau au-dessus de mon lit qui me fait faire des cauchemars !

Zib me lance un regard irrité.

— Ce tableau, c'est moi qui l'ai fait !

Zib se lève et il s'en va à l'intérieur, comme un animal blessé. Un grand malaise s'ensuit. C'est la première fois que je le vois comme ça. Ça me fout une boule dans la gorge, et du coup, je n'ai plus faim.

— Je vais me préparer, dis-je, et je retourne dans ma chambre.

Non mais, un homme susceptible comme ça, ça ne se peut pas ! Et je réalise en même temps que j'ai enfin trouvé une vraie faille ! Mais je m'en veux d'avoir dit ça, je ne voulais surtout pas l'attaquer. Je connais les artistes et je sais à quel point ils peuvent être angoissés.

J'entends cogner doucement à la porte, ça doit être Chloé ou Sarah... J'ouvre. C'est Zib. Merde ! Je ne sais pas si je dois sourire, pleurer, me fâcher, jouer à la désinvolte – non mais, qu'est-ce qu'on peut être conne quand on est en amour !

Oh non ! Je l'ai dit, je suis en amour, noooooon !!!

Ce n'est pas possible !

C'est ça, ce sentiment qui nous rend toute chose.

Je suis attaquée par le virus !!

Zib est appuyé contre le cadre de la porte et se tient sur un pied, il me regarde, mais il ne parle pas.

— Je suis désolée, Zib, je ne voulais pas te blesser, dis-je.

— Non, c'est ma faute, répond-il, c'est à toi de me pardonner, je deviens irritable quand il s'agit de mes tableaux. J'ai le syndrome de l'imposteur, je doute toujours de mon talent. Je peins depuis que je suis tout jeune, mais j'ai étudié en architecture. Je me disais que ce serait plus facile d'en vivre, et finalement, il y a deux ans, j'étouffais, j'avais l'impression que je passais à côté de quelque chose. J'ai décidé de faire le grand saut et de me consacrer uniquement à la peinture, mais là, je ne suis plus certain de rien. Parfois, je me dis que je serais mieux de retourner à l'architecture...

— Maintenant que je sais que tu es architecte, je comprends mieux ton travail. Et crois-moi, Zib, ce tableau de toi est très sombre, tourmenté, mais ça ne veut pas dire que je ne l'aime pas, tu sais que j'adore tes tableaux puisque je les expose. Je crois vraiment en ton talent. Mais... tu as changé ta manière, non ?

— Oui, ça fait environ cinq ans que je l'ai peint, et je dois dire que ce n'était pas la meilleure période de ma vie.

Un homme qui avoue sa susceptibilité est un homme déjà pardonné.

Merde ! Il faudra trouver un autre défaut.

Zib se remet sur ses deux pieds, passe la main dans ses cheveux en les poussant vers l'arrière et déclare :

— Bon, maintenant, prépare-toi, nous partons dans une demi-heure. Tu vas voir, je vous ai organisé une belle journée. Tu as dit que tu aimais la plongée, non ? J'ai découvert un endroit magnifique il y a quelques années et je veux absolument que tu voies ça !

Il me tourne le dos et s'en va. Je me laisse tomber sur mon lit en pensant : « Un architecte en plus ! Comme si j'avais besoin de ça ! » Puis j'aperçois quelque chose au plafond. Je me lève, je m'approche.

Et je crie.

Zib revient aussi vite, tout inquiet. Je pointe mon index :

— Là !

— Où, là ?

— Mais là ! dis-je.

— Tu parles de ce lézard ?

— Oui, cette chose !

— Ce n'est qu'un petit lézard, ils mangent beaucoup de moustiques à longueur de journée, c'est très bon pour une maison ! Tous les Mexicains adorent les lézards.

Puis il s'approche de moi. À mesure que la distance rétrécit, mon cœur s'agite de plus en plus. Il pose une main sur mes hanches, et de l'autre, pousse une mèche de cheveux qui me barre l'œil. Il m'attire contre lui. Il me fixe d'un regard si tendre, si chaud que je me sens frémir. Je suis troublée. Je pense qu'il va m'embrasser... Non ! Il ne faut pas ! Comment lui résister ?

— Justine, tu me prêtes ton chandail bleu ? dit Chloé en entrant dans ma chambre.

Voilà comment lui résister ! Facile...

Chloé sent qu'elle a interrompu quelque chose. Je suis mal à l'aise. Zib s'éloigne en lançant :

— Préparez-vous et venez me rejoindre à la plage, Maria va vous conduire.

Je me retrouve seule avec Chloé. Elle me demande :

— Ça fait longtemps que ça dure ?

— Mais non, il ne s'est rien passé, je te le jure !

Puis elle repart dans sa chambre, l'air contrarié et triste.

Que c'est donc compliqué, la vie !

La dernière chose que je veux, c'est de faire de la peine à nouveau à Chloé. Et l'autre, c'est d'être en

amour. Alors, comment se fait-il aussi que je me sois encore emmêlée dans ses pattes ! C'est mon karma ou quoi ? J'en ai vraiment assez de toute cette histoire !

C'est décidé, je n'ai plus qu'un but dans la vie, oui, d'éliminer Zib de mon cœur et de ma vie ! F-i-fi-n-i-ni ! Fini !

Toutes les femmes de la Terre pourront tenter de le séduire et auront le champ libre pour elles seules ! Je m'en moquerai éperdument et je vivrai heureuse et insouciant comme avant !

Pour ça, il faut établir des règles...



Le sabotage amoureux

Je prends quelques notes qui serviront à me rafraîchir la mémoire en cas de panne, car je sens que la tâche ne sera pas facile. Voici quelques règles auxquelles j'ai pensé pour mener à bien mon sabotage amoureux.

1. Jouer l'indifférente (une fois, deux fois, trois fois, ça donne envie à l'homme d'aller à la chasse, mais toujours, ça finit par le rebuter).
2. Dire non quand on pense oui.
3. Faire preuve d'égoïsme.
4. Tenter par tous les moyens de gâcher les bons moments.
5. Être détestable même quand on a envie de se blottir dans ses bras.
6. Tout faire pour que ça échoue.
7. Pousser l'objet du désir dans les bras d'une autre.
8. Éviter la cible.
9. Éviter les conversations qui visent à éclaircir les malentendus : un haussement d'épaules suffit, ou encore, un soupir agacé avec les yeux levés au ciel.
10. Et... séduire ! Mais ailleurs...



*Sabotage amoureux,
suite...*

Nous descendons à la plage pour rejoindre Zib. Au passage, nous croisons les gens du village occupés par leurs tâches quotidiennes. Ici, il n’y a que des *tiendas* – nous, on appellerait ça plutôt des « dépanneurs ». Ça permet à chacun d’avoir un petit commerce de quelque chose. On est très loin des grandes surfaces ! C’est bon pour mon portefeuille, ça !

Sur la plage, des barques de pêcheurs sont montées sur le sable. Maria nous met en garde, car justement, il y en a un qui veut rentrer. On arrête de marcher afin de laisser la barque passer. Des bois ronds sont allongés, bien ancrés dans le sable pour faire une piste sur laquelle le bateau va monter sur la plage. Un Mexicain se tient debout sur la rive et, au moment où la barque entre à pleine vitesse, il jette un bout de bois rond en travers du sable, tout près de la rive. Et à la dernière minute, le conducteur lève son moteur, glisse sur les bois et monte sur la plage afin de mettre sa barque à l’abri.

Pendant cet arrêt, Maria nous raconte qu’ils vont faire les courses à Pochutla, un village pittoresque situé à environ trente minutes de là. Le lundi, les Mexicains qui vivent dans les montagnes descendent et s’installent dans la rue pour y vendre leur marchandise. Il paraît que c’est très difficile de circuler en auto, car il y a des étals de fruits et légumes frais un peu partout. Elle dit aussi que c’est très beau à voir. Nous lui disons que nous aimerions bien y aller avec elle.

— Alors je vous y emmènerai, nous répond-elle vivement, fière qu’on s’intéresse à son coin de pays.

Nous arrivons à la plage, où un Mexicain guettait notre arrivée pour nous faire monter à bord d’une barque et nous emmener vers Zib et Caesar, qui nous attendent au large. Justement, on croise Justin, le bel Anglais de Sarah, qui vient vers nous.

— ¡*Hola!* nous lance-t-il joyeusement.

Et puis, il va vers Sarah, et lui demande où nous allons.

— Si tu permets, Sarah, j’aimerais bien y aller avec vous...

— Euh !... C’est que... je ne sais pas si... Maria, vous croyez qu’il y a de la place pour une autre personne ?

Maria répond que oui, qu’il n’y a pas de problème. Alors nous nous dirigeons gaiement vers la barque. Justin prend le sac de Sarah pour le transporter. Oh ! Une touche ! Lorsqu’on arrive au bateau, Zib, déjà à bord, s’approche pour nous aider à monter. Il a un chapeau de paille sur la tête.

— ¡*Bienvenida!* nous dit-il. Justin, ajoute-t-il, quelle surprise !

— Il y a de la place pour moi ?

— Bien sûr, je suis content de te voir...

Lorsque vient mon tour de monter, je refuse sa main et je m’agrippe plutôt à un taquet.

Sabotage amoureux oblige...

Je prends garde de ne pas m’asseoir sur le siège près du conducteur. Chloé monte la deuxième. Elle accepte la main de Zib et va s’asseoir à côté. Il aide sa sœur et Sarah. Il dit :

— Faites attention, le soleil du Mexique est traître !

Et il nous montre, dans la cabine, d’autres chapeaux de paille, que nous mettons. C’est drôle de nous voir ainsi. Je prends une photo pour nous immortaliser. Nous passons devant la Roca Blanca, qu’on voit

très bien de la villa, c'est un énorme rocher dans la mer, tout blanc. En fait, ce qui lui donne sa couleur, c'est le produit de milliers de pélicans qui y ont élu domicile. Hum ! Moins charmant... On longe la côte un moment, et finalement, on se retrouve en pleine mer. Et moi, je regarde vers le large, perdue dans mes pensées...

Une fois à la plage de Huatulco, Zib s'approche de la rive et nous fait descendre. Caesar porte un grand sac de plongée avec tous les équipements. Puis Zib repart seul pour jeter l'ancre du bateau. On s'installe devant un petit restaurant où il y a des parasols et des chaises longues. Un serveur arrive et nous offre des boissons rafraîchissantes.

Je vois Zib revenir vers nous. Je peux le détailler à ma guise, il ne sait pas que je le regarde. Une fois devant nous, il nous propose de faire de la plongée tout de suite. Nous acceptons avec entrain. À cet endroit, la mer est protégée par de gros rochers et nous fait l'effet d'une immense nappe d'huile vert émeraude. Zib farfouille dans le sac et nous trouve des masques, des tubas et des palmes. Alors que mes cheveux sont pris dans la courroie du masque, Zib s'approche pour m'aider.

— Mais non, laisse, lui dis-je, je suis capable ! Je ne suis pas handicapée quand même !

Il me regarde d'un drôle d'air et va aider Chloé.

Que c'est duuuuuuur, le sabotage amoureux !!!

Je m'occupe tant bien que mal à l'éviter toute la journée et à être détestable. Mais avec lui seulement. Je ne veux pas gâcher les vacances des filles. On plonge et on se promène à travers les massifs de coraux tandis que de multiples bancs de poissons aux couleurs vives nous enveloppent. Je n'ai jamais vu autant de beauté. C'est comme à la télé. À un moment, j'aperçois Sarah et Justin, ils évoluent sous l'eau main dans la main... Comme ils sont beaux, tous les deux. Hum ! Ça promet...

Malgré mes angoisses amoureuses, la journée est fantastique. Nous reprenons le chemin du retour vers trois heures, rassasiés, contents d'avoir vécu cette extraordinaire baignade.

En route vers notre village, Caesar nous montre des tortues dans la mer. Zib arrête le bateau près de l'une d'elles. À notre grande surprise, Caesar se jette à l'eau sur la tortue puis il la saisit par la carapace au niveau du cou. Il nous propose de nous agripper à son dos pour faire un tour ! Non mais... Un tour de tortue en pleine mer ! Zib me tend un masque, un tuba et des palmes, que j'enfile en vitesse. Je saute à l'eau. Je m'accroche au dos de la tortue et je pars. On fait un bout ensemble, et elle décide de plonger dans les profondeurs, où je la suis l'espace d'un trop bref instant, pour enfin la laisser aller, à mon grand regret. Je refais surface en criant à tue-tête, heureuse de vivre tant d'expériences inoubliables.

Plus loin, nous apercevons deux baleines qui nagent côte à côte et qui nous accompagnent un moment. Zib fait signe à Caesar de s'approcher un peu, puis il met son masque et ses palmes et saute à l'eau à son tour. Je me surprends à crier : « Non ! » J'ai peur qu'il lui arrive quelque chose. Mais bientôt, il émerge et dit que c'est magnifique à voir sous l'eau. Il s'empresse de replonger. Nous le perdons de nouveau un instant qui me semble bien long, puis il remonte. Les baleines sont maintenant loin. Zib nous raconte à quel point c'était fabuleux d'être au milieu des millions de bulles, dans le sillon des baleines, et aussi, de voir ces énormes mammifères se déplacer de façon aussi gracieuse.

Justin et Sarah se quittent sur la plage en se donnant rendez-vous le soir dans un petit restaurant du village pour un souper en tête-à-tête. Nous rentrons tous à la villa prendre notre douche. Pour le souper, Zib nous propose un restaurant bien connu dans le coin. Il connaît tout le monde ici. Il nous présente le propriétaire, un Français qui a eu un coup de cœur pour la région et qui s'y est installé il y a bientôt cinq ans. Lorsque vient le temps de choisir une place, je laisse une chaise vide entre Zib et moi, alors qu'il ne reste plus qu'à Chloé de s'asseoir.

Toujours le sab...

On s'assoit, j'observe les lieux, et qui vois-je, à quelques tables, juste devant nous ?



48

*Où l'on se passe
de sous-titre...*

O ooossst@# !



Quand une mère veut !

Mais ce n'est pas possible ! Je rêve ou quoi ? Au restaurant, juste devant nous !

Ma mère ! Et... en plus, Philippe !!!

Elle me voit au même moment. Les deux se lèvent et viennent à notre rencontre.

Chloé et Zoé sont ravies de les voir. Moi, moins, vous l'aurez deviné. Me vient à l'esprit la dernière phrase de ma mère lors de notre échange téléphonique : « C'est quoi, encore, le nom de ce village ? »

Zib parle déjà au propriétaire pour joindre des tables afin que nous soyons tous ensemble. Moi, j'attrape ma mère par le bras, en souriant à la ronde, et je l'emmène à l'écart en maugréant :

— Tu veux bien me dire ce que tu fais ici ? Et avec Philippe à part ça ! dis-je, excédée, au bord de la crise de nerfs.

— J'avais aussi besoin de vacances, répond-elle d'un air innocent, et je me suis dit : « Pourquoi ne pas rejoindre ma Justine ? » Ah ! Mais je ne serai pas toujours dans tes pattes, rassure-toi ! J'ai ma vie, moi !

— Bien, justement ! Moi aussi, j'ai ma vie, comme tu dis ! J'en reviens pas que tu aies fait ça ! Non mais, c'est pas possible d'avoir une mère pareille !

— Voyons, Justine, calme-toi un peu, je suis ici en vacances, comme toi. Ce village ne t'appartient pas, tout le monde connaît le village de San Ang... d'Ag... San Arg... *whatever* !

Je la vois venir avec ses gros sabots, pas trop discrète, ma mère ! Elle arrive en char d'assaut avec l'armée – Philippe –, pour anéantir l'ennemi – Zib !

Je ne sais pas si c'est *Le Misanthrope*, *L'École des femmes* ou encore *L'Avare*, mais on dirait une pièce de Molière ! Et moi, je suis en beau calvaire !

Nous retournons à la table. J'affiche un air radieux, comme si tout était parfait dans le meilleur des mondes. En réalité, je « bouille » ! Je ne peux pas parler devant Zib, mais je jette un regard assassin à ma mère et puis à Philippe. Lui aussi aura droit à une petite conversation...

Vraiment, pour des vacances reposantes, c'est complètement raté. Le Français revient avec des menus pour tous. Philippe commande des bouteilles de vin et précise qu'il prendra l'addition de tout le monde. Zib riposte que c'est lui qui prendra l'addition, que nous sommes ses invitées. Hum ! Ils n'ont pas l'air de s'apprécier, ces deux-là ! Deux mâles alpha dans le même bocal, ça ne marche pas !

La soirée se passe quand même bien. Tout le monde rit, raconte toutes sortes d'anecdotes, l'atmosphère est festive. Les filles avaient gardé une place devant moi pour ma mère, mais elle s'est arrangée pour y faire asseoir Philippe. Je le regarde et le trouve bien attirant, dans son polo blanc et son pantalon clair. Il a vraiment de la classe. Je me dis que, lui, il a les trois C, et il sait y faire lorsque c'est le temps de sortir une femme. Et je me demande pourquoi il a tout gâché comme il l'a fait. Nous serions si heureux aujourd'hui et nous aurions sûrement un enfant, peut-être même un deuxième petit bébé en devenir.

Mais c'est une vieille histoire. Pourquoi la ressasser continuellement ? Il faut passer à autre chose dans la vie ! Tout le monde est heureux, pourquoi ruiner mes vacances et, du coup, celles des autres ? Surtout après ma gaffe du début pour l'hôtel, qui aurait pu être catastrophique, j'en conviens... Ma mère parle tantôt à Chloé, tantôt à Zoé, elle rayonne. Pendant la soirée, je jette un coup d'œil à l'occasion vers Chloé et Zib. Je vois qu'ils parlent souvent ensemble et rient. Ils ont l'air de bien s'entendre...

Pincement au cœur.

Mais je me dis que c'est normal, que ça va me passer. C'est comme une mauvaise grippe, il faut laisser le temps aux antibiotiques de faire effet. Au bout de la semaine, je serai sûrement guérie !

À la fin de la soirée, Zib se lève pour payer l'addition de tout le monde. Philippe le remercie, mais il insiste pour payer la prochaine fois. De bonne guerre... Nous retournons à pied vers la villa. Je marche aux côtés de Philippe. Je lui demande :

— Que fais-tu ici, Philippe ?

— Tu le sais, non ? Dès que ta mère m'a dit que tu étais ici avec lui, je n'ai pas hésité une seconde, Justine. J'ai décidé de venir te chercher. Et ta mère m'a dit qu'elle partait avec moi, ça, je ne l'avais pas prévu, mais enfin... Je t'en prie, laisse-moi te rendre heureuse comme avant. Tu ne peux pas tout avoir oublié...

— Mais quand même, Philippe ! Débarquer comme ça à l'improviste dans mes vacances, ça se fait pas !

— Je t'ai déjà perdue une fois, je ne veux pas te perdre une seconde fois, Justine. Et je ferai tout pour te reconquérir. Tout. Si tu veux un bébé, je t'en fais un là, tout de suite ! Je regrette tellement de t'avoir fait ça. Mais tu dois me comprendre, je venais de finir ma médecine, j'ai passé toute ma jeunesse à étudier, j'avais juste envie de profiter de la vie un peu, qu'on s'aime encore, juste toi et moi, en duo avant de former un trio, mais j'admets que tout est ma faute. J'aurais pas dû, j'ai été si stupide, pardonne-moi... Il n'y a rien que je voudrais plus aujourd'hui que ce petit bébé que nous avons fait ensemble...

Touchant, quand même, l'histoire du duo et du trio, et les remords sur notre petit bébé... Le fait que Philippe se batte comme ça pour moi me complique bien les choses et m'amène à remettre en question ma décision de ne plus jamais vivre avec quiconque.

Je ne sais pas pourquoi, mais quand on laisse quelqu'un ou qu'une personne meurt, on a tendance à ne se rappeler que ses qualités. Il y avait quand même des choses que Philippe faisait qui me tapaient sur les nerfs, non ? Il a aussi soulevé un bon point, que je n'ai pas voulu voir à l'époque, c'est vrai qu'il n'a pas profité de sa jeunesse. Il étudiait tout le temps. Mais devait-il se rattraper au détriment de la vie d'un petit bébé ? La raison pour laquelle je l'ai laissé, qui était tout à fait valable alors, devient de plus en plus floue. Et si je n'avais pas fait cette fausse couche, il serait sûrement revenu, et je suis convaincue qu'il aurait fait un bon papa. Je dois dire que je commence à me trouver stupide d'avoir laissé un si beau morceau. Il aurait été plus facile qu'il disparaisse. Ainsi, j'aurais fini par l'oublier et je cesserais de faire ces retours en arrière qui m'empoisonnent l'existence.

Mais nous devons nous quitter, car nous arrivons au petit sentier qui mène à la villa. Philippe et ma mère doivent continuer un peu leur chemin pour se rendre à leur hôtel.

— Tu me fais pas la bise, Justine ? me dit ma mère.

Je me dis : « À quoi bon lui faire la gueule toute la semaine ? C'est quand même ta mère. » Je l'embrasse. Puis j'embrasse Philippe sur la joue, et nous nous quittons en nous donnant rendez-vous sur la plage le lendemain. Zib ne les invite pas à monter prendre un dernier verre, je crois qu'il n'apprécie pas trop que Philippe soit dans les parages...

Est-ce que je fabule encore ? Meeeeerrrrrrde !

* * *

Vers cinq heures du matin, je décide de me lever parce que ça fera bientôt une heure que je tourne dans mon lit sans pouvoir dormir. Je marche sur la pointe des pieds pour ne réveiller personne. Lorsque j'arrive sur la terrasse, Zib y est, devant une magnifique toile qu'il est en train de peindre. Je ne fais pas de bruit et je l'observe à ma guise. Il fait face à la mer et ajoute des petites touches de couleur verte et

rouge. Il y a beaucoup de mouvement, de couleurs. C'est un mélange d'architecture, de matières minérales et organiques, très moderne. Je suis ensorcelée devant un si beau tableau et une aussi grande maîtrise de la peinture. À ce moment, Zib se retourne, il a senti ma présence.

— C'est magnifique, dis-je.

— Tu aimes ? me répond-il simplement.

— Non, j'adore...

— Alors ce sera ton tableau, celui que je t'ai promis...

— Mais non, dis-je, je ne peux pas accepter, c'est trop ! Je pourrai en avoir vraiment un bon prix à Montréal.

— Ce n'est pas trop pour toi, Justine. Ce tableau, il est à toi, je le rapporterai.

— Non, je ne peux pas accepter, Zib...

— Tu n'auras pas le choix, me répond-il en me fixant intensément.

Et puis, je n'en peux plus de le voir ainsi. C'est trop dur, tout chez lui vient me chercher. Alors je lui dis que je retourne me coucher. Je me jette sur mon lit. Je regarde le plafond et j'aperçois mon petit lézard, mon petit ami mexicain, qui semble avoir élu domicile dans ma chambre et qui ne me fait plus peur. Je finis par m'endormir.

Je fais la grasse matinée. Chloé, Zib et Zoé sont déjà levés, je m'assois avec eux à la table. Sarah se lève la dernière, alors que nous sommes tous en train de déjeuner.

— Bon après-midi, lui lance-t-on avec plein de sous-entendus.

— Je sens que vous avez des histoires à vous raconter, fait Zib, je vous laisse.

— Puis, puis, puis ? s'exclame-t-on aussitôt.

— Il est merveilleux, répond Sarah.

— Et le choc, lui ? dis-je pour la taquiner.

Et Sarah soupire, l'air dépité.

— Pas de choc. Il m'a embrassée seulement, il a dit qu'il aime prendre son temps. C'est que du temps, quand on en a, c'est bien beau, mais en vacances, on s'entend qu'on n'en a pas trop !

— Et toi, t'en avais envie ? l'interroge Zoé.

— Oui, moi, j'en avais beaucoup envie. C'est vraiment mon genre, c'est un homme bon, profond, passionné, en plus, je le trouve très attirant.

— Si tu dis qu'il aime prendre son temps, ça veut dire que c'est un homme qui aime connaître une femme avant de coucher avec, c'est possible...

La riposte de Sarah arrive à cent à l'heure !

— En tout cas, si jamais je suis tombée sur un autre gai, moi, je vous jure, les filles, qu'il va regretter d'être venu me parler. On me reprendra pas à perdre mon temps comme ça une deuxième fois, ça, c'est certain !

De voir Sarah perdre le contrôle ainsi, elle, si calme, nous fait éclater de rire. Finalement, nous allons nous préparer pour descendre à la plage. Zib nous dit qu'on peut y aller quand on sera prêtes. Je fais part à Zib de mes inquiétudes de ne pas trouver ma mère et Philippe sur la plage. Je ne dois pas oublier mon sabotage et je sais que Zib n'aime pas que je parle de Philippe... Il me répond :

— Il n'y a que quelques restaurants ici, on ne risque pas de les manquer. Ils sont peut-être déjà installés, d'ailleurs... On va les voir passer, c'est certain.

En effet, après quelques pas dans le sable chaud, je vois une main tendue qui me fait signe. Nous nous approchons, Philippe a déjà gardé deux tables pour nous. Des Mexicains sont attablés un peu partout, car ici, les touristes, ce sont eux. Ils ont d'immenses boîtes à lunch remplies de nourriture. Je m'en étonne :

— Mais, les restaurateurs acceptent ça ?

— Oui, réplique Zib, ce sont des gens qui n'ont pas beaucoup d'argent, et les propriétaires les laissent faire, ils sont conscients de leur misère.

— Par contre, il y en a qui sont prêts à payer et qui ne peuvent pas s'asseoir !

— C'est comme ça ici, les gens s'entraident et ne pensent pas juste à faire de l'argent.

— Ah bon ! fais-je, c'est magnanime, mais pas trop bon pour le commerce !

— Il faut penser autrement lorsqu'on vient ici, me fait remarquer Zib.

C'est que, penser, je ne fais que ça depuis que je suis arrivée ! Mais pas à ça, j'en conviens... Philippe ne me laisse pas l'occasion d'être près de Zib. Il est continuellement là, prêt à me rendre service, à payer pour moi et pour tout le monde. D'ailleurs, ma mère et lui sont de connivence et forment un bataillon à eux seuls. Justin vient nous rejoindre. On se baigne, on se promène, le sable est doux, il fait chaud et beau. C'est vrai que c'est magnifique ici, il faut juste réserver au bon endroit ! On passe l'après-midi tous ensemble. C'est normal que je m'occupe de ma mère et aussi de mon ex-fiancé car, malgré tout, il est resté un ami depuis tout ce temps.

Je constate cependant que, ô malheur, les antibiotiques n'ont pas encore fait effet, et que je suis toujours attirée par Zib !

Néanmoins, je suis confiante, je me sens près de Philippe, c'est déjà ça de pris ! On ne peut pas faire du surplace toute sa vie !

Assis entre deux chaises, c'est comme marcher sur le bord d'une falaise, on risque toujours d'avoir un malaise et de dégringoler très bas !

Et puis, ça ne veut rien dire, cette histoire avec Zib. En plus, il y a Chloé, c'est vraiment trop compliqué !

Alors, je décide de me porter un dernier coup pour bien tuer la bactérie mangeuse de chair !



Le coup fatal !

Nous sommes tous à Zipolite, à L'Alchimiste, un charmant restaurant bâti dans la montagne et qui fait face à la mer. Il fait un noir d'encre, à un tel point que nous avons peine à distinguer l'eau du continent. Nous sommes assis dans un joli pavillon. Des voix nous parviennent des rochers, mais on ne voit personne. Puis des torches s'allument. Deux jeunes se découpent dans la nuit à la lueur du feu et jouent une musique sur des tam-tams. Quatre autres sont devant eux et font tourbillonner des torches dans les airs en dansant lascivement. Au bout d'une quinzaine de minutes, une des filles verse un liquide dans la bouche d'un garçon, qui crache alors du feu. Des jeux d'ombre et de lumière d'une grande beauté se forment sur son corps enduit d'huile. Enfin, tous les jeunes ensemble continuent à nous charmer en jouant avec leurs torches de feu, qui se détachent sur une nuit sans lune, au son des tam-tams ; c'est à la fois ludique et irréel.

Après ce spectacle, un DJ fait jouer de la musique, et des gens se mettent à danser. Philippe me tend la main pour m'entraîner vers la piste. Philippe et moi, on a toujours été en symbiose lorsque vient le temps de danser. Justin, à son tour, demande à Sarah de l'accompagner. Philippe me tient fermement et me regarde droit dans les yeux. Je me prête au jeu. Ses yeux sont aussi clairs que l'eau de la baie de Huatulco. Il fait très viril, avec son t-shirt blanc moult, et il a adopté la tenue des hommes au Mexique : un genre de pantalon un peu bouffant qu'il a acheté sur la plage cet après-midi. Avec ses bras musclés et ses mains puissantes, il me paraît vraiment séduisant. Il me prend par la taille d'un geste vif et m'attire encore plus près de lui. Je détaille sa bouche, comme si je ne l'avais jamais vue : de belles lèvres gourmandes, me dis-je. Je me laisse bercer par le son de la musique. Je lève les yeux et j'aperçois Zib, il fait tourner Chloé sur la piste, et je me fais la réflexion : « Qu'est-ce que tu te figurais, hein ? »

Un homme, c'est un homme !

Il ne va pas rester là à regarder et à attendre...

Un homme, c'est un chasseur. S'il n'a pas la femelle convoitée, il se dirigera vers une autre.

Et je décide de m'amuser, de faire la folle, de danser, de séduire ; ce que je sais au moins faire.

Philippe est charmé. Je vois à son air qu'il ne s'attendait pas à me voir danser ainsi avec lui, comme dans le temps. J'ai été victime des grandes aspirations de ma mère, qui m'a fait prendre des cours de ballet classique pendant des années jusqu'à ce que je réussisse à la convaincre de me laisser suivre des cours de ballet-jazz. Il me semble l'entendre, d'ailleurs, en sourdine : « Ça va te servir un jour ou l'autre, tu verras ! »

Eh bien, oui, maman, ça m'a beaucoup servi. À draguer !

J'invente une espèce de danse. Je ferme la porte sur le monde. Je me sens un peu possédée par l'endroit. Je suis à la fois triste et heureuse, libre et enchaînée, seule et entourée, androgyne. J'ai perdu la notion du temps, de lieu. La musique habite mon corps. Mes bras, mes mains, mon bassin, mes jambes, tout mon corps se meut au rythme de la musique de façon langoureuse. Je me sens belle, une courtisane qui a la Terre entière à séduire... Au bout d'un moment, j'ouvre les yeux et je vois Philippe, un genou par terre devant moi, et il frappe des mains.

Combien de temps ai-je dansé ainsi ?

Je ne saurais dire, mais je m'aperçois que je suis seule sur la piste. Doucement, mes membres cessent

leur danse. Philippe me prend par la taille, me presse contre lui et nous retournons nous asseoir à notre place sous une salve d'applaudissements. Zib me regarde. Il est troublé. Il ne peut détacher son regard de moi. Philippe m'offre à boire. Je refuse. Il insiste, et Zib lui dit :

— Qu'est-ce que tu ne comprends pas dans le mot « non » ?

Philippe n'est pas content. Alors, en fixant Zib, je dis à Philippe :

— Finalement, j'ai bien envie de ce verre, ça m'a donné soif de danser comme ça !

Toujours le sabotage amoureux, une vraie pro !

Ensuite, nous allons finir la soirée dans un bar tout près. Sarah et Justin décident de partir. Je danse avec Philippe tout le temps et j'ignore Zib complètement. Il est bien trois heures du matin lorsque nous quittons le bar. Nous marchons dans les rues désertes à cette heure. Philippe me prend par la taille. Je le laisse faire. Nous arrivons devant la villa, et Philippe me tient un peu à l'écart de tout le monde, puis il me chuchote à l'oreille :

— Viens passer la nuit avec moi. J'ai envie de toi comme quand je t'ai rencontrée la première fois, tu te souviens, au petit café sur la rue Laurier ?

— Oui, je me souviens, dis-je, en me remémorant cet instant qui avait été si magique.

— J'ai eu vraiment un coup de foudre, je t'ai aimée dès que je t'ai vue et je t'aime encore. Reviens avec moi à mon hôtel, j'ai tellement envie de toi, je veux qu'on reprenne où on a tout laissé !

— Non, Philippe...

Je me détache de lui, mais il me retient longuement par la main. J'embrasse ma mère et je cours rejoindre mes amies. Et Zib.

De retour à la villa, je dis que je suis fatiguée et que je vais dormir tandis que les autres décident de prendre un dernier verre. Je me démaquille tranquillement, puis je me couche. « Salut, toi », dis-je à mon petit ami mexicain. Mais je suis incapable de dormir. Je me lève et vais sur la terrasse. De là, on voit le salon en contrebas, et j'y aperçois Zib.

Seul avec Chloé.

Ils sont assis sur la causeuse, tous les deux. Ils parlent. Tout à coup, Zib passe son bras autour de Chloé. Chloé laisse tomber sa tête sur son épaule. Alors, j'éclate en sanglots.

Mon Dieu que ça fait mal...

Je ne sais plus que faire de mon corps.

Je reviens dans ma chambre, je tourne en rond.

Un tour, deux tours, trois tours...

C'est insupportable.

J'enfile une robe et je sors de la villa en courant. J'emprunte l'étroit sentier qui mène au village. J'entends des chiens aboyer. J'ai peur, mais je poursuis ma course quand même. Un croissant de lune se faufile hors d'un nuage et éclaire un peu mon chemin. Je descends à la plage et je marche. J'entends le bruit des vagues qui claquent fort dans la nuit, la mer est mauvaise. Combien de temps je marche ainsi, je ne sais trop. Mais à un moment, je vois des lueurs orangées poindre à l'horizon.

Je suis si épuisée...

Je m'assois dans le sable, le regard perdu à l'est. Un chien errant vient me trouver. Il pose sa tête sur mon bras. Je flatte son corps décharné. C'est un beau chien malgré sa maigreur. Il est tout blanc et il a de jolis yeux marron clair. Malheureusement, je n'ai pas de nourriture à lui donner. Puis, bientôt, une immense boule de feu apparaît au-dessus de la ligne d'horizon. C'est tellement beau. Et je pense à cette merveilleuse phrase d'Homère, dans l'*Iliade* : « L'aurore en robe de safran se lève des eaux d'Océan afin de porter la lumière... » J'ai l'impression que nous assistons à la création du monde. Je dis « nous », car le chien est resté bien assis près de moi. Je dépose mon bras sur son dos, et de la main, je caresse son

cou. Il me regarde tristement. Je lui dis : « J'aimerais bien t'emmener avec moi au Canada, mais là, ça n'a vraiment plus de bon sens ! » Je regarde aux alentours et je constate que la plage est déserte.

Finalement, je me lève et je repars vers la villa. Je respire un bon coup. L'air salin gonfle mes poumons. Et le chien me suit comme si j'étais déjà sa maîtresse.

Puis de loin, j'aperçois une forme. Quelqu'un est là, assis sur la plage. Plus j'approche, plus la silhouette se précise. On dirait que c'est Zib. Oui, c'est bien lui ! Je continue mon chemin dans sa direction. Ma gorge se noue. Il lève la tête et me fait signe de m'asseoir.

— Il ne faut pas partir comme ça, seule dans la nuit, c'est pas prudent, déclare-t-il.

— Je sais, dis-je.

Alors il lève un sourcil et pose son regard sur moi, l'air de poser deux mille questions.

— Ça va comme tu veux ? demande-t-il.

— Oui, mais ça aurait pu être une semaine catastrophique, par exemple ! L'endroit que j'avais loué était horrible ! Et tu aurais dû me dire que tu avais une villa ici.

« Je ne serais jamais venue », me dis-je, mais ça, je le garde pour moi.

— Je n'ai pas l'habitude de dire à tout le monde que j'ai une villa au Mexique, Justine.

— C'est ça, tu te promènes en Porsche et tu veux jouer au pauvre !

— J'ai juste dit que je connaissais un coin au Mexique, c'est tout ! Je ne prétends pas être quelqu'un d'autre !

— C'est ça, tu joues toujours sur les mots, c'est agaçant à la fin !

Puis je me redresse et je lance :

— Ce sera parfait pour les vacances avec Chloé ! C'est pratique, même pas besoin d'aller à l'hôtel !

— Chloé et moi sommes des amis... commence à dire Zib.

Je ne lui laisse pas le temps de finir, je hausse les épaules, je lève les yeux au ciel et je pars.

Sabotage amoureux haut de gamme !

Je reviens à ma chambre, où je me couche jusqu'à environ onze heures. Je vais ensuite sur la terrasse. Chloé y est avec Zoé. Je me sers un café. Alors que nous parlons ensemble, Sarah arrive par le sentier, nous la voyons marcher du haut de la terrasse.

— Misère ! dit Chloé en pouffant de rire, elle a de la misère à marcher !

Zoé et moi éclatons de rire aussi. Zib vient voir ce qui est si drôle, car il nous a entendues de son petit jardin où il peint. Sarah arrive sur la terrasse, les yeux tout pochés...

— T'as bien l'air fatiguée, toi, et puis... c'est quoi, cette façon de marcher ? dis-je, en me moquant gentiment d'elle.

— C'est que j'ai mal partout, répond Sarah, et... je n'ai pas dormi de la nuit, ajoute-t-elle.

Elle se tire une chaise et s'assoit.

— Ouuuucchhh !!! hurle Sarah, en se relevant comme mue par un ressort. Ce que ça fait mal !

Puis tout le monde rigole en la voyant faire des grimaces pour essayer de s'asseoir sur le bout de sa chaise.

— Attends, dit Zib, j'ai des coussins...

Il va lui chercher un petit coussin, qu'elle met sous ses fesses.

— Ah ! Ça fait du bien, s'exclame Sarah, visiblement apaisée. Voyez-vous, en une nuit j'ai plus baisé avec Justin qu'en trois ans avec Adam ! C'est assez irritant, par exemple ! nous confie-t-elle en riant.

Je fais remarquer :

— Et prendre son temps, c'est pas mal aussi, non ?

Puis je me tourne vers Zib. Il me regarde. C'est que, nous deux, on n'a pas pris notre temps, et la nuit qu'on a passée a aussi été merveilleuse. Vite, je chasse cette image, sinon je ne m'en sortirai jamais...

Les vacances tirent à leur fin, et pour le dernier soir, Philippe nous invite tous à souper à son hôtel, où il y a une magnifique salle à manger avec une vue sur la mer. Une belle grande table est dressée sur le bord de la piscine. J'aperçois Philippe, et spontanément je me précipite vers lui. Geste qui me dit que je lui ai peut-être enfin pardonné ! Comme ça fait du bien ! Il m'accueille affectueusement dans ses bras. Ma mère me regarde, tout heureuse. Je l'embrasse.

— Ah ! Justine, me dit-elle, je suis si contente...

Philippe salue tout le monde. Je vois qu'il est très à son aise dans ce lieu, il entre même dans la cuisine, il parle avec quelqu'un. Je le trouve séduisant, même de dos... Sarah me pousse du coude et me dit :

— Il est mignon, Philippe... On peut dire qu'il met le paquet pour te ravoir !

— Oui, pas mal...

— Que vas-tu faire ?

— Si au moins je savais ce que je veux. Je suis si mélangée, t'as pas idée... J'étais si bien avant...

— Tu lui as enfin pardonné ?

— Oui, je crois, dis-je, tout en le cherchant des yeux.

Il est encore dans la cuisine, il parle avec une très jolie Mexicaine. Philippe pose sa main sur son bras, et elle lui sourit. Ils ont l'air de bien s'entendre...

Zib semble connaître tout le monde ici aussi. Un homme vient le saluer, il lui donne la main chaleureusement, ils parlent en espagnol, une femme s'approche d'eux et l'embrasse sur les joues, un jeune garçon vient aussi les rejoindre. Zib l'attrape par le cou et le brasse gentiment. Les propriétaires, sans doute. Même le chien vient lui quêter une caresse, qu'il s'empresse de lui donner.

— Et toi, Sarah, tu as l'air d'oublier un peu Adam, non ?

— Oui, me répond-elle, ces vacances m'ont vraiment fait du bien. La vie vaut la peine d'être vécue après tout, malgré toutes les peines qu'on peut avoir. Justin est merveilleux. Dommage qu'il reste si loin...

À ce moment, Philippe revient à la table.

— J'ai commandé toutes sortes de poissons, des langoustes, des légumes grillés et des salades. Vous allez voir, on va se régaler !

Tout le monde est content. Philippe s'assurait sans doute que tout se déroulait bien pour le souper. Mais des souvenirs défilent dans mon esprit comme autant d'images. Philippe, toujours en train de draguer les jolies serveuses, de leur donner des pourboires beaucoup trop généreux lorsque nous sortions ensemble. Toujours à regarder les belles filles passer, sans égard pour moi. Ça m'énervait au plus haut point. J'avais beau le lui dire, il recommençait toujours. Je me dis que, cette fois-ci, c'est un accident. Il a changé, sûrement. Il ne ferait plus ça aujourd'hui, pas après tout ce qu'on a vécu...

La soirée est belle, le vin coule à flots, on mange, on rit, j'oublie tout. Ma mère parle avec l'une, avec l'autre, je dois lui donner ça, quand même, elle sait se tailler une place ! On commence tous à être un peu ivres. Philippe commande des bouteilles de vin de plus en plus chères. Chloé et Zoé s'entendent très bien. Elles sont toujours assises l'une à côté de l'autre. Justement, Chloé parle d'aller voir Zoé à Paris à l'automne. Chloé est radieuse dans sa petite robe turquoise, sa peau bronzée fait ressortir ses beaux yeux verts. Elle ne semble plus s'intéresser à Zib de la même façon. En tout cas, elle ne me fait plus l'effet d'une fille amoureuse de lui. Et grâce aux vacances, notre histoire est tombée dans l'oubli.

La jolie Mexicaine vient faire le service à notre table. Philippe la complimente. Il lui donne un pourboire chaque fois qu'elle nous apporte une nouvelle bouteille. Je suis assise à ses côtés, je vois toute la scène. Toutes mes rancœurs remontent à la surface. Là, devant mes yeux, avec un verre dans le nez, il

refait son numéro de cirque, comme avant... Je sais qu'il le fait sans y penser, mais tout de même, ça m'irrite. Je me lève pour aller aux toilettes. Lorsque j'en sors, Philippe est là, il m'attend.

— Ma chambre est ici, juste à côté, tu veux jeter un coup d'œil ? me demande-t-il. C'est très beau, tu vas aimer.

— Pour une prochaine fois, peut-être, on ne sait jamais !

Alors, Philippe me prend par la main et me guide vers sa chambre. Il ouvre grande la porte, mais ne la referme pas. On entre tous les deux.

— Tu as raison, c'est vraiment beau ici ! dis-je.

Mais Philippe en profite pour m'attirer tout contre lui. Nous sommes étroitement enlacés. Nous nous regardons intensément. Mille sentiments m'assaillent. Il m'embrasse. Au même instant, je réalise que, parmi tous ces sentiments, il n'y a plus celui de l'amour. Je ne sens rien. Je me détache doucement de lui. C'est à ce moment que j'entends Zib.

— *¡Hola!* dit-il joyeusement avant d'entrer dans la chambre. Oh ! Excusez-moi, j'ai interrompu quelque chose... J'ai vu de la lumière, je venais vous chercher, le propriétaire nous offre un digestif...

— Mais non...

Zib repart au beau milieu de ma phrase. Philippe et moi le suivons, et on retourne s'asseoir à la table.

La soirée tire à sa fin. Ma mère me chuchote à l'oreille, heureuse à l'avance d'une réponse positive :

— Tu lui as pardonné, enfin !

— Oui, maman, je lui ai pardonné, mais...

Et je n'ai pas le temps de finir ma phrase que ma mère enchaîne :

— Ah ! Que je suis contente, ma Justine ! Philippe, c'est le gars par-fait ! Tout ce que j'ai fait, ça aura servi à quelque chose ! Tu vas être heureuse avec lui, tu vas voir...

— Je peux finir ma phrase, maman ?

— Mais bien sûr, ma chérie, qui t'en empêche ?

Hum ! Ma mère, des fois...

— J'allais te dire, maman, si tu m'avais laissé le temps de finir : mais ne te réjouis pas trop vite, pardonner, ça ne veut pas dire aimer.

— Pourquoi tu compliques toujours tout, c'est agaçant à la fin, me répond-elle, en haussant les épaules et en expirant, excédée.

Philippe me demande de rester avec lui pour cette nuit, et je refuse. Il me dit de l'attendre à Montréal. Je réponds que j'irai les chercher, ma mère et lui.

C'est court, une semaine, et les jours se sont écoulés à une vitesse incroyable. J'ai si bien fait mon travail que c'est maintenant Zib qui m'évite. En plus de nous avoir vus nous embrasser, Philippe et moi. Les vacances sont finies, et on repart demain matin... Je vais retrouver mes chiens et Radjiv. Je m'ennuie d'eux. Au moins, mon animalerie ne me chamboule jamais les idées ! Ma mère devait les garder, mais elle a remis le flambeau à mon père, pour partir en mission à San Agustinillo ! C'est redevenu moi, sa mission, à mon grand désespoir !

Quand Philippe reviendra, je devrai lui dire ce que j'aurai décidé. Ce sera oui ou non.

Avec lui, c'est dire oui à la sécurité, à une belle vie bien rangée, à avoir des enfants, une belle maison, et la panacée, le cabanon ! D'autant plus que Philippe est prêt à tout maintenant pour que ça marche entre nous. Mais oui, c'est aussi dire adieu à Zib pour toujours.

Et non, c'est risquer de me trouver seule, mais... n'est-ce pas ce que je désire, être seule pour ne plus jamais souffrir ?

Je dois faire un choix. Et parfois, les choix, c'est difficile à faire, c'est déchirant. Et bien sûr, il y a Chloé, mais Zib a dit qu'elle n'est qu'une amie. En plus, Chloé n'agit plus comme si elle était amoureuse

de lui. Je ne sais plus que faire, que penser... Et si je tentais le tout pour le tout avec Zib ? On était comme des aimants, quand on a fait l'amour ou lorsqu'on se voyait, ça, je suis certaine que je ne l'ai pas rêvé.

L'amour au temps du choléra... Je sais qu'on n'est plus au temps du choléra, mais je me sens comme ça, comme si la maladie me grugeait tout entière...

Toutes ces idées me tournent dans la tête. Et puis, j'ai hâte de savoir comment ça s'est passé à la galerie sans moi. J'ai confiance en Luc, mais quand même, j'aime bien être là pour tout contrôler.

Contrôler... moi ? Hum ! Il faudra bien que j'analyse ça aussi un jour...

Enfin, c'est le grand départ, le retour à Montréal...



51
Paris...

C'est le branle-bas dans la villa, tout le monde fait sa valise. Entre filles, on se redistribue les vêtements qu'on s'était empruntés. Finalement, on boucle nos valises. Zib donne ses instructions à Caesar pour fermer la villa. Et Justin vient faire ses adieux à Sarah et nous saluer. Sarah est triste. Justin promet qu'il va venir la voir à Montréal. On s'installe dans la voiture. Justin agite la main une dernière fois. Des larmes sillonnent le visage de Sarah. Puis nous partons vers l'aéroport de Huatulco, d'où nous nous envolerons vers Mexico puis vers Montréal. Philippe revient demain avec ma mère.

Parfois, j'observe Chloé et Zib à la dérobée, c'est vrai qu'ils ont l'air copains. Dans l'avion, je suis assise entre Sarah et Chloé, tandis que Zib et sa sœur sont assis dans la rangée derrière nous. Le retour se passe bien, on parle, on se raconte toutes sortes d'histoires. Déjà, on se remémore nos vacances. Nous débarquons enfin à Montréal. On se fait la bise, on se dit à quel point nos vacances ont été magnifiques. Puis Zib me tend un gros rouleau de carton.

— C'est à toi, me dit-il.

Je le regarde. Ça ne peut être que le tableau qu'il a peint chez lui au Mexique. Je suis émue.

— Zib...

— Non, ne dis rien, accepte-le, je t'en prie...

Son regard est si intense que j'aurais l'impression de le blesser terriblement si je refusais.

— Alors merci, dis-je, touchée, au bord des larmes.

Puis Zoé dit à son frère :

— J'irai te chercher à Charles-de-Gaulle, vendredi, petit frère...

Quoi ??

Je ne peux m'empêcher de lui demander :

— Tu t'en vas à Paris ?

— Oui, j'ai envie d'autre chose, de nouvelles inspirations.

Avant d'avoir le temps de cacher la panique qui m'est arrivée dessus comme un boulet de canon, j'enchaîne :

— Mais pour combien de temps ?

— Ça t'importe ? réplique-t-il, d'un ton plutôt tranchant.

— C'est pas ça, mais... c'est pour la galerie, dis-je, contente d'avoir trouvé une raison. Je te garde une place ?

— Oui, tu me gardes une place, me répond-il, un peu tristement, il me semble.

Puis nous sommes pris dans un tourbillon de baisers. Chloé, Sarah et moi, on se dirige vers la sortie. Comme prévu, mon père nous attend à l'arrivée. Il nous fait la bise, heureux de nous voir toutes. Je le serre très fort dans mes bras. Il me dit :

— J'ai bien essayé de retenir ta mère, mais tu la connais, hein ?

— Oui, papa, je la connais ! Je te dis que j'ai été pas mal surprise de la voir débarquer avec Philippe !

— Oui, je peux imaginer, fait-il.

Nous pouffons de rire comme deux complices. Je réalise une fois de plus combien je l'aime. Je le prends par le bras, et on s'en va tous ensemble vers le stationnement. Il nous aide à mettre nos valises dans le coffre arrière, et on s'engouffre dans la voiture.

Enfin, on retrouve notre amitié. Notre trio. Une pour toutes, et toutes pour une. Cette fois-ci, je n'ai pas dérogé à la règle. Je me retourne et je regarde mes amies sur le siège arrière, je leur souris et je me sens comblée de les avoir dans ma vie.

On dépose Chloé et Sarah chez elles, et nous allons chez moi. Je suis accueillie par des jappements joyeux, des coups de langue de part et d'autre. Mon petit Wilson émet son petit cri qui nous arrache les oreilles. Tout mon petit monde est très content de me retrouver.

Ah ! Qu'il fait bon être chez soi !

Le lendemain matin, je reçois un texto de Philippe, il dit qu'il m'attend, qu'il m'aime. Je regarde le texto, je le relis, et tout s'éclaire en moi, je me dis : « Non, cette histoire est bien finie. Ne sois pas comme la femme de Loth, tu te changeras, toi aussi, en statue de sel. » Philippe, c'est la sécurité, Zib, c'est l'amour. On ne vit pas de passion en chaussant des pantoufles. Il faut aller de l'avant dans la vie, et je réalise qu'avec Philippe c'est bel et bien fini. Et que Zib s'en va à Paris.

Au fond, ce ne sera ni Zib ni Philippe, et je regagne ma liberté.

Alors, je texte à Luc : « Tu peux vendre la femme de Loth. » Je sais que je n'ai plus rien à apprendre d'elle, j'ai compris la leçon ! Je texte ensuite à Philippe : « Mon père ira vous chercher, c'est mieux ainsi. » Philippe comprendra. Et ma mère aussi.

Je m'en vais à la galerie. Je suis contente de retrouver Luc. Je m'aperçois qu'on n'est jamais indispensable, belle leçon à retenir pour moi qui pensais que la galerie ne marcherait pas sans sa propriétaire. Luc a fait des ventes extraordinaires. En fait, il a vendu un tableau à un couple de gens âgés, et deux autres à une dame, une cliente qui s'appelle Mercedes Durand, une femme qui vient d'ouvrir une nouvelle boutique de vêtements juste à côté, me dit-il, et qui avait besoin de tableaux pour la déco.

— Ce ne serait pas une petite femme qui porte des lunettes sur le bout du nez et qui a une cinquantaine d'années, par hasard ?

Luc me le confirme. Je me dis que rien n'arrive pour rien, et que tout nous revient.

La vie, c'est comme un boomerang...

Au moment où je finis d'ouvrir mon courrier, mon téléphone émet son bruit de clochette. « Souper ce soir ? » propose Chloé. « Oui, ce serait bien le fun. Pois Penché, 19 heures ? T'as invité Sarah ? » Déjà, je m'ennuie des filles. Et aussi... pour être très honnête, je dois dire que je veux chasser ce vilain cafard qui me colle à la peau. Zib part ce soir pour Paris. Je ne le reverrai plus. Et Philippe revient avec ma mère en fin de journée. Je n'ai pas demandé à Chloé ce qui s'était passé sur la causeuse au Mexique le fameux soir où je les ai vus ensemble, elle et Zib, tout collés.

Tout collés...



Nous sommes au restaurant Le Pois Penché, Chloé, Sarah et moi. Au Québec, il fait bon sur les terrasses à la fin du mois de juillet, et le restaurant est bondé. L'ambiance est chaleureuse. Les serveurs se déplacent élégamment d'une table à l'autre en tenant leurs plateaux remplis de boissons fraîches. On déguste des huîtres servies sur un plateau plein de glace et on regarde les gens passer. On discute, heureuses d'être toutes les trois ensemble, malgré mon cœur qui me taraude encore.

Comme c'est long, la guérison du cœur !

Mais je vais passer au travers encore une fois. Je me dis, de façon bien sarcastique, qu'après tout, ce n'est pas la première fois que ça m'arrive !

C'est l'expérience qui rentre à grands coups de bâton !

Et ce qui compte, c'est que Chloé et moi ayons réussi à surmonter cette épreuve et que nous soyons de nouveau réunies.

Chloé s'exclame :

— Nous avons tellement passé de belles vacances !

— Malheureusement, c'est fini ! se désole Sarah. Dommage que Justin vive en Angleterre, il était vraiment mon genre. Il m'a texté ce matin, il a dit qu'il s'ennuyait déjà de moi. Ça s'est passé comme dans un rêve !

J'ajoute :

— Oui, comme un rêve.

Chloé déclare en soupirant :

— Zib a été merveilleux ! Il a tout fait pour nous faire plaisir toute la semaine.

Je la regarde et j'essaie de comprendre ce qu'elle veut insinuer. Sarah ne dit mot. Mais Chloé est sans malice, elle continue :

— Je sais que nous avons fait bien des folies avec cette histoire de Zib...

Et je réponds, en tentant, bien en vain, de contrôler mes émotions qui montent dans mes yeux comme autant de larmes :

— C'est fini, n'en parlons plus, il s'en va vivre à Paris.

— Tu l'aimes vraiment, hein ? me dit Chloé.

Je réplique :

— Moi, aimer ? Mais non, c'est ridicule, voyons !

Puis ma belle Chloé me regarde et me lance un « Justine... » Alors j'enchaîne :

— Oui, je l'aime, Chloé, je l'aime tellement, t'as pas idée ! Je ne sais pas comment je vais vivre sans lui, j'ai mal, j'ai si mal... Mais dis-moi, toi...

Et je ne peux finir ma phrase, car j'ai juste envie d'éclater en sanglots...

— Disons que, moi, il me plaît, mais... comment te dire... j'ai toujours eu un frein avec lui.

— Que veux-tu dire par « un frein » ?

— Dès le premier soir, Justine, dès le premier soir, à ton vernissage, j'ai vu la façon dont il te regardait. Il te dévorait des yeux. Il a passé la soirée à te chercher du regard, même lorsqu'il était avec moi ou avec d'autres, je le sais parce que, moi aussi, je l'ai beaucoup observé ce soir-là.

— Oui, et comme tous les hommes, il en a voulu une autre : toi. Je vous ai vus une nuit sur la petite causeuse au Mexique.

— Mais quelle nuit, celle où tu es partie toute seule vers la plage ?

— Ah ! Tu m'as vue ?

Chloé me raconte alors qu'ils m'avaient tous deux vue partir ce soir-là, et que Zib, inquiet, m'avait aussitôt suivie tandis qu'elle était allée se coucher. De là, j'en déduis que Zib a passé le reste de la nuit à me suivre sans que je m'en rende compte. Et au petit matin, quand je l'ai retrouvé, je ne lui ai pas laissé le temps de dire quoi que ce soit et j'ai été froide avec lui comme ça ne se peut pas !

De quoi faire fuir n'importe qui. Je suis bonne pour un doctorat honorifique : « L'art de faire détalier son homme ! »

Chloé reprend :

— Comment veux-tu qu'il sache que tu l'aimes ? Tu as passé la semaine à le fuir, à l'ignorer, à lui faire la gueule, à le pousser vers moi et à danser avec Philippe...

Je vois bien là ma Chloé, bonne avocate, elle a ramassé toute sa preuve et l'a bien ficelée pour me la jeter en pleine figure. Et je dois l'admettre, je reconnais bien là toutes les phases de mon sabotage amoureux.

Chloé poursuit :

— Il ne s'est absolument rien passé avec lui, d'amoureux, je veux dire. Nous sommes des amis. C'est toi, qu'il aime, Justine !

— C'est trop tard maintenant, il doit être dans l'avion !

— Peut-être pas ! s'écrie Sarah.

Et voilà que Chloé s'active comme une pro sur son cellulaire pour vérifier les vols.

— Il décolle dans quarante-cinq minutes, on a peut-être le temps ! déclare-t-elle.

— Venez ! dis-je.

Nous partons en courant, toutes les trois. Je crie au serveur : « Nous revenons ! » Le pauvre, il reste bouche bée, juste le temps nécessaire pour que nous déguerpissions des lieux. Il y a justement un taxi qui est arrêté au feu rouge sur la rue de Maisonneuve. Je lui fais signe et lui dis, la tête à peine passée à l'intérieur de la voiture :

— Je double la course si vous nous amenez le plus vite possible à l'aéroport !

Le chauffeur me prend au mot et démarre sur les chapeaux de roue !

Nous arrivons à l'aéroport en vingt minutes, je tiens ma promesse et je double le montant de la course. Nous descendons et nous courons vers le comptoir d'Air France. Pendant ce temps, je compose le numéro de Zib. Son téléphone est fermé. Merde ! Nous arrivons au comptoir et nous nous adressons à la préposée aussitôt. Elle nous informe que l'avion est sur le tarmac, qu'il s'apprête à se rendre sur la piste de décollage. Alors, je crie :

— Mais il ne faut pas que l'avion parte ! J'ai un message urgent pour quelqu'un !

On me répond que c'est trop tard, qu'il n'y a rien à faire. J'insiste encore. Je sors tout mon charme, puis les menaces, rien n'y fait. On me signale, moins gentiment cette fois, qu'on n'arrête pas un avion comme ça, que je n'ai qu'à faire comme tout le monde et laisser mon message dans sa boîte vocale. Chloé essaie à son tour de convaincre la préposée en disant qu'elle est avocate et que les employés seront poursuivis s'ils n'arrêtent pas l'avion, même si elle sait qu'elle ne pourra jamais gagner une cause comme celle-là. Elle demande à parler au gérant. C'est peine perdue. Et pendant ce temps, les minutes s'écoulent. Finalement, on nous annonce que l'avion vient de décoller.

Penaudes, nous nous dirigeons vers le poste de taxis, Chloé et Sarah me prennent chacune par le bras. Je les sens toutes les deux compatissantes, sensibles à ma peine. Elles me réconfortent par leur présence.

De grosses larmes coulent sur mes joues. Sarah sort un mouchoir de son sac et me le tend. Je dis, la mort dans l'âme :

— Aussi bien finir la soirée au Pois Penché ! L'amour, c'est vraiment pas fait pour moi.

Arrivées au poste de taxis, nous nous tassons toutes les trois sur la banquette arrière d'une voiture. Le chauffeur démarre et nous demande où nous allons. Sarah répond :

— Boulevard de Maisonneuve, coin Drummond, s'il vous plaît.

C'est à ce moment que j'entends le petit bruit familier d'une clochette annonçant un texto, et je lis :

« Est-ce que tu veux vraiment que je prenne cet avion ? »

Je crie, et je pleure et je saute. Chloé et Sarah ne comprennent plus rien. Chloé m'arrache le téléphone des mains et lit le message. Elle me saute dans les bras et elle pleure aussi. Puis Sarah saisit le téléphone des mains de Chloé. Elle lit à son tour. Elle crie aussi et nous enlace, Chloé et moi. Le chauffeur, lui, est découragé et nous lance :

— Bordel de merde ! Qu'est-ce qui se passe ? Je continue ou quoi ?

Je crie de joie :

— Non, arrêtez, on descend ici !

On se retrouve toutes les trois sur le trottoir des départs de l'aéroport. Et moi, je suis si heureuse que j'oublie de répondre à son message ! Sarah me pousse du coude et me dit :

— Mais allez, réponds !

Alors, je tape...

« Reviens, je t'aime ! »

À ce moment, je lève les yeux et, au loin, j'aperçois une silhouette familière. C'est qu'il ne l'a jamais pris, cet avion. Je m'exclame :

— Il est là, regardez ! Je le reconnais, c'est lui, c'est lui !

Je pars aussitôt à la course, Chloé et Sarah sur les talons. Zib a la tête baissée, il est en train de texter, sûrement pour me répondre. Il ne sait pas que je suis à l'aéroport. Tout près de lui, si près de lui, je crie :

— C'est moi, je suis ici !

Zib lève la tête, ses yeux s'agrandissent sous le coup de la surprise, et là, comme au ralenti, je le vois courir vers moi, les bras grands ouverts pour m'accueillir. Et moi, je vais m'y blottir amoureusement.

— Je t'aime tant ! me dit-il en me serrant très fort et en me faisant tourner dans les airs.

Dans le tourbillon, je vois Sarah et Chloé, mes deux grandes amies. Mes amies pour la vie. Elles se serrent l'une contre l'autre, les larmes aux yeux.

Zib me dépose par terre, il effleure mes lèvres, et enfin, et enfin, il m'embrasse passionnément.



53

*Deuxième
clin d'œil*

Ce soir-là, Zib m'a bien confirmé qu'il n'avait rien perdu du choc !

Le chic, le chèque et le choc, donc ; les trois hommes nécessaires dans la vie d'une femme moderne !



Remerciements

J'aimerais remercier :

- toute l'équipe des Éditions Libre Expression et principalement Nadine Lauzon, pour la confiance qu'elle m'a témoignée dès la première lecture de mon manuscrit, pour la pertinence de ses interventions ainsi que pour son professionnalisme ;
- mon mari, mes enfants : Mélina, sans laquelle ce livre n'aurait pas existé sous cette forme, et Frédéric, pour son aide et la justesse de ses propos ;
- Sylvie Auger, Andrée et Sylvie Couture, pour leurs conseils toujours pertinents ;
- et aussi tous ceux qui ont cru en moi et en mon projet d'écriture.

Suivez les Éditions Libre Expression
sur le Web :

www.edlibreexpression.com